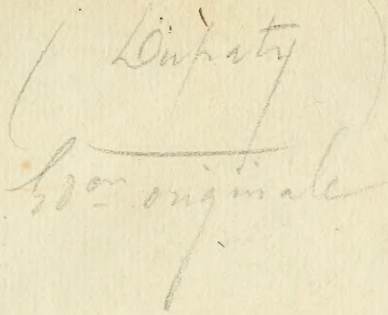


(Dupaty)

Edon originale

LETTRES
SUR
L'ITALIE.

LETTRES

SUR

L'ITALIE.

LETTRES
SUR
L'ITALIE,
EN 1785.

Et me meminisse juvabit. VIRG.

TOME PREMIER.

A ROME;

Et se trouve A PARIS,

Chez { DE SENNE, Libraire de Monseigneur Comte d'ARTOIS, au Palais Royal.
DE SENNE, Libraire, au Luxembourg.

1788.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Ce recueil de lettres nous est tombé entre les mains par un événement, dont il est inutile de rendre compte au public.

Si le public accueille celles-ci, nous en publierons, avant peu, quelques autres, sur le même sujet.

Ceci n'est pas un voyage d'Italie, mais un voyage en Italie.

L'auteur, à mesure que les objets passoient sous ses yeux, communiquoit à sa famille et à ses amis quelques-unes des impressions qu'il recevoit; voilà ces lettres.

Si l'on veut des faits, il faut lire le voyage d'Italie par M. de la Lande, de l'académie des sciences ; c'est, sans contredit, l'ouvrage sur l'Italie, le plus détaillé, le plus exact et le plus instructif ; je parle de la dernière édition.

Vous pourrez consulter encore le Voyage pittoresque de Naples et de Sicile ; et celui de M. Swinburne, si bien traduit de l'anglois en françois, par Mademoiselle de Kéralio.

On rencontrera plusieurs lettres qui ont déjà paru, tronquées, il est vrai, et défigurées. On les a attribuées à un magistrat ; mais cette foule de gens qui se connoissent en style, ne s'y trompera point.

On reprochera peut-être à l'auteur

d'avoir écrit plusieurs endroits avec un certain enthousiasme, avec sensibilité; mais souvent il a écrit, en présence même des objets, et il a le malheur de sentir.

On pourra encore accuser le style d'être quelquefois poétique. Comment donc décrire un tableau, sans en faire un ?

Ceux pour qui les arts ne sont rien, qui n'ont nulle idée ou nul sentiment du beau, sont bien à leur aise pour critiquer ceux qui en parlent.

L'auteur de ces lettres est loin de la prétention d'avoir épuisé son sujet : il ne l'a pas même tenté. Il a cueilli, en courant, sur les bords de ce champ immense, quelques fleurs et quelques épis.

Peut-être, en cela même, a-t-il osé trop : peut-être, eût-il dû consulter davantage la médiocrité de ses talens.

Mais il faut espérer qu'un jour, le jeune Anacharsis (1), après avoir voyagé dans la Grèce avec tant de succès et de gloire, visitera aussi l'Italie.

---

(1) C'est le sujet d'un grand et bel ouvrage qui doit paroître incessamment, et qu'on attribue à M. l'abbé Barthélemy, dont l'érudition, la philosophie et le goût sont célèbres.

LETTRES
SUR L'ITALIE,
En 1785.

LETTRE I.

A Avignon. Avril.

Je suis arrivé avant-hier à Avignon. Ne désespérez pas à Paris du printemps : je l'ai rencontré à l'entrée du Comtat.

Mes premiers empressemens ont été pour la fontaine de Vaucluse. J'ai été la voir hier. Je ne sais pourquoi je dis *hier;* car il me semble que je la vois encore aujourd'hui.

Je crois voir encore aujourd'hui s'échapper du milieu d'une chaîne de montagnes, comme d'un fond d'un vaste entonnoir, une rivière qui monte, s'élève et tout-à-coup se déborde avec une impétuosité, avec un tonnerre, avec un bouillonnement, avec une écume, avec des chûtes que le pinceau du poëte, ni celui du peintre, ne rendront jamais. C'est la fontaine de Vaucluse. Un instant après, cette rivière se calme, comme un heureux naturel que la vivacité emporte d'abord, et que soudain la bonté modère. Elle change alors ses flots d'argent en flots d'azur, et les verse, et les roule, et les abandonne sur un tapis d'émeraude; mais bientôt elle se divise en une multitude de petits ruisseaux pour courir à travers un vallon charmant. En sortant du vallon, ces ruisseaux se réunissent, et partent de nouveau tous ensemble,

par cent routes différentes, pour aller arroser, féconder, embellir, sous le nom de la *Sorgue*, le délicieux comtat d'Avignon.

La peinture, que l'abbé Delille a tracée de ce beau séjour, est très-exacte. J'ai vérifié tous les vers : ils disent la vérité, comme de la prose, ce qui n'est ordinaire ni aux voyageurs, ni aux poëtes. Ces vers, cependant, ne peuvent donner l'idée de ce lieu : ils n'en donnent que le souvenir. Il en est de même des portraits et des descriptions à l'égard de tous les objets. Je n'ai trouvé dans les vers, ni tant d'écume, ni tant de fracas, ni tant de murmures, que m'en a offert la Fontaine. On n'y voit pas non plus ces rocs si noirs, qui forment un contraste admirable avec la neige des flots qui s'y brisent ; enfin, le poëte n'y a pas déployé ce brillant tapis d'émeraude où la Naïade se repose.

Vaucluse offre à la fois le tableau le plus admirable, et le phénomène le plus singulier. Mais je dirai avec le poëte :

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure, intéressoient mon cœur.

Ce souvenir de Pétrarque et de Laure anime tout le paysage : il l'embellit, il l'enchante. J'ai cherché des traces de ces amans sur tous les rochers : c'est donc ici, disois-je, qu'ils venoient s'asseoir ensemble; que Pétrarque a tant aimé, a répandu tant de larmes ; qu'il a poussé tous ces soupirs immortels que nous entendons encore. Je me suis assis sur la pente d'un rocher ; et là, je me suis enivré, pendant une heure, du bruit de ces eaux, de la verdure de ces gazons, de l'azur de ce beau ciel, de la jeunesse du printemps et du souvenir de Laure. Là, j'ai appellé, j'ai rassemblé autour de mon

cœur, tous les objets qui lui sont chers. Je me suis figuré tous mes enfans sautant sur ces gazons, courant sur ce rivage, et frappant à l'envi les échos et mon cœur de mille cris de bonheur et de joie.

Avant que de partir, j'ai voulu savoir si, comme l'assure l'abbé Delille, l'*écho n'avoit pas oublié le doux nom de Laure.* N'en déplaise au poëte, l'ingrat en a oublié la moitié.

Adieu, charmante fontaine de Vaucluse. On connoît à peine les lieux où Alexandre a gagné ses batailles; on reconnoîtra éternellement les lieux où Laure et Pétrarque ont aimé; les murmures de ton onde, ô Vaucluse! et les vers des chantres des Jardins et des Mois (1) les diront à tous les siècles.

---

(1) Voyez le troisième chant des Jardins, et le septième des Mois.

LETTRE II.

A Avignon.

J'AI encore peu de chose à vous dire sur Avignon. Je n'y suis que depuis trois jours : vous me répondrez peut-être que M. *** a fait un voyage d'Italie, et n'a pas quitté la France.

Voici quelques détails qui m'ont frappé.

Le vice-légat juge au criminel, souverainement, et au civil, en premier ressort. Cet usage est commun, dit-on, en Italie. Pourquoi donc ? La justice civile menace principalement les riches, la justice criminelle, les misérables.

Le vice-légat a le droit de faire grace ; étrange aliénation de la souveraineté ! Il est vrai que les tribunaux en France ont souvent le droit d'empêcher le roi de la faire ; aliénation plus étrange.

Le pape est si content de son vice-légat, qu'il vient de le créer *porte-chandelier* de sa chapelle : c'est dans le gouvernement du pape une promotion.

J'ai vu hier un homme qui sort des galères, auxquelles ce porte-chandelier l'avoit bien injustement et bien ridiculement condamné pour cinq ans, *comme convaincu d'assassinat.*

Cet infortuné, nommé Lorenzo, a subi sa condamnation, malgré les efforts de l'intendant de Toulon, et la réclamation générale.

Son innocence a éclaté d'une manière extraordinaire (1).

Un jour qu'il passoit dans l'arsenal de Toulon, un autre galérien dit à un de ses camarades : voilà un malheureux

(1) Je tiens ces détails de l'intendant de Toulon, homme très-éclairé et très-humain, M. M....

dont je ne peux supporter la vue. — Pourquoi donc ? — Cet homme est ici pour avoir assassiné un tel, et c'est moi qui ai commis ce crime..... Lorenzo entendit ce propos : quel moment ! Il va à ce galérien, il le presse, il le conjure de remettre au plus vîte en des mains sûres le secret de son innocence. Mais l'ame du misérable étoit déjà fermée à la pitié, et rouverte à la terreur. Lorenzo, de l'aveu de ses supérieurs, a la constance de s'attacher, pendant deux ans de suite, au dépositaire de son innocence. Il obtient d'être lié à la même chaîne. Il le suit à l'hôpital. Que ne lui dit-il pas pour le toucher, et le jour et la nuit, et tous les jours ? il ne le touchoit point. Enfin, au bout de deux ans, il parvient, à force de prières et de larmes, à amollir de nouveau l'ame du scélérat, à y réveiller le remords, à en faire sortir une seconde

fois l'important secret. Des témoins étoient apostés. On dresse un procès-verbal, on le porte à l'intendant. L'intendant fait jetter à l'instant le coupable dans les cachots. Sévérité imprudente! le coupable se rétracta.

Les cinq années de galères se sont écoulées, et Lorenzo en est sorti.

Sur quoi donc avoit-il été condamné? Sur l'indice le plus léger; sur un indice! L'assassiné avoit neuf louis dans sa poche; on arrête trois hommes, du nombre desquels étoit Lorenzo; on leur trouve à chacun trois louis dans la poche: voilà, dit-on, les neuf louis, et par conséquent les trois assassins: on condamne ces trois hommes aux galères. Deux y sont morts..... C'est l'histoire de Danglade; l'histoire des indices; l'histoire de tous les tribunaux criminels, hors ceux d'Angleterre. Les loix en Angleterre

craignent de condamner ; les loix, en France, craignent d'absoudre.

Notre infortuné va aller à Rome se jetter aux pieds du pape, pour obtenir la révision de son procès. On dit que le pape est humain.

J'ai fait une remarque ; les hommes humains (les hommes) croient plus difficilement le crime et se trompent moins. L'humanité est une lumière.

LETTRE III.

A Toulon.

PUISQUE ma route m'a conduit à Toulon, il faut bien que je vous en dise un mot.

C'est une ville assez jolie, elle est bâtie régulièrement ; mille ruisseaux descendent des rochers et des montagnes auxquels elle est adossée, et de toutes parts, y pénètrent. Une multitude de fontaines les recueillent et les répandent: on prendroit la ville de Toulon pour une fontaine. Cette quantité d'eau rend un peu plus froid l'hiver; mais elle rafraîchit l'été.

Le port est admirable. J'ai vu le *héros*, que montoit M. de Suffren. Ce vaisseau n'a pas usurpé son nom.

Je me suis occupé particulièrement du régime des galères.

Les galériens ne sont pas maltraités à Toulon ; ils travaillent et on les paie. Chose horrible, il y a peut-être dix millions d'hommes en France qui seroient heureux d'être aux galères, s'ils n'y étoient pas condamnés.

Autrefois, à peine le ban des galériens étoit fini, qu'ils revenoient ; mais depuis peu, les tribunaux qui fournissent Toulon, au lieu de renvoyer aux galères les récidivans, les font pendre.

Le nombre des galériens est à-peu-près le même tous les ans ; c'es-à-dire, il se commet tous les ans à-peu-près le même nombre de crimes. Ainsi il entre à-peu-près la même quantité d'eau par jour dans un vaisseau, et le travail de la pompe est égal ; mais si le vaisseau étoit meilleur, si les bois étoient mieux joints, si la surveillance étoit plus grande, il entreroit, par jour, dans

le vaisseau, beaucoup moins d'eau.

J'ai parcouru le registre des galères. Ecoutez. Des enfants de *treize ans* condamnés aux galères, *pour avoir été trouvés avec leurs pères convaincus de contrebande!* Je l'ai lu. *Pour avoir été trouvés avec leurs pères!* S'ils n'avoient pas été trouvés avec eux, on les eût mis à bicêtre. Voilà le code du fisc ; voilà l'indulgence pour le fisc : on lui a vendu le sang innocent ! et on se tait !

J'ai vu plusieurs de ces enfants, et des larmes ont roulé dans mes yeux, et l'indignation s'est allumée dans mon ame, et je ne me suis appaisé que dans l'espérance de ne pas mourir sans avoir dénoncé tous les crimes de notre législation criminelle. Ah ! si je peux contribuer à délivrer ces jeunes et innocentes mains de ces fers abominables. . . . . Je l'espère. . . . . .

J'ai lu aussi sur le registre : *pour crime de filouterie, et véhémentement soupçonné d'assassinat, aux galères perpétuelles.*

Jai lu aussi sur le registre : *pour fourberie et avoir trompé une foule de gens honnêtes* (en propres termes) *à cent ans de galères.* C'est une sentence du tribunal des Deux-Ponts. La France prête à plusieurs souverains d'Allemagne ses supplices.

J'ai lu encore sur le registre : *véhémentement soupçonné d'un assassinat, et d'un vol avec effraction, aux galères perpétuelles.*

Je paierois cher un double des registres des galères. Que de lumières ils renferment ! ils peuvent servir à apprécier la moisson sanglante que fait chaque année en France, dans ses différens tribunaux, le glaive exterminateur de la justice criminelle.

Un événement singulier plongea, il y a quelque temps, les galériens dans le plus profond désespoir. L'intendant de la marine reçoit l'ordre de séparer en trois classes les déserteurs, les contrebandiers et les criminels. Il semble que les déserteurs et les contrebandiers auroient dû bénir cette séparation. Leur désespoir fut extrême.

Tous les galériens en effet se voient absolument du même œil ; car le malheur est comme la mort, il met de niveau tous les hommes. Les galériens ne sont tous entre eux, que des malheureux ; des foibles qui ont été vaincus par des forts. Loin de rougir ici de l'atrocité des forfaits, on s'en vante ; on a fait plus de mal à l'ennemi, on a été plus adroit ou plus courageux. Ainsi les déserteurs et les contrebandiers ne méprisent point les criminels ; et par la séparation ordonnée,

ils perdoient plusieurs avantages ; l'un un compagnon robuste ; l'autre, celui dont il avoit coutume d'entendre la voix et de rencontrer le regard ; celui-ci perdoit l'homme qui étoit malheureux avec lui. Il coula, aux approches de cette séparation, des larmes amères, des larmes du cœur. L'intendant de la marine a accordé à plusieurs galériens la grace de vivre ensemble à la même chaîne.

Réfléchissez sur ceci. Fouillez ces nouvelles profondeurs du cœur humain.

LETTRE IV.

A Nice.

NICE est assis sur un amphithéâtre de rochers qui s'avance un peu dans la mer. Il est entouré de montagnes qui insensiblement descendent et semblent offrir à tous ceux qui passent des maisons de campagne charmantes, couvertes d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers de toutes les espèces, et sur-tout de citroniers, de limoniers et d'orangers. C'est une richesse, ou plutôt la plus grande richesse du pays. Il y a des particuliers qui cueillent tous les ans plus de 300000 oranges, plus de 150000 citrons. Enfin le pays est (comme on le dit dans le pays même) très-abondant en *aigrure*.

En aigrure ! Que veut dire ce mot *aigre* et barbare ? Ce nom d'*aigrure* est celui que l'intérêt pour lequel le beau n'est rien, l'habitude pour laquelle tout cesse d'être beau, donnent à Nice, à ces belles pommes du jardin des Hespérides, à l'aide desquelles vainquit Atalante.

Les maisons de campagne des environs de Nice sont peuplées d'Anglois, de François, d'Allemands ; chacune d'elles est une colonie : c'est-là que, de tous les pays du monde, l'on fuit l'hiver. Nice, pendant l'hiver, est une espèce de serre pour les santés délicates.

Cette saison ne règne guère ici que deux mois, et jamais n'y est trop sévère. A la vérité, dans le cours de l'année un vent du nord souffle de temps en temps, du haut des montagnes, et incommode le printemps et l'automne, et l'été même.

M. Thomas a gagné ici quatre à cinq heures de vie par jour, c'est-à-dire, de pensée et d'étude. Il s'occupe trop de la gloire ; il travaille depuis trente ans, nuit et jour, à sa statue.

J'ai vu des Angloises touchantes et même charmantes : à leur arrivée elles mouroient; elles ont refleuri dans l'air de Nice. *Winkelmann*, si sévère, si injuste envers les figures des femmes angloises, auroit sûrement quelqu'indulgence pour celle de mistris B....; mais aussi mistris B...., ce sont toutes les roses de la France et tous les lys de l'Angleterre; tout l'intérêt des femmes de son pays et tous les charmes des femmes du nôtre : elle fait oublier presque tout son sexe ; elle m'a fait oublier Nice.

LETTRE V.

A Nice.

On m'a mené hier dans la rue la plus obscure; on m'a fait entrer dans la maison la plus pauvre; on m'a fait monter cinq étages; enfin j'ai trouvé un petit homme assez mal vêtu, habillé de gris, visage de cinquante ans, perruque en bourse, vif, léger, gesticulateur : c'étoit le premier président du sénat de Nice.

Ce premier président, qu'on appelle *le comte de****, ne manque ni d'esprit ni de connoissances : en voici une preuve. Il admire Montesquieu, et croit réellement la législation de son pays mauvaise. Y a-t-il beaucoup de magistrats, dans certains pays de l'Europe, qui fussent en état de faire cet aveu ?

La police est entre les mains du militaire ; ce que le consul de France trouve fort bien, et le vice-consul, fort mal : le premier est consul, le second, vice-consul.

L'archevêque a la police de la librairie. Vous jugez comme elle est libre.

On ne vend pas publiquement les œuvres de Boileau.

A Nice, point de mœurs, peu de religion, mais beaucoup de dévotion, c'est-à-dire d'hypocrisie.

Nous devions partir ce matin pour Gênes ; mais dans la nuit il est tombé de la neige, le vent est devenu contraire ; il a fallu rester. Nous en avons été bientôt consolés par le plaisir de dîner chez M. Thomas, et de passer la journée avec lui.

Notre dîner a fini trop vîte. M. Thomas a été très-aimable. Nous avons

d'abord analysé tous nos beaux esprits, toutes nos réputations, tous nos cerveaux qui pensent ou qui croient penser. Ensuite, au dessert, nous avons parlé Italie, femmes et printemps : M. Thomas avoit oublié un moment la postérité. Il nous a fait ses excuses de la neige tombée le matin. C'étoit un accident, arrivé au climat de Nice, et auquel il n'est pas sujet. On a ri, on a bu, on a conté, et nous nous sommes quittés avec peine.

Nous avons dîné avec un certain M. de R..., qui passe tous ses hivers à Nice, et le reste de l'année dans le reste de l'Europe. Il est tourmenté d'un asthme épouvantable que Nice pourtant a adouci. J'ai eu vraiment mal *à sa poitrine* (comme dit madame de Sévigné). On n'a pas assez réfléchi sur ces affections sympathiques, ou antipathiques, qui rapprochent ou repoussent

les êtres sensibles, leur communiquent le plaisir et la douleur. *Smith* a ouvert la mine, mais il ne l'a pas creusée : c'est qu'il n'a pas senti comme moi l'asthme de M. de R....

M. de R.... ne me parut pas d'abord un homme d'esprit ; mais dans le cours de la conversation il s'échauffa et son ame s'éleva ; il eut alors de l'esprit. C'est ainsi que très-souvent en mer, lorsqu'il n'y a point de vent à la côte, à une certaine hauteur on en trouve.

LETTRE VI.

A Monaco.

Nous voilà sur la mer, et nous suivons la côte, c'est-à-dire ces monts et ces rocs qui bordent, ou plutôt qui hérissent si tristement la magnifique Italie.

Voilà la principauté de Monaco. Comme il ne faut mépriser personne, il faut lui faire une visite. Nous abordons dans le port : il étoit rempli de trois barques de pêcheurs et d'un bâtiment hollandois.

Deux ou trois rues sur des rochers à pic ; huit cents misérables qui meurent de faim ; un château délabré ; un bataillon de troupes françaises ; quelques orangers, quelques oliviers, quelques mûriers

épars sur quelques arpens de terre, épars eux-mêmes sur des rochers : voilà à-peu-près Monaco.

La misère y est extrême. Le commandant du bataillon françois, qui est là depuis vingt mois, a pensé pleurer de joie en nous voyant; il nous a dit que s'il avoit eu un poulet à nous offrir, il se seroit mis à genoux pour nous inviter à le manger avec lui.

Le souverain de Monaco a une cour : il a des gardes au nombre de vingt; ce sont vingt paysans : quatre gentilshommes de la chambre ; ce sont quatre bourgeois. Chaque fois qu'il vient à Monaco, avant de mettre le pied au château, il va, suivi de sa cour et de ses sujets, à une petite chapelle, rendre grace à dieu de son heureuse arrivée.

Il y a des inscriptions dans le château. En voici un échantillon ; on lit

au-dessus d'une porte, qui ressemble à la porte cochère d'une auberge.

Crypto porticum hanc etsi tot regum, imperatorum et summorum pontificum ingressu decoratam, tamen tantæ molis vastitate angustam ampliavit, illustravit, exornavit anno salutis 1623.

C'est tout ce qu'on pourroit inscrire sur la porte du capitole.

En entrant à Monaco, il a fallu donner nos noms à un homme, que nous avons trouvé dans une boutique achevant de ressemeler un soulier : c'étoit le commandant du port.

Au demeurant le prince de M. est bon ; il est aimé. Si son état est petit, ce n'est pas sa faute.

LETTRE VII.

A Gênes.

JE sors des palais *Brignolet*, *Sera* et *Kiagera*. Je suis ébloui, étourdi, ravi : je ne sais ce que je suis. Mes yeux sont remplis d'or, de marbre, de crystal, de porphyre, de basalte, d'albâtre, en colonnes, en pilastres, en chapiteaux, en ornemens de toutes les espèces, de toutes les formes, de tous les genres, ioniques, doriques, corinthiens. Mille tableaux sont épars en lambeaux dans mon imagination. Je vois des têtes, des pieds, des mains ; des corps et des cadavres, des vieillards et des jeunes filles, des Vénus et des Vierges. Voici des larmes douloureuses qui roulent dans les yeux d'un vénérable vieillard.

Voilà un souris charmant qui éclôt sur les lêvres d'une fille de quinze ans qui est charmante : c'est, je crois, son premier sourire.

Cependant, au milieu de tant de débris de tableaux, il en est quelques-uns qui sont entiers.

D'abord, un tableau de Paul Véronèze. Judith vient de couper la tête à Holopherne. La suivante est une négresse. Elle forme avec Judith un admirable contraste. La nature lutte avec le fanatisme sur le visage de Judith, et dans toute son attitude : elle n'ose regarder la tête, que sa main tient en tremblant. La suivante, que le fanatisme ne soutient pas, en voyant la tête et le crime, frémit d'horreur. La mort enveloppe Holopherne.

Il vaut mieux fixer ses regards sur une assomption de Guido Réni. C'est-là

une Vierge ! Ce sont-là des anges ! C'est-là monter vers le ciel ! au milieu des airs, en chœur, des anges plus beaux, plus charmans les uns que les autres, se donnent la main. Sans aucune peine, sans aucun effort, ils suivent vers les cieux la Vierge : comme nous autres mortels, nous nous précipiterions vers la terre! Quelle pureté sur ce front divin! Déjà ses regards ont percé le ciel et se reposent dans le sein du dieu qui l'attend: Ils sont humides d'un bonheur céleste. Parmi ces anges de tous les âges de la jeunesse, il y en a qui sont si petits que les autres leur tendent la main pour les aider à les suivre. Ceux-ci sourient à la Vierge; et ceux-là, les uns aux autres. Quelle conquête en effet pour eux. Ils aimeront encore davantage. Elle étoit angélique l'imagination qui a conçu ce tableau.

Mais quelle est cette femme étendue sur un lit ? elle n'est voilée que de la mort. La mort est déjà dans les pieds, dans les jambes : elle gagne le long des bras. Un reste de beauté, d'amour et de douleur s'évanouit sur ce front pâle. C'est Cléopâtre. Ainsi ces charmes célèbres qui avoient si long-temps captivé Antoine, et séduit un moment César, qui avoient fait presqu'autant de bruit et de ravage dans l'univers que les armes romaines en avoient fait, les voilà morts ; et tout-à-l'heure, on ne les appellera plus Cléopâtre, mais un cadavre.

Je me rappelle encore plusieurs autres tableaux. Un *Christ* faisant toucher sa plaie à saint Thomas. Un Lazare qui ressuscite. Un Jacob à qui on apporte la chemise de Joseph ensanglantée. Il

n'y a de termes dans aucune langue pour les copier.

J'ai besoin que le sommeil vienne fermer mes yeux : ils sont fatigués d'admirer.

LETTRE VIII.

A Gênes.

Il est six heures du matin. Mon imagination se réveille dans le sallon du palais *Sera*, ou plutôt du palais du soleil. Je baisse encore les paupières. On ne peut donner une idée de la magnificence de ce sallon. Ce qu'est la nature, quand on la regarde à travers un prisme, tel est le sallon du palais *Sera*. Quelles glaces! quel pavé! quelles colonnes! que d'or! que d'azur! que de porphyre! que de marbre! Le nom qui convient ici, c'est la magnificence.

Si l'on veut voir la plus belle rue qui soit dans le monde entier, il faut voir à Gênes la rue neuve. Sur deux lignes très-prolongées, et sur un pavé

de laves, une foule de palais disputans ensemble de richesse, d'élévation, et de masse, étalent à l'envi leurs portiques, leurs façades, leurs péristiles brillans d'un stuc blanc, noir, de mille couleurs. Ces palais en dehors sont des tableaux.

Les maisons de Gênes sont très-hautes, et les rues très-étroites. Le soleil n'y descend jamais. On seroit tenté de croire que Gênes n'a été bâti que pour une saison; que Gênes est une ville d'été.

Les propriétaires de ces beaux palais, la plupart nobles et sénateurs, ignorent les beautés qu'ils possédent, ou ne l'apprennent que de l'admiration des étrangers, et de la renommée qui les vante. A côté de ces sallons, dans ces sallons même où les pinceaux des Titien, des Vendik, des Rubens, des Véronèze

se sont joué, les nobles Génois admettent tous les jours les productions les plus grossières des pinceaux les plus ignorans. Au lieu d'habiter ces superbes appartemens, ils logent dans des galetas; ils ne paroissent que les gardiens de leurs palais. Enfin, ces portiques de marbre, ces péristiles de marbre, ces portes de marbre sont inondés tout le jour d'une foule de mendians, qui viennent sur des pavés de granit et de porphyre, travaillés par tous les arts, et polis comme des miroirs, écraser la vermine qui les dévore.

Je viens de voir le palais du doge, où le sénat tient ses séances, d'où il souffle, sur 500, 000 sujets, l'esprit de son gouvernement, de ses loix, de sa politique, c'est-à-dire, de son avarice. L'œil, quand on entre dans la cour, est étonné. La façade, ornée de colonnes

et de statues de marbre ravit d'abord. On monte dans la salle du petit conseil ; c'est l'architecture la plus élégante : on passe dans la salle du grand conseil ; c'est l'architecture la plus magnifique. De distance en distance, entre une multitude de colonnes, les statues des grands hommes de la république reçoivent de tous ceux qui passent, pour prix de leur mérite ou de leur fortune, la dette de la postérité, un souvenir et un regard. Le maréchal de R..... est au milieu de tous ces grands hommes.

Un incendie dévora ces monumens en 1773, avec une foule de tableaux des plus grands maîtres, On a bien rétabli les édifices ; mais non pas les tableaux. Il s'est encore trouvé des architectes et des statuaires ; on n'a pu trouver de peintres.

En sortant du palais du doge, je

suis entré dans un superbe palais ; j'ai traversé une longue colonnade ; j'ai foulé des marbres de toutes les couleurs ; une porte immense s'est ouverte ; j'étois dans un hôpital.

Il contient douze cents malades, distribués par salles : là les hommes ; ici les femmes ; là les blessures, ici les fièvres. J'ai cru voir la mort errante au milieu de ces douze cents malades, et frappant de tous côtés au hasard, avec sa faux invisible. Un malheureux a expiré devant moi. Les lits des malades sont environnés de leurs parens attendris qui les consolent, qui les soulagent : c'est une mère auprès de sa fille ; c'est un mari auprès de sa femme. Du moins, dans cet hôpital, des mains sensibles et chères peuvent fermer les yeux des mourans.

Il y règne un ordre admirable, une

propreté parfaite, un soin extrême. On y guérit.

Les statues de tous les bienfaiteurs de l'hôpital sont répandues dans les salles. Les êtres reconnoissans peuvent, dès que leurs forces le leur permettent, aller arroser de larmes, sans doute bien douces, les images de leurs dieux tutélaires.

Je ne sais quel plaisir me retenoit dans ce séjour de la douleur.

LETTRE IX.

A Gênes.

J'AI été voir ce qu'on appelle à Gênes le port-franc. C'est un entrepôt où l'on décharge toutes les marchandises qui, par mer, arrivent à Gênes. Vous en voyez là de toutes sortes, à côté les unes des autres : des masses de vert-de-gris et des bariques de sucre, du marbre et du café, des bois et des toiles, des productions de l'Asie, et des productions du Nord. C'est un mouvement, une activité, une affluence qu'on ne sauroit imaginer. Deux grandes pompes du revenu public sont appliquées successivement à chaque denrée, à chaque ballot: elles puisent, l'une, dix pour cent, dans les marchandises qui restent à Gênes ;

l'autre, trois pour cent dans celles qui passent. Le service de l'apport et du mouvement de toutes les marchandises est fait par des *Bergamasques*, qui viennent faire parmi les Gênois le métier lucratif de vigueur et de probité.

En sortant du port-franc, j'ai été visiter la banque de saint George. C'est-là qu'est renfermé, sous cent clefs, le mot de cette grande et terrible énigme, si la banque a des milliards, ou si elle doit des milliards. Cette énigme est le salut de l'état, et en partie sa richesse.

Quoi! il n'y a à Gênes qu'une boulangerie et un cabaret publics, administrés et régis sous l'autorité du sénat! Oui, la république ne souffre pas que d'autres qu'elle vendent le pain, le vin, le bois, l'huile. Mais sans doute elle vend ces denrées au plus bas prix et de la meilleure qualité, afin de prévenir les murmures?

— La république vend au plus haut prix, et de la plus mauvaise qualité, sans s'embarasser des murmures. — Comment donc les sujets peuvent-ils tolérer un tel monopole ? — Ils mendient, ils volent, ils ont des hôpitaux, ils assassinent, ils souffrent. — Mais comment enfin supportent-ils cette oppression ? — La mesure de l'oppression qu'on peut supporter n'est pas encore à son comble. Le peuple ne se révolte pas quand il veut ; l'eau qui remplit un vase ne se répand point encore : il faut une *goutte de trop.* Ainsi il s'agit uniquement pour les nobles d'empêcher *cette goutte de trop.* Ils sacrifient en conséquence une partie de leur autorité à leur avarice ; ils laissent la plupart des réglemens sans exécution, les trois quarts des crimes impunis : ils achètent le silence de ceux qui crient. On croit cependant la *goutte*

de trop inévitable : la patience du peuple est lasse. Mais, peu importe aux nobles Gênois : le grand point pour eux, c'est d'être riches. Aussi en voit-on beaucoup refuser une place dans le sénat, quand le sort la leur présente ; et briguer, au contraire, le moindre poste dans l'administration de la banque ou des hopitaux, quand le sort la leur dispute. Les nobles manquent de l'intérêt le plus puissant pour bien gouverner un pays : ils n'ont point de pays. Ils sont en effet négocians.

J'ai été voir la paneterie publique. L'édifice est immense. Voici le pain des riches, et voilà le pain des pauvres ; et les pauvres sont les plus nombreux! Les pauvres sont par-tout une espèce mitoyenne entre les riches et les animaux : ils sont bien près des derniers.

J'ai voulu goûter de ce pain des

pauvres. Les animaux sont heureux !

En sortant de ce lieu, j'ai remporté dans mon ame je ne sais quelle impression sur laquelle se sont émoussées, un moment après, toutes les beautés et toutes les richesses du palais de *Durazzo*.

Ah ! comme le luxe et la magnificence font mal aux yeux, quand on vient de regarder la misère.

LETTRE X.

A Gênes.

Je suis retourné au palais Durazzo. De la foule de tableaux qu'on y admire, quatre seulement sont restés dans mon imagination.

L'un est un vieillard de Rimbrant. Il est admirable pour la vérité, pour l'effet, pour l'intelligence du clair obscur. J'ai été tenté de lui adresser la parole.

Paul Véronese avoit-il vu la Madeleine se jetter aux pieds de Jesus? Jesus dut avoir cette attitude, cet air noble, cet air indulgent, cet air tout près d'être ému. La Madeleine est si belle! elle est sur-tout si touchante! elle est en effet si touchée! Quelle expression dans tous

les traits des personnages ! comme la lumière vient bien tomber toute dans un point, d'où ensuite elle distribue ses rayons à chaque partie qui en demande. Sur la superficie de cette toile il y a de l'air.

La plupart des peintres sont des versificateurs et non pas des poëtes.

Le Tasse étoit poète, lorsqu'il nous a montré Olinde et Sophronie attachés au même poteau, et attendant que le bûcher prît flamme. Mais ce peintre qui a voulu copier le Tasse ? Je n'entends point les plaintes d'Olinde, je ne vois point la résignation de Sophronie ; ce peuple n'est point attendri ; ce tyran n'est pas en fureur. Je viens de relire le Tasse. Les voilà ! voilà la véritable Sophronie ! C'est elle qui dit à Olinde : *pourquoi te plains-tu, ô mon ami ! vois le ciel, comme il est beau ! regardes*

le soleil : il semble qu'il nous appelle à lui : il nous console.

Je n'entends rien de tout cela, en regardant le tableau. Il est muet.

LETTRE XI.

A Gênes.

Je peux dire que j'ai assisté à la mort de Sénèque, en voyant un tableau où il meurt. Sénèque est au milieu du tableau. Il est à moitié nu, tel qu'un homme qui n'a plus besoin de défendre son corps contre les éléments, auxquels il est prêt à le rendre. Ses pieds sont dans le bain, et le sang coule. A quelque distance du philosophe, et plus bas, on voit à droite un secretaire qui écrivoit et qui n'écrit plus, à gauche deux secretaires qui écrivoient et qui n'écrivent plus. Sur la même ligne, et à la hauteur de Sénèque, dans un coin et dans l'ombre, cet homme que j'entrevois est un soldat. Dans le coin opposé, mais au

jour, cet autre homme que je vois est un vieux sénateur. Regardez à présent la scène. Le vieillard est occupé à dicter, en attendant la mort, les idées qui passent dans son imagination. La mort les arrête. Le bras est glacé, les pieds ne rendent plus de sang, le corps se roidit, la tête chancelle, et ce regard qui fixoit une pensée, s'efforce en vain de la saisir : il s'éteint. Les trois secretaires, avec des nuances différentes d'intérêt, d'attention et d'inquiétude, chacun la plume à la main, tiennent les yeux attachés sur les lèvres du philosophe, qui essaient encore une parole. Ils espèrent qu'un mouvement de plus va l'achever ; mais la mort y a mis son sceau. Cependant le centurion, tout près de la porte, le pied déjà levé, compte impatiemment les derniers soupirs du philosophe ; car

Néron attend. Et le vieux sénateur, que fait-il ? Il pense à Néron, et il étudie la mort de Sénèque.

LETTRE XII.

A Gênes.

J'AI été visiter ce matin les galères.

Cinq sortes de malheureux sont attachés, pêle-mêle, à la chaîne ; les criminels, les contrebandiers, les déserteurs, les Turcs pris par les corsaires, et les galériens volontaires.

Des galériens volontaires ! — Ce sont des pauvres que le gouvernement va chercher entre la faim et la mort. C'est dans cet étroit passage qu'il les attend, qu'il les épie. Ces misérables, en voyant briller un peu d'argent, n'apperçoivent plus les galères ; on les enrôle. La misère et le crime attachés à côté l'un de l'autre à la même chaîne ! Celui qui sert la république, partageant le même supplice que celui qui l'a trahie !

Les Génois poussent la barbarie encore plus loin; dès qu'ils voient approcher le terme où finit l'enrôlement de ces misérables, ils proposent de leur prêter quelque argent. Des malheureux sont avides de jouir; le moment seul existe pour eux; ils acceptent: mais il ne leur reste, au bout de huit jours, que des regrets et des fers: de sorte qu'au bout de huit jours, ils sont contraints, pour s'acquitter, de s'enrôler de nouveau, de vendre huit autres années de leur existence. Voilà comme ils consument, la plupart, d'enrôlements en emprunts, et d'emprunts en enrôlements, leur vie entière aux galères, sur le dernier degré de la misère et de l'infamie: ils y expirent.

Nous avons vu parmi eux un François, un jeune homme. En nous racontant son infortune, il versa quelques larmes. Nous

lui donnâmes un peu d'argent; il pleura davantage. Sortons de ces tristes lieux où l'on ne peut soulager les maux que l'on plaint. Quels lieux que ceux où la pitié est inutile!

Mais, quelle est dans ce coin, dis-je à l'homme qui me conduisoit, cette espèce de prison? Quelle est basse, obscure et humide! Une soupente encore la partage. Quels sont, je vous prie, ces animaux couchés sur la terre et sur la soupente? A peine peuvent-ils ramper. De longs poils couvrent les têtes hideuses qui sortent de dessous ces couvertures. Leur regard est stupide et féroce. Ne mangent-ils que de ce pain si dur et si noir? — Sans doute. — Ne boivent-ils que cette eau bourbeuse? — Sans doute. — Restent-ils toujours couchés? — Oui. — Depuis quand sont-ils ici? — Depuis vingt ans. — Quel âge ont-ils? — Soixante et

dix ans. — Comment les nommez-vous? — Des Turcs.

Ces misérables Turcs sont dégradés entièrement de l'humanité : ils ne connoissent plus que les besoins du corps. Ils ont usé dans cette espèce de tombeau, le petit nombre d'idées et de souvenirs qu'ils y avoient apportés de la nature et de leur pays.

Les autres Turcs, qui n'ont pas encore soixante ans, sont enchaînés sous de petites niches ouvertes de six pieds en six pieds dans une longue muraille, où ils peuvent à peine tenir, assis ou couchés. C'est-là qu'ils respirent le peu d'air qu'on leur accorde, ou plutôt qu'ils peuvent dérober.

Cependant les Génois ont donné un exemple de tolérance qu'on ne devoit guère attendre d'eux. Ils ont accordé à ces Turcs une mosquée. Les Protestants

en France n'ont point de temples.

Ajoutons un trait à la peinture des galères. J'y ai vu vendre de banc en banc, convoiter, disputer, dérober même des restes d'alimens que les chiens avoient abandonnés dans les rues, au coin des bornes.

Gênes, tes palais ne sont encore ni assez élevés, ni assez étendus, ni assez nombreux, ni assez brillants : on aperçoit tes galères.

LETTRE XIII.

A Gênes.

Je veux vous parler de l'ex-doge L...

M. L... est un aimable et respectable vieillard. Il a tant parcouru de pays et de livres; il a si souvent traité dans les différents postes de sa république avec les intérêts, les passions et les foiblesses, avec le cœur humain tout entier, qu'il n'est plus ni noble, ni ex-doge, ni sénateur, ni Génois: il est un homme.

Tous les moments que M. L... peut dérober à la gloire, il les donne à la nature, dans ses charmants jardins du Poggi. Sa vie y coule doucement sur les gazons, comme l'eau qui les arrose, qui tombe nuit et jour de ses belles fontaines.

M. L.... accueille parfaitement les

étrangers qui viennent le visiter au Poggi, ceux mêmes qui ne viennent visiter que le Poggi. Son ame, son esprit, ses jardins, tout est ouvert. Ses manières sont simples et nobles ; ce sont les habitudes d'un homme qui a toujours été élevé, et qui ne s'est jamais élevé. Rien de plus facile que son accueil; il met d'abord à l'aise avec sa réputation. On est tout de suite avec lui.

La conversation de M. L... est souvent celle que l'on desire, et toujours celle que l'on sait faire ; car personne dans la conversation ne sait autant s'oublier soi-même, et se souvenir plus des autres. Cependant M. L... préfère de causer des arts, des sciences et des lettres, qu'il a cultivés, toute sa vie, et qui, après avoir contribué à sa gloire, l'en ont souvent consolé. Son oreille et son imagination sont pleines encore des plus beaux ta-

bleaux et des plus beaux airs que la poésie a composés dans toutes les langues. Des citations, mais qui naissent; des traits, mais qui échappent; des réflexions, qui paroissent fines et qui sont profondes, étincellent incessamment dans ses discours, parmi les pensées de la vieillesse.

On peut contredire M. L..., on court risque de choquer son opinion ; mais jamais son amour-propre. M. L.... ne méprise point ; car lorsqu'il ne doute plus de son esprit, il doute encore de l'esprit humain. On peut hardiment l'interroger. Tout ce qu'il sait, il n'a pas oublié qu'il l'a appris; il répond : il donne libéralement, mais sans faste, la vérité à tout le monde.

M. L. . . . . est toujours le même à la ville ou à la campagne; dans le sénat, lorsqu'il y fait une loi, et dans ses bosquets, lorsqu'il y plante un arbuste.

Les jardins du Poggi sont délicieux. Ils sont bien loin de ressembler à ces jardins symmétriques que l'orgueil a commandés, et que l'architecture a construits ; à ces jardins, où, sous l'empire monotone et sévère du ciseau, du rateau et de la ligne droite, chaque plate-bande n'offre qu'une fleur, chaque allée n'offre qu'un arbre, chaque espace, qu'un grand chemin, et où le tout ne présente qu'une masse ; à ces jardins, dont les eaux captives dans des bassins sont condamnées à dormir et à se taire éternellement ; à ces jardins, en un mot, qui, quelques vastes qu'ils soient, semblent pourtant n'avoir été faits que pour un coup d'œil, une centaine de pas et une heure.

Au contraire, tout ce que la connoissance et l'amour de la belle nature peuvent exécuter, pour charmer à la fois l'œil, l'imagination et le cœur, avec du

gazon, de la terre, de l'eau, des fleurs, avec toutes les ombres de la verdure et les différents rayons du soleil, M. L... l'a exécuté.

Ces beaux jardins présentent, ou plutôt ils recèlent un enclos assez borné qui fournit à vos pas toujours de l'espace, à vos yeux toujours des objets, toujours de la rêverie à votre ame. Il n'y a pas dans cet enclos une fleur qui ne brille, pas une goutte d'eau qui ne murmure et qui ne coule, pas un arbre qui ne paroisse, et pas un seul qui se montre. Là une cabane, ici une grotte, plus loin un troupeau ; mille objets qu'on y a placés à dessein, vous les rencontrerez par hazard. On croit toujours être à la campagne, et on est toujours dans un jardin. On s'y promène toujours.

Il est vrai que la verdure de ces jardins est composée en grande partie

de ces arbres sérieux et sombres, dont il semble que les autres saisons n'ont pas voulu, et qu'elles ont laissés à l'hiver ; des pins, des cyprès, des mélèses, des chênes verts : mais ces arbres d'hiver sont si bien mariés aux plus riants arbrisseaux du printemps, aux arbustes les plus riches de l'automne, aux arbres les plus brillants de l'été, aux lilas, aux tilleuls, aux platanes, que leur verdure mélancolique, égayée par le voisinage et l'alliance de ces végétaux plus aimables, cesse d'attrister la pensée et de repousser les regards. La verdure de ces jardins ressemble à la conversation de M. L... Les pensées et les sentiments de la vieillesse y dominent, mais les souvenirs choisis des autres âges y brillent par intervalle, et la rendent encore très-aimable.

C'est M. L..... qui a créé ses

jardins. C'est-là, c'est dans cette charmante retraite, que M. L... se possède enfin lui-même.

Il a eu le courage rare, en arrivant à la vieillesse, de congédier toutes les passions, même l'amour de la gloire : il n'a gardé que l'amour de l'humanité.

Tantôt, il est environné dans son palais des habitants de la campagne, qui viennent d'y entrer infortunés, et qui en sortent heureux. Tantôt, errant sur ses gazons, parmi les concerts de ses oiseaux, à travers le silence de ses bois, au murmure de ses fontaines, il jouit d'une belle matinée du printemps, d'une calme soirée d'été; il saisit une des belles heures de l'hiver.

Souvent encore au milieu d'un bosquet, assis seul et retiré dans un petit temple de marbre, il aime à contempler dans le lointain, à travers le feuillage et

les colonnes, la mer tourmentée par la tempête, et le sénat de Gênes par l'ambition. C'est le soir de la vie d'un sage.

LETTRE XIV.

A Gênes.

QUEL spectacle offre au philosophe et à l'homme sensible le magnifique hôpital des incurables !

Quoi ! aucun de ces neuf cents malheureux, étendus, ou plutôt enchaînés dans ces lits de douleur, ne recouvrera jamais la santé !

Ces vieillards vivront encore, et ces enfants souffriront toujours !

Je n'ai pu, sans frissonner, traverser l'étendue et le silence de ce palais de la douleur.

Du bout d'une salle à l'autre, j'entendois un mouvement, et je distinguois un soupir.

Il est bien impossible que le regard

parcoure cette foule d'incurables de tous maux, de tout âge et de tout sexe, sans laisser tomber quelques larmes sur ces malheureuses victimes de la vie.

A côté de ces infortunés qui ont perdu la santé, on voit, dans une salle voisine, les infortunés qui ont perdu la raison. Ainsi voilà dans le même lieu toutes les pièces de rebut de l'espèce humaine.

On prétend que cet hôpital est plus mal administré que les autres : c'est que les maux, qui sont ici, sont éternels, et que la pitié est inconstante. La pitié aime aussi ce qui est nouveau ; tout le cœur humain est volage.

Que viens-je d'entendre et de voir? Le doge et le sénat doivent visiter dimanche prochain cet hôpital ; et déjà on s'occupe de parer tous ces lits, de parfumer toutes ces salles, de décorer

tous les murs ! Quel horrible mensonge on prépare ! Voilà comment on montre aux rois qui voyagent, leurs propres états.

LETTRE XV.

A Gênes.

Le charmant tableau !

Dans le milieu d'un vallon couronné de rochers couverts d'arbustes, on voit assis, au bord d'une fontaine, au pied d'un saule (c'est en été et le soir) un berger et deux bergères. Le berger joue de la flûte ; une des bergères, tenant à la main une rose, regarde le berger et l'écoute : elle tend déjà la main pour lui présenter la fleur. L'impatience que le berger finisse, afin de lui donner la rose, et le desir qu'il continue, pour entendre encore la flûte, se combattent dans ses regards. Pendant ce temps-là, sa compagne, un peu plus jeune, ne regarde point, n'écoute point le berger ; mais l'œil

fixé sur la fontaine, elle rêve.... A cent pas, une troupe de petits enfans joue avec des agneaux, et les enlacent avec des fleurs.

N'est-ce pas-là une idylle de Gesner?

C'est dans le temple de Gnide, et non dans un palais de Gênes, qu'on devroit voir ce tableau. C'est Montesquieu qui auroit dû vous le copier. Il est de l'Albane.

LETTRE XVI.

A Gênes.

On peut ranger les habitants de Gênes en trois classes : les nobles qui sont environ deux mille ; les bourgeois, commerçants, artisans, avocats, prêtres, qui composent la masse de la population ; et enfin les pauvres de toute espèce, qui en sont la lie.

On distinguoit autrefois à Gênes différents ordres de nobles ; mais cette distinction s'efface.

On peut acheter la noblesse, c'est-à-dire ses privilèges. On fait inscrire son nom sur un registre qu'on appelle le livre d'or, moyennant environ 10000 l. Les anciens nobles ont été obligés de faire ce sacrifice à leur sûreté. Ils aiment

mieux attirer dans la noblesse, où ils peuvent continuer à les mépriser, et cesser de les craindre, les bourgeois parvenus à la fortune, que de les laisser plus long-temps dans le peuple, où il n'est plus possible de les mépriser, et où il faut commencer à les craindre.

Les Génois aiment, estiment et craignent tant l'or, qu'ils n'accordent la noblesse à leurs secrétaires d'état, en récompense de leurs services, que lorsqu'ils ont fait fortune.

On a vu à Gênes des secrétaires-d'état qui avoient été assez vertueux pour se retirer pauvres; la vertu est de tous les états.

Les nobles possèdent des richesses énormes; on en compte qui ont un million de rente. Des valets, des chevaux et des moines; voilà leur faste. Quelques-uns donnent beaucoup aux

pauvres ; mais aux mendians. Ils savent si mal donner, que l'état s'appauvrit de leurs dons. — Ils font fleurir la mendicité.

Il n'y point à Gênes de mendiant qui ne soit sûr de boire et de manger tous les jours : l'artisan n'en est point sûr.

La souveraineté est presque impuissante. La force pécuniaire ou les impôts ne passent point 2,800,000. Ce qui reste de cette somme applicable aux besoins de l'état, après avoir passé par une foule de mains, et être tombé de chûte en chûte dans le trésor de la république, est peu de chose.

La force militaire n'a pas deux mille bras. On ne peut compter ni les fortifications, ni les galères.

L'opinion publique, cette force invisible, qui souvent supplée aux autres,

et qui tôt ou tard en triomphe, est nulle ici. Le cœur a cessé d'obéir.

Quelle législation ! les nobles ont fait la plupart des loix.

Le code n'est par-tout, en grande partie, qu'une liste de privilèges.

Toutes les forces, dont nous venons de parler, sont aussi mal administrées qu'elles sont foibles.

Le pouvoir militaire ne reste que trois mois dans les mains du même général, qui commande en *cheveux longs*, en *manteau court*, et en *habit noir*.

Le pouvoir législatif est trop divisé; il reste trop peu de temps dans les mêmes mains ; il faut le concours de trop de volontés pour l'exercer. L'état a trop de têtes pour en avoir une.

Les loix, dans le sénat, naissent presque toujours avant le temps; presque

jamais elles ne sont le fruit d'une lente délibération qui les mûrisse : on les jette à peine ébauchées dans une urne ; c'est la main du hasard qui les en tire ; le hasard est législateur.

Le doge n'a de pouvoir distinctif que celui de mettre en débat les propositions qu'il juge à propos : pouvoir assez grand, quand il a de l'esprit ; trop grand, quand il n'est pas honnête homme ; car le doge a pour lui tous les momens où le sénat dort ; et ce vieillard dort presque toujours.

Le doge reste en place deux ans, pendant lesquels il ne peut sortir du palais, que par un décret. Le chef de cette république en est traité comme le prisonnier.

Dès que les deux ans sont expirés, il est obligé de s'en aller dans sa maison, et d'y rester dix jours, gardé à vue :

durant ce temps, tout citoyen a le droit de l'accuser; et le conseil des suprêmes examine sa conduite; le dixième jour, on *l'acquitte* : institution assez sage, mais qui n'est plus qu'une formalité.

J'oubliois de remarquer la perte de temps qu'entraînent les formalités par lesquelles on ouvre chaque séance du sénat. Un secrétaire d'état commence par lire un serment; ensuite, pendant plus de deux heures, un greffier ne cesse de crier, *veniant jurare, qu'on vienne jurer.*

Les nobles sont si insoucians pour les affaires publiques, que souvent, afin d'en obtenir le nombre nécessaire pour la validité d'une délibération, on est obligé de les contraindre par des amendes: on commande la corvée.

LETTRE XVII.

A Gênes.

Le pouvoir judiciaire est aussi mal administré que tous les autres pouvoirs. Les appels sont multipliés à l'infini.

La composition des tribunaux est bizarre. Les premiers juges sont, étrangers ; les juges souverains, nationaux.

Les jugemens du sénat sont portés à un tribunal appellé des *suprêmes*.

La salle où siège le petit conseil, dont les audiences sont publiques, ne peut contenir deux cents personnes. La salle où siège le grand conseil, dont les audiences sont secrètes, en tient deux mille.

Les avocats de la cause font porter à l'audience, dans des paniers, tous

les livres dont ils croient avoir besoin ; ils lisent les textes à mesure. Cet étalage est ridicule ; il favorise la longueur des plaidoieries : elles finissent ici moins qu'ailleurs, dans une profession qui nécessairement parle beaucoup, et dans une langue où les mots coulent.

Les avocats plaident assis ; situation très-défavorable aux mouvemens de l'éloquence. Aussi ces messieurs ne s'en piquent-ils pas. L'un des avocats que j'ai entendus, parloit assez bon italien ; l'autre, *patois*.

Cinq juges sont autour d'une table, le président est au milieu. A midi ils se sont levés ; l'auditoire s'est mis à genoux ; les avocats même se sont tûs : on a dit l'*angelus*. Ensuite quelques juges sont sortis un moment ; les avocats ont continué : on ne les arrête pas plus qu'on n'arrête l'heure.

On opine avec des boules noires et blanches. Cette forme alonge singuliérement les jugemens, et couvre bien des injustices.

J'ai dit que les loix civiles sont très-imparfaites : en voici un exemple. Ni les parties, ni les témoins ne signent les actes qu'ils passent devant notaires; de sorte que les notaires sont les maîtres de toutes les conventions. Les courtiers de change sont encore plus maîtres ; ils n'ont pas même besoin de témoins : leur parole est un contrat.

LETTRE XVIII.

A Gênes.

Les jugemens criminels sont motivés. Le sénat a le droit de faire grace, et il ne manque presque pas de l'accorder, pour plaire au peuple, qui appelle liberté, l'impunité, comme les nobles appellent liberté, l'oppression. Moyennant ces deux manières d'être libres, le peuple et les nobles sont assez quittes.

On plaide *la grace*, et en général toutes les affaires criminelles.

Les jugemens à mort sont fort rares.

Depuis six ans, on n'en a vu que deux; encore a-t-il fallu que le second eût été sollicité par le peuple. Le sénat se fit forcer la main; il fut accablé de libelles et de placards pendant deux

mois. Peu s'en fallut que le coupable n'échappât : ceux qui le conduisoient au supplice le laissèrent évader ; mais le peuple le poursuivit et obligea les gens de justice de le reprendre : il avoit commis dix meurtres.

On voit à l'entrée de la ville, dans la muraille, des pierres diffamatoires. Ces pierres contiennent la condamnation de certains coupables, et les vouent à l'exécration publique. Avec des pierres diffamatoires et des statues, on pourroit créer bien des vertus, et anéantir bien des vices. On auroit une morale publique.

Les Gênois sont vindicatifs. Mais cet esprit *de vendette* tient à la difficulté d'obtenir justice, soit contre les nobles, à raison de leur pouvoir, soit contre les égaux, à raison de la protection des nobles. Par-là le nombre

des assassinats s'explique, et leur motif se justifie, ainsi que l'impunité générale. La plupart des assassinats ne sont pas des crimes, mais une justice ; il faut bien qu'elle se fasse de manière ou d'autre.

Toutes les nations ont commencé par cette justice criminelle. Le duel en est un débris et une preuve.

LETTRE XIX.

A Gênes.

Le pouvoir de l'administration passe par tant de mains et si vîte, qu'on ne sait à qui s'adresser : tous les ordres se croisent, se contrarient, se détruisent. Et quelle administration ! Il est d'usage que le sénat demande pour l'état au pouvoir ecclésiastique la permission de faire gras pendant le carême. Cette année, comme les nobles de qui cette demande dépendoit, avoient beaucoup de *morue à vendre*, le sénat n'a pas demandé la permission, et l'état a fait maigre. Mais les nobles ont vendu leur morue.

Une foule de traits semblables ont inspiré au peuple une si grande horreur

pour les nobles, que récemment on a fait publiquement des imprécations contre la république, c'est-à-dire contre les nobles.

La décadence des mœurs, des arts et des lumières n'est pas douteuse. Il n'y a plus d'académie ; nul sculpteur ; nul peintre. 12000 métiers au lieu de 30000. Tout s'éteint.

Cependant il y a encore, dans le peuple, des hommes très-instruits. J'ai vu dans beaucoup de mains *l'administration des finances*. Tout ce qui lit, a lu cet ouvrage ; tout ce qui pense, l'apprécie ; tout ce qui sent, en est enthousiaste. En effet quelle importance dans les principes ! Quelle profondeur dans les réflexions ! Quelle précision dans les idées ! Et le style ! C'est celui des grands écrivains. Il respire d'ailleurs un amour religieux pour le bonheur des

hommes, qui est comme l'ame de tout l'ouvrage, j'ai presque dit la divinité. Cet écrit administrera l'Europe. L'envie aura beau mordre la statue de M. Necker: elle est de bronze.

LETTRE XX.

A Gênes.

LE *sygisbéisme* mérite une attention particulière.

Il n'est, dit-on, nulle part, plus en vogue qu'à Gênes.

Qu'est-ce en apparence qu'un sygisbée ? qu'est-il dans la réalité ? Comment une femme en prend-elle ? Comment un homme veut-il l'être ? Comment les maris en souffrent-ils ? est-ce le lieutenant d'un mari ? Jusqu'à quel point le représente-t-il ? Quelle est l'origine de cet usage ? Quelle cause l'entretient, ou l'altère ? Quelle influence a-t-il sur les mœurs ? En trouve-t-on des traces ou des approximations dans les mœurs des autres peuples ? Questions difficiles

à résoudre ! En deux mots, le *sygisbée* représente, à-peu-près, à Gênes, l'*ami de la maison*, à Paris.

Les femmes n'ont ici nulle autorité domestique. Le mari ordonne et paie. Chez beaucoup de nobles et de riches, un prêtre est l'économe. J'en ai vu un contrôler le déjeûner qu'on portoit à une dame.

Les Gênoises sont très-mal mises ; elles confondent la richesse et les ornemens, les ornemens et la parure ; nulle intelligence des convenances de la coëffure avec les traits, des couleurs avec le teint, des étoffes avec la taille; pas une ne sait pallier un défaut, ni faire valoir une beauté, ni dissimuler des années. Elles se fardent toutes, même les plus blanches. Le blanc est à la mode à Gênes, comme le rouge l'est à Paris ; le rouge est deshonoré à Gênes, ainsi

que le blanc, parmi nous; contraste qui paroît bizarre, mais quand on n'a pas voyagé.

Les femmes ont adopté un certain voile que l'on appelle *mezzaro*. Elles peuvent sortir et aller seules par-tout avec ce voile, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Ce voile cependant ne les cache point; il ne cache que beaucoup d'intrigues.

Les mœurs à Gênes sont dépouillées de toutes ces affections naturelles, qui ailleurs en font l'ornement, le bonheur et la vertu. On n'y est pas mère, on n'y est pas enfant, on n'y est pas frère; on a des héritiers et des collatéraux. On n'est pas même amant; on est un homme ou une femme.

Les jeux de hasard sont permis publiquement à Gênes. Il n'est pas étonnant que des souverains, qui jouent à la bourse

aux effets publics, toute la matinée, jouent, toute le soir, aux cartes dans leurs assemblées. Malgré le jeu, ils s'ennuient beaucoup. Ils ne se rassemblent jamais pour dîner ni pour souper ensemble ; dans les assemblées, on sert des rafraîchissemens, on illumine, on gagne ou l'on perd, et le sygisbéisme va son train.

La superstition est excessive à Gênes. Les pavés sont noirs de prêtres et de moines. Les rues sont éclairées par des *madones*, suffisament.

Cette ville offre les contrastes les plus singuliers. Il y a tant de libertinage à Gênes, qu'il n'y pas de filles publiques ; tant de prêtres, qu'il n'y a point de religion ; tant de gens qui gouvernent, qu'il n'y a pas de gouvernement; tant d'aumônes, que les pauvres y fourmillent.

LETTRE XXI.

A Gênes.

QUEL est ce superbe monument? Sa masse, son élévation, son étendue, sa magnificence m'étonnent! C'est un hôpital! On l'appelle *albergho de poveri*, *l'asile des pauvres*. Il falloit l'appeller le palais des pauvres. Mais que ces colonnes de marbre, que ces pilastres de marbre, que tous ces ornemens de marbre me blessent! Chacune de ces colonnes tient la place de plusieurs hommes. A-t-on voulu rendre aux pauvres, dans un seul palais, la part qui leur appartient dans tous les palais?

Les pauvres sont recueillis ici dans un azile, et non renfermés dans une prison. Ils sortiront tous, après demain,

s'ils le veulent, les filles avec une dot, les hommes avec un métier. Ces bienfaits-ci ne sont pas des chaînes.

On a pris soin de répandre dans l'immensité de cet édifice les statues de tous les bienfaiteurs qui l'ont fondé ou qui l'entretiennent. Les premiers sont représentés assis, les seconds, debout. Heureux et attendrissant emblême ! distinction ingénieuse !

Je suis bien aise pour les ames sensibles, qui sont cachées ici sous la misère, qu'elles puissent attacher leur reconnoissance à quelque chose qui offre plus de prise que n'en offre un nom ; à des images, à du marbre.

On doit cet hôpital et ses revenus à plusieurs causes : à la vanité, à la religion, à la pitié.

Les revenus de cet hôpital sont immenses ; ils suffiroient pour nourrir

quatre fois autant de pauvres : mais il a des administrateurs.

J'ai vu dans la chapelle un médaillon de marbre. Il représente *Jesus mort, dans les bras de sa mère* : c'est Jesus, c'est la mort, c'est une mère, et c'est Michel-Ange.

Voici des statues qui figurent une Assomption ; on les doit au cizeau du *Puget*, qui, en représentant un miracle, en a fait un.

LETTRE XXII.

A Gênes.

Les églises ressemblent ici à des salles de spectacles.

Il est difficile d'entasser plus de dorure, plus de peinture, plus de marbre; mais que ce faste et ce luxe sont déplacés !

Il faut que le cœur, dans un temple, ne trouve que dieu pour se prendre ; tous ces tableaux, toutes ces statues, tous ces ornemens le retiennent. On ne doit mettre entre l'homme et dieu, que ce qui les rapproche, l'immensité qui les sépare.

Le milieu d'une forêt vaste et profonde, tel seroit à mon gré le plus beau des temples; le seul ornement que je lui

voudrois, c'est un jour sombre. C'est-là que les Gaulois croyoient Dieu; c'est-là que les imaginations vives le sentent.

C'est donc bien mal entendre l'architecture des églises, que d'en faire, comme à Gênes, des sallons de palais, ou des salles de spectacles.

On doit excepter la cathédrale, qui a quelque majesté; et il faut faire grace à l'église de Carignan, en faveur de la statue de saint Sébastien, créée par le ciseau du *Puget*.

L'expression du visage est admirable. La douleur y combat avec la foi. Que ce marbre souffre! Ils ont eu la barbarie de percer de flèches un si beau corps! de tourmenter si cruellement une si belle ame! Elle semble n'attendre que le moment d'échapper à la douleur, et de retourner au ciel.

Voici une autre statue du *Puget*,

représentant je ne sais plus quel évêque ; elle est belle aussi ; mais elle est près de saint Sébastien : on l'admire, mais on vient d'être touché.

LETTRE XXIII.

A Lucques.

Je m'éveille dans une ville où, il y a environ 2000 ans, Pompée, César et Crassus déchirèrent l'univers romain, et le partagèrent entr'eux.

Sûrement, après y avoir passé ce contrat pardevant quatre cents mille hommes, ils n'y dormirent pas aussi bien que moi.

Au lieu du sénat de Rome, j'ai trouvé le sénat de Lucques!

Tout l'empire de Lucques a huit lieues quarrées. Une population de 120, 000 habitans s'efforce tous les ans, en ne mangeant pas la moitié de l'année, de vivre pendant toute l'année.

Cet arbre planté dans un sol fertile,

mais peu étendu, a encore le malheur d'avoir deux cents branches gourmandes, ou deux cents familles nobles.

D'un côté, le privilége d'opprimer; de l'autre, la nécessité de souffrir l'oppression : voilà ce qui s'appelle ici, comme dans toutes les aristocraties, ou tyrannies à cent têtes, *la liberté*.

Le mot *libertas* est écrit en lettres d'or sur les portes de la ville, et à tous les coins de rues; et à force de lire le nom, le peuple a cru posséder la chose.

Les nobles ont soin de célébrer tous les ans une grande fête, en mémoire de *la liberté*. Mais comment est-il possible que le peuple croie à la liberté? — Comment! Ils croient bien que ce Crucifix de bois, qu'on appelle *Volto Santo*, à qui l'on met des pantoufles de velours cramoisi les jours ouvrables, et des pantoufles de drap d'or tous les dimanches,

un beau jour a pris sa volée de l'église de saint Ferdina, où apparemment il s'ennuyoit, pour venir s'établir dans une chapelle, au milieu de la cathédrale.

J'ai obligation de plusieurs détails importants sur Lucques au comte de R..., un des principaux tyrans de cette petite ville.

Le comte de R.... a vécu beaucoup en France. Il parle très-bien françois, sur-tout à *Thereza M...*, qui pense en anglois et parle en françois. Elle m'a dit que, quand on a ouvert la littérature françoise, on ne pouvoit plus supporter la littérature italienne. — Ah! madame! le Tasse! l'Arioste! — L'Arioste et le Tasse, m'a-t-elle répondu, sont des poëtes de tous les pays, et leur langue n'a été que la leur. — Et Métastase? (ai-je ajouté) car sûrement vous êtes sensible (je voulois dire qu'elle étoit jolie). Elle a très-

bien entendu : elle a souri. — Métastase, à la bonne heure : encore n'a-t-il que le trait ; Racine au contraire peint et finit : Métastase effleure le cœur ; Racine le blesse. — Théreza M... dit de ces choses-là, et Théreza M... est jolie.

Le comte m'a introduit le même soir dans la principale conversation des nobles Lucquoises. C'est l'ennui qui y préside.

Les femmes m'en ont fait confidence, et elle étoit inutile. Une loi barbare qui a osé attenter à leurs charmes, qui leur a ôté la parure, les condamne à porter le deuil pendant tout le cours de l'année. Dans le carnaval, il est vrai, elles portent des robes de couleur, et en changent alors tous les jours. Étranges loix somptuaires !

J'ai eu beaucoup de peine à me procurer les loix criminelles de l'état

de Lucques ; on ne les trouve pas chez les libraires : un avocat m'en a vendu un exemplaire, et prétend me l'avoir cédé.

J'ai représenté aux nobles Lucquois, combien il étoit extraordinaire que dans une république on ne pût se procurer la connoissance des loix criminelles. — On est censé les savoir, m'a-t-on répondu. — Dans une république, messieurs, on ne doit pas être censé savoir les loix ; on doit réellement les savoir : passe dans certaines monarchies, où les loix sont incertaines et impuissantes.

Expliquez-moi, monsieur le comte, comment la loi interdit aux citoyens la judicature, et la confie à des étrangers. — C'est afin que les juges, n'ayant aucun rapport intime avec les citoyens, soient plus impartiaux. — Mais, monsieur le comte, je veux que les étrangers n'ap-

portent aucune relation intime avec les citoyens : pouvez-vous les empêcher d'en contracter tôt ou tard ? D'ailleurs, le meilleur gardien de l'intégrité d'un juge, n'est-ce pas l'opinion publique ? Or, l'opinion publique a bien moins de prise sur des étrangers, qui passent, que sur des citoyens, qui demeurent. L'honneur de tout homme est dans sa patrie. — Que voulez-vous ? C'est l'usage dans l'Italie. — Cet usage médit de l'Italie.

Monsieur le comte, pourquoi les jugements civils sont-ils soumis à l'appel, et non pas les jugements criminels ? — Cet usage est ancien. Il a été établi dans des temps de troubles, à la suite des guerres civiles. Il falloit alors imposer au peuple ; il falloit suspendre le glaive immédiatement sur sa tête. — Je me doute bien que cette loi, comme tant d'autres, a été faite, non pour le peuple, mais contre

le peuple. Les trois quarts des loix ne sont que des armes ; les loix les plus douces sont des chaînes. Mais ce temps de trouble est passé : pourquoi donc maintenez-vous l'usage ? — On y est fait. Il est dangereux d'innover dans les républiques. — Vous avez raison ; dans un état où le sommet écrase la base, le moindre mouvement dans la base est toujours fatal au sommet.

Permettez-moi encore une question. Par l'effet de vos substitutions indéfinies, de votre droit d'aînesse, qui interdit aux cadets tout établissement convenable, le nombre des individus nobles, et même des familles nobles, s'éteint insensiblement. — Cela est vrai. — Cet inconvénient vous oblige, pour remplir les différents départements du souverain, d'y appeller les jeunes nobles, dès qu'ils sont devenus majeurs. — Cela est vrai. —

Mais pourquoi ne corrigez-vous pas un abus si dangereux ? Pour cet abus-ci vous êtes sans excuse ; il n'y va que de votre intérêt. — L'intérêt présent, vous le savez, prévaut presque toujours sur l'intérêt à venir. On est homme avant tout ; on n'est citoyen qu'après. Vos réflexions sont justes ; on les a faites ; il est certain que l'ordre des nobles est fort réduit ; qu'à peine pouvons-nous former le nombre de cent vingt, nécessaire pour exercer, en entier, la souveraineté. — Mais comment, les cadets qui opinent au sénat, souffrent-ils des loix si oppressives ? — Les frères n'ont entre eux qu'une seule voix au sénat, et les aînés y viennent toujours. — Je conçois maintenant pourquoi vous avez tant divisé l'exercice de la souveraineté, et l'avez en même-temps abrégé au point, que, dans la révolution de deux mois,

il n'en reste plus dans aucune main; et que, dans la révolution de deux ans, il en a passé par toutes; vous vous êtes craints vous-mêmes; mais peut-être trop, et pas assez, au contraire, les étrangers et le peuple. Vous avez organisé votre gouvernement, comme si vous deviez être toujours en guerre entre vous, et toujours en paix avec vos voisins. — Cela peut être : cependant nous ne craignons rien. — Tant pis. Une république n'a jamais tant à craindre que lorsqu'elle ne craint plus rien. Mais d'où vient votre sécurité? — Le grand-duc a confirmé tous nos privilèges. — Et vous ne craignez pas un homme qui peut confirmer tous vos privilèges? Du côté du peuple, j'en conviens, je vous crois plus en sûreté : il est pauvre ; vous lui vendez le pain ; vous lui donnez des fêtes : il croit au *Volto Santo*, et même

à la liberté; et, vous autres nobles, croyez peu de choses. — Il est vrai qu'en général les nobles ont beaucoup de philosophie. — Oui, de la philosophie de Machiavel : vous crevez donc aussi les yeux à vos esclaves? Le trône s'appuie donc aussi chez vous sur l'autel? — Pourvu qu'il se soutienne, n'importe comment, sur le sable ou sur le roc.

M. le comte, vous pourriez me taxer, non pas d'indiscrétion, mais d'impertinence, si je creusois davantage votre constitution; parlons à présent de tableaux. — Volontiers, me dit-il; nous serons peut-être plus d'accord sur ce chapitre. Voulez-vous venir voir les miens? Nous irons voir ensuite ceux du comte de B...

Le comte de R... a plusieurs beaux tableaux; mais ceux du comte de B... sont supérieurs. Il possède l'esquisse de

la belle scène de *Paul Véronèse*, dont l'original est à Gênes.

Ah! voilà le Correge ; car voilà la grace. C'est un petit enfant qui caresse un agneau. Il le touche à peine : on diroit que ses petites mains le baisent.

Parler d'autres tableaux, après avoir parlé d'un tableau du Correge ! les graces ne me le pardonneroient jamais.

Que reste-t-il donc à dire sur Lucques?

A Lucques, il faut entrer dans le palais du sénat; mais seulement pour avoir vu le palais du sénat de Lucques.

A Lucques, j'ai vu sur la boutique d'un libraire un livre intitulé, *des avantages et de la sainteté de la virginité prouvée par l'écriture et la vie des enfants :* et sur la table du sénat, un livre intitulé, *de la richesse des nations,* par Smith.

A Lucques, on peut visiter la biblio-

thèque des Jacobins, pour voir des livres qu'on ne lira jamais.

A Lucques, quoi qu'en dise M. de..., on est assailli de pauvres, et le peuple n'est pas féroce.

Le peuple est-il heureux à Lucques? Car voilà par où il faut finir toutes les recherches et toutes les questions sur un peuple.

Mais que cette question est difficile à résoudre! Qu'il est difficile de définir le bonheur et le malheur d'un peuple, et sur-tout de les mesurer! — Avec le poids de la population, m'a dit le comte de R... Or, d'après ce poids, a-t-il ajouté, le peuple de Lucques est heureux. La population en effet est telle, ici, que le pays ne peut la nourrir.

Vous croyez, M. le comte, au bonheur de pères qui ne peuvent nourrir leurs enfants, d'enfants qui sont obligés de

fuir leurs mères, de citoyens que leur patrie expose? — Mais vous savez pourtant bien que la population est le thermomètre de la prospérité d'un pays. — Je sais, M. le comte, qu'on le prétend, qu'on le dit, qu'on l'écrit; mais peut-être en est-il, de cela, comme de presque tout; le bien est au milieu. Je crois qu'en-deçà et au-delà d'une certaine masse de population, le malheur d'un peuple commence. Il faudroit considérer la population sous différents points de vue; comme cause et effet de la prospérité publique; dans les grands et petits états; dans certaines situations politiques; à différentes époques de la civilisation : et c'est ce qui est encore à faire.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le peuple Lucquois n'est pas content. Que dis-tu, mon ami, de la liberté, disois-je à un

homme du peuple? — Bonne pour les nobles, monsieur; mais non pas pour nous. — Et un autre; *timor* fait plus ici qu'*amor*. — Et un autre; les nobles ne paient aucun droit d'entrée; on n'ose pas fouiller leurs voitures.

Les nobles s'occupent beaucoup plus, ici, qu'à Gênes, du gouvernement. Ils ont à la vérité beaucoup moins d'autres intérêts; ils n'ont pas celui du commerce: d'ailleurs, la petitesse de leur état est à la fois, pour eux, une sauve-garde et une menace continuelle.

Hier le sénat de Lucques est resté assemblé, depuis cinq heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. De quoi étoit-il question? De donner une retraite à un sergent.

Il n'y a pas six cents hommes de garnison à Lucques; et M. de *** en compte six mille.

Les paysans Lucquois se tuent pour la moindre querelle. Pour une injure, un coup de couteau. Les disputes ne sont pas longues avec de pareils arguments. Le voisinage des montagnes, la proximité des états voisins, et le défaut de bonne justice, entretiennent dans ce peuple cet esprit de *vendette*.

Adieu Lucques; adieu M. R...; adieu *libertas;* mais adieu sur-tout *Thereza M...*; car il n'y a vraiment que vous, *Théreza M...*, que l'on quitte, en partant de Lucques.

LETTRE XXIV.

A Pise.

AVANT d'arriver à Pise, on rencontre des eaux minérales.

Le grand-duc y est, depuis trois semaines, avec la grande-duchesse, et quelques-uns de leurs enfants qu'on inocule.

J'ai visité les bains. C'est la plus belle eau, qui coule dans le plus beau marbre, et avec elle, dit-on, la santé.

Pise est bâti sur les deux bords de l'Arno. Il est désert. Une population de 120,000 citoyens, sous les consuls et les premiers Médicis, s'est réduite insensiblement à 15,000 habitants, sous les rois. Il est vrai que le commerce de l'Inde ne passe plus par l'Italie.

La cathédrale de Pise, qu'on appelle le *Dôme,* mérite l'attention du voyageur. Sa tour fixe d'abord les regards : elle les effraie. Elle est tellement inclinée qu'on croît qu'elle tombe ; mais ce qui rassure, c'est que, depuis plusieurs siècles, elle tombe ; comme l'empire romain sous les Césars.

Ce phénomène est la matière d'un grand problême. Est-ce un accident du sol, ou la volonté de l'architecte qui a incliné cette tour ? Discuter ici cette question seroit une belle occasion pour être ridicule et ennuyeux ; il faut tâcher de la manquer.

Il vaut mieux considérer les portes d'airain de la cathédrale, qui ont servi sans doute de modèle à ce demi-vers de Virgile : *spirantia mollius æra.* Cet airain respire en effet.

La cathédrale est grande et majes-

tueuse : deux rangs de colonnes antiques de granit, au nombre de soixante-dix, et qui sont les débris d'anciens temples, n'ont pu être défigurés par le goût gothique qui les a rassemblés là.

Le baptistère ou la rotonde a aussi son mérite.

Mais on est saisi, on est frappé, en entrant dans le *campo santo*, autrefois le cimetière des Pisans ; superbe et immense cloître, rempli de tombes et de mausolées de marbre, dont plusieurs sont admirables. Un de ces mausolées a été érigé à Algarotti, par le roi de Prusse. *Ovidii æmulo, Newtonii Discipulo, Fredericus Magnus.* Les noms d'Ovide, d'Algarotti, de Newton, de Frédéric, sur un tombeau !

Le milieu de ce cloître est un jardin, dont le sol est de la terre sainte, que les Pisans apportèrent, du temps des

croisades, pour y enterrer leurs morts. Cette terre a, dit-on, une propriété remarquable : elle dévore un cadavre en une heure. Mon imagination retournera plus d'une fois au *campo santo*. Tous ces marbres, toutes ces épitaphes, ce long cloître, ce silence, cette solitude, cette terre, ces grands noms, ces siècles : que le cœur est ému et pressé parmi tout cela !

LETTRE XXV (1).

A Florence.

La plus belle galerie du monde, mon cher ami, est à Florence ; mais je ne vous parlerai point aujourd'hui de tableaux, de statues, d'images; j'ai vu Léopold et son peuple.

Léopold aime son peuple, et il a supprimé les impôts qui n'étoient pas nécessaires; il a licencié presque toutes ses troupes : il n'en a gardé que ce qu'il falloit, pour en conserver un modèle.

Il a détruit les fortifications de Pise, dont l'entretien étoit fort coûteux; il a

(1) Cette lettre, adressée à M. le Marquis de Marnésia, a été insérée dans son intéressant poëme *sur la nature champêtre*.

renversé les pierres qui dévoroient les hommes.

Il a trouvé que sa cour lui cachoit son peuple ; il n'a plus de cour. Il a établi des manufactures. Il a fait ouvrir partout des chemins superbes, et à ses frais. Il a fondé des hôpitaux ; on diroit que les hôpitaux, dans la Toscane, sont les palais du grand-duc. Je les ai visités, et j'ai rencontré par-tout la propreté, l'ordre, les soins délicats et attentifs. J'ai vu des vieillards malades, ils avoient l'air d'être servis par leurs enfants ; j'ai vu des enfants malades, ils avoient l'air d'être servis par leurs mères. Je n'ai pu voir, sans verser des larmes, ce luxe de la miséricorde et de l'humanité. Sur les façades de ces hôpitaux on a donné à Léopold le titre de *père des pauvres ;* Les hôpitaux seuls lui donnoient ce titre. Il est des monuments qui n'ont pas

besoin d'inscriptions. Le grand-duc vient souvent visiter ses pauvres et ses malades ; il ne néglige pas le bien qu'il a fait ; il n'a pas seulement des mouvements d'humanité, il a une ame humaine. Il ne paroît jamais dans ce séjour des angoisses et des douleurs, sans faire verser des larmes de joie ; il n'en sort jamais, sans être couvert de bénédictions. On croit entendre la reconnoissance d'un peuple heureux ; et ces cantiques s'élèvent d'un hôpital.

On peut être présenté au grand-duc, sans avoir quatre cents ans de noblesse, sans descendre de ceux qui ont disputé la couronne à ses ancêtres. Son palais est ouvert à tous ses sujets sans exception, comme les temples. Il y a seulement trois jours dans la semaine, consacrés plus particulièrement à une certaine classe d'hommes ; ce n'est ni aux grands, ni aux riches, ni aux peintres,

ni aux musiciens, ni aux poëtes; c'est aux malheureux.

Ailleurs, le commerce et l'industrie sont devenus, comme les terres, le patrimoine d'un petit nombre d'hommes: chez Léopold, tout ce qu'on sait faire, on peut le faire; on a un état, dès qu'on a un talent; et il n'y a qu'un seul privilège exclusif, c'est le génie.

Les prières qu'on fait à Dieu pour lui demander des moissons, ne font plus descendre la famine dans les campagnes. Ce prince a enrichi l'année d'un grand nombre de jours de travail, qu'il a repris à la superstition, pour les rendre à l'agriculture, aux arts et aux bonnes mœurs. Il est occupé d'une réforme entière de sa législation. Il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de la France; il se hâte de la faire passer dans les loix de Florence. Il a commencé par simplifier

les loix civiles, et par adoucir les loix criminelles. Il y a dix ans que le sang n'a coulé en Toscane sur un échafaud. La liberté seule est bannie des prisons : le grand-duc les a remplies de justice et d'humanité.

Cet adoucissement des loix a adouci les mœurs publiques ; les crimes graves deviennent rares, depuis que les peines atroces sont abolies : les prisons de la Toscane ont été vuides pendant trois mois.

Le grand-duc a porté deux loix somptuaires admirables, l'accueil qu'il fait à la simplicité, et son exemple.

Quand le soleil se lève sur les états de ce prince, le prince déjà les gouverne. A six heures du matin, il a essuyé bien des larmes. Ses secrétaires d'état sont des commis.

Les nobles trouvent qu'il ne les dis-

tingue pas assez ; les prêtres, qu'il ne les craint pas assez ; les moines, qu'il ne les enrichit pas assez ; les gens en place, qu'il les surveille trop. Dans ses états le magistrat juge ; le militaire sert ; le prélat réside ; l'homme en place fait sa place : c'est que le prince règne.

Ses enfans ne sont pas élevés dans un palais ; mais dans une maison : il cherche à en faire des hommes, non pas des princes, car ils le sont. L'éducation qu'on leur donne les rapproche sans cesse des malheurs, dont leur condition les éloigne. On expose leurs cœurs à tout ce qui peut les ouvrir à la pitié et à la bienfaisance. — J'ai vu dans leurs mains les ouvrages de Locke.

« Je ne connois, disoit un jour le grand-duc, que deux sortes d'hommes dans mes états, les gens de bien et les méchans ».

Il est question, dans ce moment, de donner des fêtes au roi et à la reine de Naples : on lui a proposé, pour subvenir aux frais, une imposition fort modique. « Ma femme, a-t-il répondu, a encore pour trois millions de bijoux ».

Le grand-duc est heureux, car ses peuples sont heureux, et il croit en dieu.

Quelles doivent être les jouissances de ce prince, lorsque tous les soirs, avant que de fermer les yeux sur son peuple, avant de se permettre le sommeil, il rend compte au souverain être, du bonheur d'un million d'hommes pendant le cours de la journée ! Figurez-vous un tel prince dans une telle confidence avec dieu.

J'oubliois une parole de Titus. On

regrettoit un jour devant le grand-duc, que ses états ne fussent pas plus étendus. « Ah : s'écria-t-il, il y a encore des malheureux dans mes états » !

LETTRE XXVI.

A Pise.

HIER, en vous parlant du grand-duc, je ne vous ai montré que les rayons du soleil ; je veux vous montrer aujourd'hui ses taches ; du moins celles qu'on lui reproche ; celles que l'envie prétend avoir découvertes, mais avec son œil louche, qui faisoit lui-même ces taches.

On dit contre le grand-duc.

» Depuis qu'il a établi la liberté ab-« solue du commerce et de l'industrie, « les artisans sont sans pain ».

» Depuis qu'il a défendu d'empri-« sonner les débiteurs, on ne prête plus « aux malheureux ».

» Le grand-duc protège la mendi-« cité ».

On dit enfin contre le grand-duc : » Il hait le fisc et la noblesse, et il les « vexe ».

Ecoutez ma conversation, sur les trois premiers chefs d'accusation, avec une personne très-instruite. Nous discuterons une autre fois le quatrième.

J'ai visité, lui ai-je dit, l'hôpital de Pise ; je n'ai jamais vu d'hôpitaux où l'humanité eût moins à se plaindre des palais. L'inscription qu'on lit sur la porte ne flatte pas : la providence de Léopold père des pauvres : *providentia Leopoldi patris pauperum.* Je l'ai vue, cette providence, je l'ai vue de mes yeux.

On pourroit encore mieux faire, m'a répondu la personne avec qui je parlois. — Ces hôpitaux ont du moins un grand avantage : c'est qu'ils sont très-aérés : l'air est pour la santé le premier des alimens, et le premier des remèdes pour

la maladie. — Vous avez vu nos hôpitaux? Vous ne voyagez donc pas comme *la foule* des Anglois ? Sur cent il n'y en a pas deux qui cherchent à s'instruire. Faire des lieues par terre ou par eau ; prendre du punch et du thé dans des auberges, dire du mal de toutes les autres nations, et vanter sans cesse la leur : voilà ce que la *foule* des Anglois appelle voyager : le livre de poste est le seul où ils s'instruisent.

— Mais, dites-moi, je vous supplie ; quel effet la liberté indéfinie du commerce a-t-elle produit ?

— Un si bon effet, que je ne conseillerois à qui que ce fût de tenter de rétablir le régime réglementaire ; il seroit lapidé par le peuple. J'ai lu tout ce qui a été fait et écrit dans votre pays, pour ou contre la liberté. L'expérience a résolu la question en faveur de la liberté. Avant

elle, il y eut en Toscane deux années pauvres ; il fallut que l'état achetât du bled ; il en coûta à l'état cent mille écus : il y eut beaucoup de troubles, et l'on apperçut la famine. Depuis la liberté, il est survenu trois années plus fâcheuses ; on n'a pas acheté de bled ; on n'a pas contracté de dettes ; il n'y a pas eu de troubles, et la Toscane a vécu. Je crois, à la vérité, qu'il faut, pour que la liberté du commerce soit salutaire, qu'elle soit indéfinie : quand on gêne le cours des rivières, il y a toujours des stagnations et des débordemens. La liberté du commerce a augmenté singuliérement la culture et l'industrie ; les laboureurs sont riches, les artisans à leur aise. Les premières années ont été pénibles ; mais c'est le sort des commencemens : lorsque la liberté commence à marcher toute seule, elle fait toujours quelque chûte ;

mais chaque chûte l'instruit, et chaque pas la fortifie. — Sans doute, ai-je répondu, toutes les loix, qui prohibent autre chose que des délits, sont oppressives.

J'ai demandé ensuite si le grand-duc s'occupoit d'extirper la mendicité dans ses états ; car la mendicité est une des grandes plaies, un des grands crimes des sociétés actuelles. La mendicité est une exposition des hommes.

Le gouvernement s'en occupe, me repondit mon interlocuteur; mais il ne peut aller vîte ; la mendicité est favorisée par des préjugés religieux et des intérêts particuliers ; on emploie ici les mendians à savoir ce qui se passe dans les églises ; combien on a brûlé de cierges au *salut* ; quel prêtre a officié : et d'ailleurs on fait faire à ces mendians beaucoup de petites commissions, à peu de frais. Si le gouvernement gênoit la mendicité, la

superstition crieroit à l'impiété, et l'avarice au despotisme : la mendicité a donc, en Toscane, des racines plus fortes et plus profondes que par-tout ailleurs : elle en a sous les autels.

Est-il vrai, ai-je demandé ensuite, que la défense faite aux créanciers d'emprisonner les débiteurs ait été cause qu'on a moins prêté aux malheureux, et qu'ils ont moins de ressources dans leurs besoins ?

On le craignoit ; l'événement a rassuré. Ce n'étoit jamais la caution de la liberté qui déterminoit à prêter, puisque cette caution étoit toujours inutile ou onéreuse. La loi a laissé aux créanciers la saisie des biens. Tout homme malheureux trouvera toujours à emprunter, sur sa probité ; celui qui n'en a point, ne trouvera pas ; mais c'est un bien ; on ne sauroit rendre la probité trop nécessaire.

Satisfait de ces réponses si lumineuses, quoique si simples, je demandai si on avoit supprimé en Toscane la question et la peine de mort. — Elles le sont, non par une loi, mais par des ordres ; on attend l'expérience pour faire une loi. — En effet, l'expérience seule révèle tous les biens secrets et tous les maux cachés ; et une bonne législation est comme la bonne physique, elle doit être expérimentale. Il faut essayer les loix.

Il fut question encore des asyles supprimés en Toscane, et maintenus à Rome : des abus et du scandale de cet usage ; de l'impossibilité que l'état ecclésiastique fût bien gouverné ; d'une bulle qui excommunie tous ceux qui des états du pape importent en Toscane certaines marchandises. Un paysan, me dit mon interlocuteur, répondit un jour assez plaisamment, « que cette excom-

« munication ne lui faisoit rien ; qu'elle « ne pouvoit tomber que sur son âne, « qui seul portoit la denrée, et qui heu- « reusement avoit bon dos ». Nous parlâmes encore de la convention, entre tous les états d'Italie, de se rendre les criminels, excepté entre Gênes et la Toscane ; enfin de beaucoup d'autres objets d'économie politique.

Avec qui ai-je eu cette conversation? A qui ai-je fait ces objections ? Qui les a ainsi résolues ? Un écrivain ? un magistrat ? un particulier ? C'est le grand-duc. C'est lui qui m'a donné une heure d'audience, qui a permis que je le questionnasse, que je le pressasse, que je le critiquasse : c'est le grand-duc qui a dit toujours ; *On a fait, le gouvernement a fait* ; qui jamais n'a parlé de lui : c'est le grand-duc qui a cette raison, cette simplicité, cette facilité : c'est le

grand-duc qui repoussoit tous mes éloges; qui les paroit avec une adresse, que je n'ai pu tromper que deux ou trois fois : c'est le grand-duc qui m'a parlé pendant une heure, debout, dans un cabinet où une simple table est un bureau; des planches de sapin sans couleur, un secrétaire; un bougeoir de fer-blanc, un flambeau : car le grand-duc n'a d'autre luxe que le bonheur de son peuple. — Et le grand-duc ne règne que sur la Toscane !

En sortant de cette audience, j'ai été admis à celle des trois aînés de ses enfans, dont le premier a seize ans. Le comte Manfrédini leur gouverneur, et digne de l'être, m'a introduit dans leur chambre; car leur appartement (je l'ai déjà dit, mais il est bon de le répéter), car leur appartement est une chambre, et leur palais une maison.

J'ai trouvé l'aîné lisant le livre de la grandeur et de la décadence des Romains. — Monseigneur, vous apprenez-donc l'histoire ? — Oui, monsieur, c'est ma principale étude, avec l'essai de Locke sur l'entendement humain. — Monseigneur, vous étudiez Locke ! Il vous sera bien utile, lorsqu'un jour il vous faudra régler des cerveaux humains dans vos états, d'avoir décomposé le cerveau humain dans votre cabinet. Mais, permettez-moi de vous inviter à joindre à la lecture de Locke celle de l'art de penser, et de la logique de l'abbé de Condillac. — Nous savons que ces ouvrages existent, nous les lirons.

Nous avons causé ensuite sur Locke et sur Condillac, sur les avantages de l'esprit méthaphysique, qui seul conduit à la vérité, et de l'esprit analytique, qui seul la trouve ; sur le système de

la liaison des idées, si fécond en vérités importantes, dont Condillac s'est prétendu l'inventeur, et qui tout entier est dans Locke. J'étois ravi, j'étois attendri de voir un prince s'essayer à l'art de rendre les hommes heureux, en apprenant l'art de connoître l'homme. Ce prince pourra gouverner par lui-même, car il connoîtra ; il pourra vouloir.

Ce matin, en me promenant dans le jardin botanique, j'ai rencontré un petit enfant à qui un démonstrateur faisoit connoître les plantes ; c'étoit un enfant du grand-duc. On aime à voir les enfants des rois avec la nature.

Il faut maintenant quitter le grand-duc à Pise, et l'aller chercher à Livourne. Le grand-duc est en effet dans tous ses états, et on le sait : c'est sa police.

Quelqu'un me disoit : il ne faut pas savoir tant de gré au grand-duc d'aimer

le peuple ; le prince de. . . l'aime aussi. Le grand-duc, ai-je répondu, aime le peuple ; et le prince de..... aime la populace.

LETTRE XXVII.

A Florence.

Je vais vous entretenir de la célèbre galerie.

On a réuni dans son vestibule les portraits de tous les Médicis qui ont rassemblé, dans la galerie, cette foule de chefs-d'œuvres. C'est un trait d'esprit et de justice tout-à-la-fois. Les Médicis semblent se tenir tous ensemble dans ce vestibule, pour faire tous ensemble aux étrangers les honneurs de leur palais, et des restes de leur puissance.

Je me suis plu à considérer ces huit Médicis, entre les mains desquels, pendant plusieurs siècles, au milieu des guerres civiles et étrangères, et des paix qui les séparèrent, l'autorité sou-

veraine, qui régit aujourd'hui la Toscane, a crû insensiblement; a crû depuis cette première influence de l'esprit, des vertus, et des richesses, qui commencent la monarchie, jusqu'à la puissance énorme du nom de prince, de l'habitude, et des cordons, qui achèvent le despotisme.

On compte dans la galerie cinquante-huit statues antiques, quatre-vingt-neuf bustes antiques, et trois groupes, qui le sont également; une foule d'ailleurs de grands tableaux.

Je vous parlerai d'abord des statues.

La première qui m'a frappé, c'est un superbe cheval qui s'élance, impatient, du marbre; et qui, du pied, des narines, de la crinière et de l'œil, semble, se sentant enfin créé, demander la terre, et dévorer l'étendue.

Approchons de ce romain qui ha-

rangue ; c'est César : tout son corps parle. C'est donc là cette bouche éloquente d'où sont sorties tant de chaînes !

Cet Apollon est admirable ! Quelles belles formes ! Cette ligne qui le dessine en entier, comme elle coule, comme elle fuit, comme elle revient, comme elle lie invisiblement tous les membres les uns aux autres ! Le souffle le plus doux et le plus pur de la vie enfle et soutient et anime tous ces beaux membres. Cette tête est bien inspirée ! Il y a de l'avenir dans ce regard !

Au commencement du printemps, dans un bocage, parmi les lilas et les roses, au bord d'un ruisseau qui murmure, au roucoulement des colombes, et au chant du rossignol, votre imagination aura beau rêver ; elle ne rêvera jamais rien de si délicieux que cette Flore. Tous ses charmes viennent d'éclore

à l'instant, comme les fleurs qu'elle tient à la main.

Quel est ce dieu si charmant? C'est Mercure. Comment donc étoit fait l'amour ? Ce corps est vraiment divin : il n'a jamais ressenti les besoins du corps : il n'en a éprouvé que les plaisirs, quand ils ne sont encore que des plaisirs. Quelle harmonie dans ces formes ! Quelle mélodie ! Oui, elles composent pour l'œil (qu'on me passe cette expression) un air charmant. Il y a une musique de la couleur et de la forme, comme il y a une musique du son.

A côté de ce Mercure, on voit un Bacchus. A côté de ce Mercure, ce Bacchus est encore beau ; Michel-Ange a rapproché ce dieu, de l'humanité. Une femme tendre préférera Mercure : une femme passionnée choisira Bacchus.

Mais voici un autre Bacchus qui

surpasse encore le premier. Il est appuyé sur un faune. Quelle délicatesse admirable dans ces membres et dans ces formes ! Ce Bacchus échappe au regard : c'est, pour ainsi dire, tout ce qui reste d'un objet aimé, dans une imagination tendre, après quelque temps d'absence. Quoi, c'est là le fameux Bacchus de Michel-Ange ! me disoit un amateur, où est donc l'ivresse qui doit caractériser Bacchus ? Son regard n'est pas troublé ! il ne chancelle seulement pas ! Est-ce que Bacchus (lui répondis-je), étoit un homme ?

Je ne peux m'arrêter à chacune de ces statues : elles ont toutes des beautés qui leur sont propres, et d'autres qui leur sont communes. Dans toutes, le nû est de la chair ; les draperies sont des étoffes ; dans toutes, on ôte ou l'on pose, de la pensée, les vêtemens qui les

les voilent ; leurs vêtemens les plus épais ne sont que des voiles.

Cette ligne unique, avec laquelle la nature dessine le corps humain, a pris ici, sous le ciseau et le génie des différens artistes, les formes les plus agrables, les mouvemens les plus souples, les ondulations les plus molles : cette ligne ne trace aucun angle ; c'est par des contours qu'elle fuit ; c'est par des contours qu'elle revient ; jamais elle ne s'arrête, et jamais elle n'arrête l'œil ; chaque forme est toujours le commencement d'une autre forme. C'est ainsi qu'écrivent Racine, Virgile et Fénélon. Les Grecs avoient-ils donc appris de l'art toutes les propriétés de cette ligne créatrice, étudié tout ce qu'elle pouvoit produire pour le plus grand plaisir de l'œil ; ou la nature la leur avoit-elle présentée elle-même sur les

corps humains, qu'elle faisoit éclore sous son climat favori? En un mot, les artistes grecs n'ont-ils fait que traduire une nature plus heureuse ; ou bien l'ont-ils inventée ?

Je ne m'arrêterai point devant ce Laöcöon, traduit par Bandinelli; l'original est à Rome.

Revenons à présent sur nos pas, et parcourons à la hâte cette collection de bustes des empereurs et des impératrices de Rome. Baissons les yeux, voilà l'Antinoüs ; détournons-les, voilà Néron; arrêtons-les, voilà Marc-Aurele; laissons-les errer un moment au hasard, voilà cette foule d'empereurs d'un jour et de nom. Toutes ces têtes du despotisme que l'univers a vues successivement dans l'espace de trois cents ans, les voilà !

C'étoit par ces yeux, ces bouches,

ces sourcils, ces fronts, que, pendant tant de siécles, le genre humain a tremblé! qu'au gré de leurs moindres mouvemens, d'un bout du monde à l'autre, couloient le sang et les larmes!

Trajan, Titus, Marc-Aurele, je souris, à votre aspect, comme l'univers, à votre nom.

LETTRE XXVIII.

A Florence.

Non, je n'oublierai point ce tableau.

Jésus est sur la croix : sa mère est aux pieds, et regarde; mais d'un air si indifférent, qu'il semble que ce n'est ni son fils, ni un homme crucifié qu'elle regarde. Indifférence sublime ! elle est dans le secret de cette mort. Ainsi pensoit Michel-Ange.

Pourquoi ce plafond est-il chargé d'arabesques ? Pourquoi des ornemens si mesquins ? Pourquoi, au plafond de la galerie de Florence, des ornemens ? — Ils sont de Michel-Ange. — Eh bien ! ôtez-les delà, et portez-les à Paris dans des boudoirs. Les arabesques de Michel-Ange me rappellent les pièces fugitives de Corneille.

Quoi ! une collection de portraits, à côté de la collection de ces beaux antiques ! Artistes, la belle nature en repos, ou la nature commune en mouvement ! Tout le reste ne peut intéresser et qu'un pays et qu'un siècle ; le reste meurt.

Mais comment le goût a-t-il pu souffrir qu'on placât, parmi tant de beaux tableaux, cette Vénus qui *peigne* l'amour ? Est-ce que l'Amour a besoin d'être peigné ? Cherchez dans la chevelure de l'amour, une feuille de rose, qui sera tombée de sa couronne, lorsqu'il aura tendu son arc.

Il faut repasser devant ce charmant Mercure, pour effacer cette Vénus.

LETTRE XXIX.

A Florence.

Cette célèbre improvisatrice, qui a fait tant de bruit en Europe, qui a été couronnée, il y a quelques années, au Capitole, où l'avoit été Pétrarque, où devoit l'être le Tasse, Corilla, la célèbre Corilla, je l'ai vue hier : mais je suis arrivé trop tard.

Cette imagination volcanique est éteinte. Cependant elle lance encore, de temps en temps, des étincelles.

Elle m'a lu plusieurs de ses sonnets. Je n'ai pu en saisir toutes les beautés, ou plutôt j'y en ai vu trop peu, c'est-à-dire trop peu d'idées, de sentiments et d'images.

Cette langue italienne les amuse et

les trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre, ils ne lui demandent ni pensées, ni sentiments : c'est comme nous, à nos jolies femmes, et à nos opéra comiques.

Delà ce luxe de mots, et cette misère d'idées qu'on remarque dans tous leurs discours ; au lieu de ne mettre sur la pensée que le moins de mots qu'il est possible, ils se plaisent à l'en surcharger : aussi, quand on dépouille la plupart des phrases, il en sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'improviser, en italien ; dans une langue où chaque phrase peut être un vers, chaque mot peut être une rime, dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improvisateur, qu'il pense, ni qu'il fasse penser. Une certaine mesure de lieux communs, des

prétextes à des paroles ; voilà tout ce qu'on en attend.

On improvise souvent en chantant, ce qui est d'un grand secours ; pendant que la voix file les sons, les idées ont le temps d'arriver ; d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'ame et le le corps se meuvent réciproquement, comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin et d'un cerveau les fait résonner.

Quelques Italiens sentent l'inconvénient de la multitude de voyelles, dont leur langage est rempli.

J'ai fait observer à un poëte, qui vantoit beaucoup ce luxe, que les bons écrivains italiens supprimoient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multiplioient les consonnes ; et cela, pour faire des ombres, pour briser l'uniformité, pour *enrayer*, en quelque sorte, la

phrase, que les voyelles précipitent.

Des italiens qui étoient là, tous gens de lettres, en sont convenus. Le poëte seul a tenu bon.

Mais, me disoit-il, si on vous donnoit le choix d'écrire dans une langue composée de voyelles, ou dans une langue composée de consonnes, ne choisiriez-vous pas la première? — C'est comme si vous me demandiez si, pour peindre, je préférerois une palète uniquement chargée de couleur de suie, à une palète chargée uniquement de couleur de rose. Je n'en préférerois aucune : j'aurois également besoin de l'une et de l'autre.

Corilla a prié M. *Nardini,* le plus fameux musicien d'Italie, de nous charmer avec son violon. Ce violon est une voix, ou en a une. Il a touché des fibres de mon oreille, qui n'avoient jamais frémi. Avec quelle ténuité Nardini divise l'air! avec

quelle adresse il exprime le son de toutes les cordes de son instrument ! avec quel art, en un mot, il épure et travaille le son !

LETTRE XXX.

A Florence.

Voila la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue. — Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. — Je voudrois pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire. — Elle échappera toujours au pinceau, au cizeau et à la parole : il n'existe aucune langue au monde, qui puisse modéler tant de charmes. — Vous voyez que c'est de la Vénus de Médicis que je parle.

Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque chose de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau, de mille fois plus touchant que tout ce qui a

pu vous toucher, de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir : c'est-là la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus en effet, tout est Vénus.

Tout ce que vous distinguez en elle, est une grace.

Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère ; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête ! Chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ?

Dans quel dédale de beautés l'œil se perd et s'égare ! Il descend, ou plutôt il glisse de beauté en beauté, de grace en grace, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin, à l'extrêmité de ce

divin pied, sans pouvoir préfére rrien, sans pouvoir jamais s'arrêter : il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats ; il n'ose appuyer sur ce sein, il est si pur !

Vous dites : quels sens pourroient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis ? Ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe ; elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout desir, dont le cœur est si doucement animé, lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour.

Mais Vénus, dit-on, est nüe. Vous ne voyez donc pas sa pudeur ?

Quelle pensée occupe Vénus ? Elle ne pense point : Vénus ne fait que sentir.

Que la molle inclinaison de ce corps me plaît ! Avec quelle grace se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou !

Vénus est sur la terre; mais Vénus n'y pose pas.

A force de contempler cette Vénus, je crois, quelquefois, que c'est elle : j'éprouve je ne sais quel embarras.

On a dit, qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime ; on peut dire, qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme.

LETTRE XXXI.

A Florence.

Vous vous souvenez de Jacques II, de la famille infortunée des Stuart, de ce prétendant, d'abord soutenu, ensuite abandonné par la France ; que Rome avoit accueilli, et que Rome a négligé ; destinée commune à tous les malheurs : (car la pitié, cette passion pourtant divine, n'est pas plus fidelle que toutes les autres) : eh bien, ce prétendant, c'est le vieillard accablé d'années, d'infirmités, de disgraces, et surtout du nom de Stuart, qu'on appelle aujourd'hui le comte ***, et qui finit à Florence dans toutes les afflictions d'une vieillesse pénible, la destinée d'un homme, dont le sang a régné jadis, et qui n'a pu l'oublier.

Il mourra, le regard attaché sur cette couronne, qu'il n'a jamais pu placer que sur son cachet, et dans les paneaux de sa voiture.

Ce vieillard étoit depuis long-temps à Rome : il y avoit une cour, une garde ; mais on lui refusoit le nom de majesté. Un jour il quitte Rome pour venir à Florence, où il n'a ni garde, ni cour, et où on ne lui donne pas le nom de majesté : mais, en revanche, il a appellé auprès de lui toutes les vertus qui peuvent consoler un vieillard infirme, un père malheureux, et même un roi détrôné ; il a appellé sa fille la duchesse..... S'il ne falloit que des cœurs pour remonter sur le trône de ses pères, elle y remonteroit avant peu. Elle est la bonté même : mais cette bonté que la raison ne commande point, qui coule du cœur, qui a de la grace, qui charme, qui se fait adorer,

qui suppose tant de vertus, et qui n'en paroît pas une.

Puisse la duchesse.... être heureuse ! Puisse son père oublier que le nom de *Stuart* fut un nom de roi! Puissent, en voyant sa fille, tous les hommes s'en ressouvenir !

La duchesse m'a montré les présents de Louis XIV à Jacques II, à son arrivée en France, lorsque le sort eut réduit ce roi à recevoir des présents ; à la vérité, de Louis XIV.

Elle m'a montré la toilète d'or, que la reine trouva le soir de son arrivée, dans son appartement. *Les temps sont bien changés*, (m'a-t-elle dit) : telle n'en a pas dit davantage. Je me trompe ; elle a souri.

Ses soins pour son père sont touchants ! Quand ce vieillard se rappelle que son nom a règné, ses larmes alors

ne sont pas seules ; la duchesse pleure avec lui.

La duchesse a auprès d'elle une dame d'honneur, et le comte, un écuyer ; c'est un lord. — Voilà toute leur cour, avec le respect qu'inspirent aux cœurs bien nés, le malheur, la vieillesse et la vertu.

Je finirai ici ma lettre : je veux laisser dans mon ame cette douce tristesse.

LETTRE XXXII.

A Florence.

N'ENTREZ jamais dans le cabinet de l'*hermaphrodite*, si vous ne voulez pas rougir de plaisir et de honte tout-à-la-fois : je n'ose même pas dire qu'il est trop beau. Aimable pudeur, doublez votre voile, dans ce cabinet trop célèbre.

Que ceux qui veulent voir le Mercure de bronze, par Jean de Bologne, se hâtent : le voilà déjà qui s'envole. Quelle légèreté ! L'artiste l'a ingénieusement suspendu sur un petit morceau de bronze qui imite, qui rend le souffle de Borée. Le dieu est vraiment en l'air ; cependant on ne craint rien pour lui : on sent qu'il monte.

Quelle suavité dans les formes ! Quelle finesse dans l'expression ! Je ne puis quit-

ter ce Mercure, que pour considérer Hercule enfant.

Loin, bien loin tous les autres Artistes; ils n'ont représenté que le présent: celui qui a fait Hercule enfant, a représenté l'avenir. On pressent dans cet Hercule, qui n'a pas dix ans, l'Hercule qui en aura trente.

Je passe tous les tableaux de l'école flamande, toutes ces statues, tous ces bronzes: je laisse le peuple.

Quelle blessure profonde a causé la profonde douleur qui voile, sur ce buste, la physionomie d'Alexandre! Tu as ravagé le monde, Alexandre; mais le monde me paroît vengé.

Voici Brutus. Il n'est encore qu'ébauché. Je lis au bas de son buste : *Si Michel-Ange n'a fait qu'ébaucher ce buste, c'est qu'il lui est revenu tout-à-coup en mémoire le crime que Brutus*

avoit commis, et le ciseau est tombé de ses mains. Quel est l'esclave qui a fait une telle inscription? Léopold, ce n'est pas à toi à laisser outrager Brutus; car tu n'as pas à le craindre.

Quel dommage que ce buste ne soit qu'ébauché! Mais cependant déjà quelle ame! Que de Brutus déjà dans cette ébauche!

L'imagination de Michel-Ange étoit de niveau avec l'ame de Brutus.

Il ne faut point sortir de la galerie, sans avoir assisté à la tragédie, en marbre, de Niobé.

Toute la famille de Niobé, au nombre de quatorze, est rassemblée dans une salle. Déjà un de ses fils a été percé d'un trait parti de la main d'Apollon: il est là, au milieu de la salle, étendu, nageant dans son sang, mort: le reste éperdu, ou fuit, ou se cache, ou de-

meure : sur ce front est l'épouvante, sur celui-ci, la menace, sur cet autre, déjà la mort, et sur le visage de Niobé, toute l'ame d'une mère qui voit périr à la fois tous ses enfans. Quelle est belle et sublime de douleur, cette mère ! Elle tâche de cacher entre ses bras la plus jeune de ses filles ; la plus jeune de ses filles est charmante ! et on ne voit cependant que ses épaules. On diroit que l'artiste a employé tout son art à les faire belles, afin d'attendrir Apollon.

C'est le grand-duc qui a rassemblé dans cette salle toutes ces statues. Peut-être auroit-on pu les réunir d'une manière plus pittoresque : elles ne devroient pas être rangées symétriquement en cercle ; elles devroient être séparées ; les unes, sur le haut d'un rocher ; d'autres, sur le penchant ; les autres, au bas : il faudroit qu'on les vît fuir.

Jettons maintenant un regard sur quelques-uns des tableaux. Je ne trouve pas les tableaux dignes des statues : la toile, dans cette galerie, est bien vaincue par le marbre.

Cependant il faut rendre justice à ce Joseph : les autres ne font que s'en aller; celui-ci fuit : il triomphe, car il résiste. Le combat de deux affections intéressantes, sur un beau visage, est un spectacle touchant!

Il y a de véritables larmes dans les les yeux de ce saint François : elles vont couler.

Ce Pilate, qui renvoie Jésus, est d'une composition admirable. Il est sur son siège (c'est un vieux juge); il se lave les mains dans un bassin qu'on lui présente : tout en se lavant les mains, il lève tant soit peu les yeux, et il s'en échappe obliquement un regard qui

tombe à moitié sur Jésus, et qui dit : *cet homme-là, je crois, n'est pas si coupable; ma foi, qu'ils le fassent mourir : je m'en lave les mains.*

Le peintre auroit peut-être voulu que je m'écriasse; « — cette Magdeleine me touche ! » — alors il n'eût pas dû la faire jolie, mais belle. Cependant elle l'emporte sur toutes les autres Magdeleines. Que de componction, en effet, sur ce doux visage ! Que ces belles larmes sont pénitentes ! Elle est à moitié assise dans l'ombre, contre un rocher, toute nue, voilée uniquement de ses cheveux et de sa douleur : cette chevelure est divine; elle coule sur tout son corps.

LETTRE XXXIII.

A Florence.

Je voudrois pouvoir décrire le cabinet d'histoire naturelle, que, depuis dix ans, le grand-duc s'occupe d'enrichir, et M. Fontana, d'arranger.

Cinquante chambres sont déjà pleines des trésors de cette collection. On en remplira cinquante autres.

Il est impossible de rendre l'élégance des appartemens, l'ordre, la distribution; non-seulement tout paroît, mais tout se montre, tout vous appelle.

Les armoires de ce cabinet représentent les cases de la mémoire de M. Fontana, remplies d'histoire naturelle.

Je ne pouvois me lasser de parcourir

ces chambres, d'errer de règnes en règnes, de visiter tous ces différens empires de la nature, d'en examiner tous les trésors; de suivre la nature distribuant le mouvement dans tous les individus organisés; en donnant davantage à ceux-ci, en donnant un peu moins à d'autres : mouvement que tous ces individus lui rendent ensuite dans la proportion où ils l'ont reçu, plus vîte ou plus lentement, sous toutes les formes possibles, en exécutant tous les jeux du brillant phénomène de la vie.

Mais ce qui a arrêté mes regards, c'est l'homme. Une cire savante, et peut-être plus durable que l'airain, en offre, dans ce cabinet, une image complete. Vous voyez toutes les pièces les plus secrettes de cette machine si compliquée, d'abord isolées, éparses, ensuite rassemblées, réunies, et toutes prêtes

à remplir dans le concert de l'économie générale du corps humain, à leur tour et à leur place, la partie qui les concerne, toutes prêtes à vivre.

Ces détails remplissent une douzaine de chambres : il n'y a, pour ainsi dire, pas un point de cette copie de l'homme, qui n'ait exigé le sacrifice d'un exemplaire entier de l'original. Ce type en cire a consommé mille cadavres. Quel travail ! quelle patience ! Mais aussi quel beau monument !

L'empereur en a été tellement satisfait, qu'il en a commandé un pareil. Il faut trois ans pour le faire. J'y ai vu travailler.

Je regrète bien de n'avoir pu étudier ce type universel de l'homme. Quelques regards que j'ai jetés dans le système névrologique, y ont entrevu plusieurs secrets. La philosophie a eu tort de ne

pas descendre, plus avant, dans l'homme physique; c'est-là que l'homme moral est caché. L'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur.

Que ne puis-je laisser reposer ma pensée sur un si beau sujet!

Je voudrois encore qu'elle pût s'arrêter sur ces échantillons de tous les métaux, sur leurs destinées différentes, sur la fortune singulière du fer et de l'or.

Je voudrois étudier aussi ces êtres singuliers que l'on trouve dans l'ergot du bled, qui, réduits au dernier degré de dessication, offrant tous les signes apparens de la matière morte, cependant sont organisés, vivent, ou plutôt sont aptes à recevoir la vie.

M. Fontana a proposé de faire, devant moi, cette expérience; il ne lui faut qu'une goutte d'eau. Il se donne bien de garde de la laisser tomber sur ces

animaux poussière ; elle les briseroit en tombant : il approche, peu à peu, la goutte d'eau au bout d'une aiguille, et, peu à peu, le petit animal se pénètre de fraîcheur ; tous les atomes qui le composent se rapprochent, se lient, font un tout : déjà le mouvement existe ; il gagne, il s'avance, il circule, et l'animal a la vie.

Les conséquences, qui résultent de cette expérience, sont de la dernière importance ; elles jettent un grand jour sur la vie et la mort de la matière.

M. Fontana n'ose point écrire sur ce sujet ; il craint d'être excommunié. Tout le pouvoir du grand-duc ne le sauveroit pas des suites de l'excommunication, qui a encore beaucoup de pouvoir, même en Toscane.

Ce n'est pourtant pas que le système de M. Fontana attaque quelque dogme

de la religion ; mais le mot seul *raison* fait peur à Rome.

Avant de sortir de ce beau cabinet d'histoire naturelle, je veux jetter un regard sur cette pierre singulière qui a été de l'eau. L'eau qui coule de cette fontaine, dans un vase, au bout d'une heure, est une pierre.

M. Fontana a ouvert des routes, ou nouvelles, ou plus sûres, dans le labyrinthe de la nature. Malheureusement ses grandes occupations, et sur-tout la proximité de Rome, l'empêchent d'écrire, le découragent quelquefois de penser.

M. Fontana a un esprit net, lumineux, méthodique; point d'*iris* dans les verres à travers lesquels il regarde et étudie la nature : il ne voit jamais que ce qui est.

M. de Fontana ne jouit d'aucune

considération à Florence, et sur-tout parmi les nobles. C'est, de la part de la noblesse, mépris pour les philosophes : elle n'est pas assez éclairée pour les haïr.

LETTRE XXXIV.

A Florence.

QUELLE masse ! quelle élévation ! quelle circonférence ! Est-ce une montagne de marbre, qu'on a taillée ? C'est la Cathédrale.

On entre, et, du premier regard, l'imagination touche au ciel ; mais, au second, elle tombe ; car ces colonnes gothiques sont trop foibles pour la soutenir.

Les Goths croyoient que le grand étoit le beau, et que l'énorme étoit le grand.

Que nous avons d'écrits en prose et en vers, dans le genre gothique !

La proportion ! Ce n'est pas la propor-

tion seule qui fait le beau ; mais, sans elle, il n'y a point de beau.

On dit que la nature ne fait rien par *sauts :* l'art doit imiter la nature.

On a bien suivi cette règle dans *le baptistère ou église de saint Jean,* qu'on a construite à vingt pas de la cathédrale. Chaque face est portée sur deux superbes colonnes ; l'édifice entier s'élève et s'appuie sur seize : ce qui forme, au centre, un espace immense, où, du milieu de la voûte, une seule ouverture verse une lumière religieuse et solemnelle, qui se répand dans le temple.

Ce beau temple est fermé par des portes d'airain, sculptées avec un art admirable, telles que Michel-Ange disoit, qu'elles auroient dû ouvrir et fermer le ciel.

J'en demande pardon à Horace ; mais ses vers dureront moins que ces portes

d'airain ; il sera impossible au temps de les dévorer ; plusieurs siècles déjà ont passé dessus , et n'y ont pas laissé la trace d'un jour.

LETTRE XXXV.

A Florence.

Il ne faut pas manquer de voir le *Poggio impériale.*

C'est une maison de plaisance où le grand-duc passe quelquefois une partie de l'été.

Elle n'est pas magnifique à l'extérieur, les jardins n'en sont pas brillants; mais elle est entourée de campagnes bien cultivées, véritables jardins d'un bon roi.

Quand le grand-duc est *au Poggio*, il n'a pas une sentinelle à sa porte : il a l'air d'être chez son peuple.

Tous les dimanches, le peuple de la ville et de la campagne y accourt; il vient boire, chanter, rire sous les yeux

de son souverain : il n'y vient pas, comme ailleurs, oublier seulement ses maux, mais mieux goûter son bonheur.

Le grand-duc se promène souvent au milieu de son peuple. Il anime la joie en la partageant; il ne dédaigne pas de goûter à ces plaisirs, qui ne sont pas raffinés, mais vrais, et, en partie, son ouvrage.

Le grand-duc a imaginé un moyen sûr et bien simple, pour qu'on n'ait pas à se plaindre des gens en place : on peut s'en plaindre. Il a fait faire, dans les murs de ses palais, des ouvertures par où les plaintes les plus timides peuvent arriver jusqu'à lui. Ce sont des passages pratiqués pour la vérité.

Le grand-duc ne règne ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les ministres, mais pour son peuple : il est vraiment souverain.

LETTRE XXXVI.

A Florence.

J'AI été voir la bibliothèque impériale.

Elle n'est composée que de manuscrits. Rien de plus chimérique que le cas qu'on en fait; car ils sont imprimés.

Qu'importe, en effet, que ce manuscrit ait mille ans, s'il est devenu inutile? Le grand-duc juge ainsi la noblesse.

Le respect pour l'antiquité, soit des monuments, soit des usages, soit des opinions, soit des hommes, en un mot pour l'antiquité, est une maladie de l'esprit humain.

On m'a montré, avec beaucoup d'appareil, un manuscrit du code de Justinien, qu'on prétend, non pas le premier, mais le plus ancien. Pour sa-

voir à quoi m'en tenir sur cette prétention, il ne m'auroit fallu lire que deux petites dissertations à l'italienne, en un gros volume in-folio : j'étois, malheureusement, un peu pressé.

Le bâtiment de la bibliothèque est très-beau. Il étoit digne des manuscrits, quand ils n'étoient pas imprimés. Michel-Ange, qui en est l'architecte, est mort, avant de le finir. Il ne sera jamais fini. Qui oseroit achever un monument commencé par Michel-Ange, ou un poëme commencé par Virgile ?

Florence est le berceau de Michel-Ange. Il y a passé une partie de sa vie. La main patriotique de Michel-Ange a touché la moitié de ces palais, de ces temples, de ces monumens : elle est imprimée par-tout. Celle du temps n'a pu l'effacer.

J'ai été frappé d'un respect presque

religieux, en entrant dans la maison de ce grand homme : j'allois dire dans son sanctuaire : les plus fameux peintres se sont plu à la consacrer, des plus belles actions de sa vie ; car il mérita ses talens. Malheureusement, pour leurs tableaux, le souvenir de ceux de Michel-Ange en est tout près.

LETTRE XXXVII.

A Florence.

Le palais Corsini est d'une grande magnificence.

Il est très-riche en tableaux. En voici trois.

Le premier, c'est la *poésie*. Elle est couronnée de lauriers : on diroit que c'est celle de Virgile, tant elle est noble, simple, belle ; tant elle ressemble à Didon. Elle est née du cœur tendre, de l'imagination délicate et du patient pinceau du Dolcé.

A côté de ce tableau, on voit un saint Sébastien : il est aussi du Dolcé. On court pour arracher les flèches.

Le troisième est d'un genre et d'un pinceau bien différent : il est de l'Albane.

Vous croyez déjà voir les amours et les graces; vous ne vous trompez point. Les amours et les graces ne quittoient jamais l'Albane.

Il a conduit vers le soir les amours dans un vallon, sur le bord d'un ruisseau, parmi les gazons et les fleurs; ils rient, ils chantent, ils dansent à l'envi, au son de la flûte : c'est le vieux Silene, qui leur joue de la flûte : un des amours est resté couché sur le gason, et regarde; les autres lui font signe de venir : il ne veut pas.

Cette scène n'est-elle pas charmante? Les amours sont jolis comme des amours. Le vieux Silene contraste à merveille. Comme il est grâve!

J'ai passé une heure avec les amours et Silene, dans cette prairie.

LETTRE XXXVIII.

A Florence.

COMMENT expliquer ce phénomène politique? En Toscane, de la noblesse, point de troupes, et un despote.

Le peuple, en Toscane, est heureux.

Les souverains ont un moyen sûr de soumettre l'aristocratie dans leurs états; c'est d'armer, contr'elle, le peuple : un moyen sûr d'armer, contr'elle, le peuple; c'est de faire qu'il soit heureux.

Vainement les grands frémissent, quand le peuple ne gémit pas : vainement les grands remuent, quand le peuple reste tranquille. Les princes veulent être absolus; les nobles veulent être indépendans; le peuple veut être heureux.

Il n'y a que la misère ou le fanatisme

qui puissent soulever le peuple. Le bonheur du peuple de Rome explique les jours de Néron.

Mais comment le grand-duc a-t-il rendu ses sujets heureux ? Avec du pain, des spectacles et de la justice; en établissant des manufactures, où le peuple emploie le temps; des théâtres où il l'oublie ; des hôpitaux où il trouve la santé ; des tribunaux qui paroissent justes.

Armé du bonheur public, le grand-duc a attaqué tous les privilèges de la noblesse : il les a vaincus. Il a détruit les dernières racines de la démocratie, en supprimant les confrairies; les dernières racines de l'aristocratie, en laissant mourir l'ordre des sénateurs.

Il n'y a plus qu'une classe de sujets en Toscane, et un seul maître.

Le grand-duc est contraint de bien

gouverner; il ne peut pas faire une seule faute; car, ayant réuni en sa main tout le pouvoir politique, la république est toute prête : il ne manque plus au peuple de Toscane, pour être libre, qu'un tyran; il a déjà un despote.

Il est de la nature de la force politique, de tendre, alternativement, à se réunir sur la tête d'un seul, et à se diviser dans les mains de plusieurs. L'histoire entière n'est que ce phénomène.

Cependant le grand-duc ne se borne pas à opposer à l'aristocatie le bonheur du peuple : il la surveille.

Il voit passer, pour ainsi dire, une pensée mécontente au fond de l'ame, et l'arrête tout court par un seul mot. On lui reproche d'avoir des espions : il répond ; *je n'ai pas de troupes.*

Au reste, la noblesse en Toscane

n'est pas remuante. L'oisiveté des nobles, principe de toute inquiétude séditieuse, y est occupée par l'opéra, la dévotion et le sygisbéisme.

Cependant, s'ils ont perdu toutes leurs espérances, ils ont pu conserver quelque souvenir : il reste, parmi eux, des noms, qui ont régné, ou qui ont été libres, ou qui ont conspiré jadis. Ces noms-là sont toujours à craindre. Comment enflammoit-on Brutus ? On l'appelloit par son nom : *Brutus, tu dors!*

LETTRE XXXIX.

A Florence.

JE viens de voir un tableau du Corège. Il passe tous les tableaux du Corège. Il est vrai que c'est le portrait de son maître, de l'amour.

C'est l'amour, non plus avec son enfance et son innocence, mais avec sa jeunesse et ses graces. Il ne touche pas, mais il charme. Il n'a pas, je crois, seize ans : vous vous doutez bien qu'il en a plus de quatorze.

Le dos tourné (il est nû, et c'est l'amour), le pied appuyé sur un tas de livres, qui ne sont sûrement pas des poëtes, il tend un arc et regarde; cependant entre ses jambes sont deux petits enfants ; ce sont les siens : ils

s'embrassent ; l'un d'eux rit, l'autre pleure, l'amour sourit. Allégorie délicieuse !

Quelle heureuse idée, tendre Corège, t'est venue au bout de ton pinceau ! Car, *c'est au bout de ton pinceau*, disois-tu, *que tes idées te venoient.* Ton pinceau prenoit, pour ainsi dire, du sentiment dans ton cœur, comme il prenoit de la couleur dans la nature.

Adieu, charmant Amour, fils de Vénus et du Corège.

LETTRE XL.

A Florence.

JE sors du palais Pitty. C'est la demeure du grand-duc.

Quelle masse ! Quelle élévation ! Quelle étendue de bâtimens ! Cependant cette élévation, cette étendue et cette masse ne peuvent intéresser qu'un regard. Le regard glisse sur cette prodigieuse surface, sans rencontrer un seul ornement, sans trouver un seul point d'appui : le palais entier ne paroît qu'une pierre.

Sans doute il faut que, dans tout ouvrage des arts, l'idée principale brille; mais il faut, du moins, que les idées accessoires paroisssent.

Quoi qu'il en soit, l'imagination

errante dans l'immensité du palais Pitty, se sent par-tout, dans l'habitation des rois.

On y voit tant de tableaux, qu'on n'y a vu qu'un seul tableau. Il faudroit un mois, pour les démêler et les apprendre: on les parcourt en une heure.

Quelle terrible et sublime composition que la mort du riche et celle du pauvre, représentées à côté l'une de l'autre, dans le sallon *des quatre fins de l'homme.*

Au milieu d'un appartement superbe, sur un lit éclatant d'or, entouré de prêtres qui prient, de médecins qui méditent, de serviteurs qui s'empressent, d'enfans qui sanglotent, d'une femme qui se désespère, parmi le trouble, la consternation et les larmes, un homme exhale, sur la soie et la pourpre, le dernier soupir de la vie; c'est là le riche:

tandis que, dans le coin d'une masure, dans l'ombre, sur un grabat, sur la paille, sous des haillons mêlés avec la paille, quelque chose de livide, de sanglant, d'informe, pend jusqu'à terre en lambeaux, à moitié rongé par des chiens qui l'abandonnent et s'enfuient ; c'est là le pauvre.

Quelle distance la société a jettée entre le pauvre et le riche ! et si le pauvre a l'audace de vouloir la franchir, de vouloir se rapprocher du riche, toute la foule des loix est là, qui le repousse dans la misère, ou le précipite à la mort.

La mort seule est juste envers le riche et le pauvre ; elle les confond sous sa faulx : la mort ne connoît qu'une espèce humaine.

Je réfléchissois sur la société, sur ce qu'on appelle la justice, qui n'est

plus aujourd'hui, en grande partie, qu'une injustice consacrée : mon imagination avoit passé en revue tous les maux de la civilisation ; elle entroit dans les forêts du Canada, pour interroger, sur le bonheur, la vie sauvage : dans ce moment, je me suis trouvé dans les beaux jardins du palais Pitty, au milieu des premières fleurs du printemps, des premières haleines du zéphir, sur des gazons qui naissoient, à l'heure où la voix du rossignol, plus tendre et plus amoureuse, exhale ses derniers accens. Le beau soir ! Il sembloit que le jour quittoit à regret la nature ! Je ne puis vous exprimer avec quel plaisir j'abandonnai mon ame, obsédée par tant d'images funestes, à tous les charmes de la saison et du lieu. Je me mis à respirer le printemps, la nature et la vie : la vie que je voyois éclore par-tout avec l'amour, à toutes

les branches des arbres, à toutes les feuilles des arbustes, à toutes les herbes des gazons, dans tous les accens des oiseaux. Oh ! que les beautés de la nature sont supérieures aux beautés de l'art !

LETTRE XLI.

A Florence.

Il y avoit, il y a quelques années, quatre académies à Florence. Elles ne faisoient rien : c'étoit quatre académies.

Le grand-duc les a réunies en une seule, sous le nom d'académie Florentine; mais il a eu beau créér deux cents places; il auroit fallu créer, en même-temps, deux cents talens.

La constitution de l'académie n'est pas propre à les faire naître, encore moins à les faire produire; elle est en effet monarchique : elle a un président perpétuel nommé par le prince, deux secrétaires nommés par le prince, deux censeurs nommés par le prince. Il n'y a que la démocratie qui puisse convenir à

une académie, parce que la liberté seule peut être favorable aux talens.

Celle-ci a deux séances, par semaine; elles sont publiques. Les membres ouvrent, tour-à-tour, la séance, par un discours à leur choix. Le secrétaire invite, ensuite, à lire, les autres académiciens, et même les étrangers.

J'ai assisté à une de ces séances; elle commença par un recueil de lieux communs sur la vie et les ouvrages de Galilée. Il fut psalmodié d'un bout à l'autre.

Cette psalmodie des Italiens est bien odieuse ! Quelle monotonie insupportable ! Ces débris de la langue chantée dans la langue parlée font un effet malheureux ! Les Italiens et les partisans de leur langage ignorent, sans doute, que c'est à l'ame seule, suivant les sentimens qu'elle veut exprimer, à moduler la parole, à la noter. Toutes ces inflexions

artificielles repoussent celles de la nature, empêchent sur-tout de les reconnoître ; elles ne leur laissent aucune place : la parole, alors, ne naît que sur les lêvres, et ne part plus que delà.

Après les lieux communs sur Galilée, un petit jeune homme profita de l'invitation du secrétaire, pour psalmodier un sonnet sur l'ame.

C'étoit un juif : voilà la seule chose de remarquable dans son sonnet.

Ensuite une improvisatrice se leva et chanta des vers sur la mort d'une de ses amies. On rioit.

La séance fut terminée par le comte**, qui, très-modestement, lut une idylle, qu'il avoit fait imprimer. Il n'eut pas tant de tort, car l'idylle parut nouvelle.

Il ne se borna pas à lire son idylle ; il la joua. Que de mines pour une bergère !

Les académiciens n'ont aucune place marquée dans l'assemblée, excepté le président, les secrétaires et les censeurs; ce qui fait, peut-être, qu'ils n'en ont pas non plus dans les lettres.

Tout ce qui pense, dans cette académie, a honte et gémit.

Le grand-duc voudroit qu'elle continuât le dictionnaire de la langue italienne, commencé par l'académie de la Crusca. Elle s'y refuse; elle a raison. Il est témèraire de chercher à fixer une langue, quand elle n'est pas encore formée, peut-être même quand elle est formée.

La formation d'une langue est l'œuvre des grands écrivains; l'Italie en compte trop peu: plus de la moitié de l'esprit et du cœur humain n'a pas encore passé sous la plume des Italiens, et par conséquent dans leur langue.

C'est un dictum vuide de sens que

celui qui fixe à Sienne la patrie du bon langage italien.

Cette langue n'a point encore de patrie, de domicile ; elle est errante : elle mendie encore de tous les côtés, sur-tout en France.

Les divers langages des grands écrivains sont autant de domaines différens, que la langue générale réunit à sa couronne, et qui composent son empire.

Il existe, en Italie, une langue de l'Arioste, une langue du Tasse, une langue de Bocace, une langue de Machiavel ; mais il n'existe pas encore, en Italie, de langue italienne.

Le comte Alf..... dans des tragédies admirables, où respire souvent le génie de Sophocle, a tenté récemment de ressusciter le langage italien du siècle de Léon X ; mais cette tentative n'a réussi ni à Naples, ni à Rome. On ne

peut plus souffrir, dans ces deux villes, que de l'italien *francisé*, c'est-à-dire dégénéré.

Les Italiens conviennent qu'en général ils ne savent pas faire un livre; qu'on ne sait en faire qu'en France. Aussi ne lisent-ils, par choix, que nos écrits; mais la moitié de nos écrits leur échappe : tout ce qui est grace, tout ce qui est finesse, tout ce qui est délicat; en un mot, tout ce qui échappe.

LETTRE XLII.

A Florence.

J'AI été voir l'académie des arts, que le grand-duc a remise en vigueur.

J'ai visité la salle du dessin, celle du nû, celle des plâtres, celle du burin, celle du pinceau.

La salle des plâtres est immense : sur deux lignes parallèles, sont rangés tous les plâtres des plus belles statues que possède aujourd'hui l'Italie.

C'est au milieu des plus belles formes humaines, écloses dans les plus heureux climats, choisies par le goût le plus pur, expimées par le ciseau du génie, qu'on voit incessamment errantes les imaginations de cent jeunes artistes, qui essaient, à l'envi, ou de les comprendre,

ou de les sentir, ou de les imiter.

Le grand-duc leur fournit tout, excepté le génie, que la nature seule peut fournir.

J'ai été indigné, dans l'école de la peinture.

En Italie, à Florence, le maître faisoit copier un de ses tableaux.

On recommence à Florence, comme dans le reste de l'Italie, tous les beaux arts : on y fait des ébauches devant des chefs-d'œuvres.

C'est un peu la faute du grand-duc ; le grand-duc appelle les arts, et il a banni le luxe !

Il veut de l'architecture, et plus de palais ; des mœurs et des statues !

Les arts ne produisent, comme la nature, qu'autant qu'on consomme leurs productions.

Léopold, on ne peut réunir Athènes et Sparte : on ne peut être Lycurgue et Périclès tout-à-fois !

LETTRE XLIII.

A Florence.

Le palais *Ricardi* mérite d'être vu: il fut la demeure du premier Médicis.

C'est dans ce palais que mourut la liberté de Florence, et que les beaux arts naquirent. Le tombeau de la liberté est le berceau des beaux arts.

La galerie du palais Ricardi est admirable. Le pinceau du Jordano, aussi fécond et brillant que celui d'Ovide, conseillé par les plus belles imaginations de son siècle, par des philosophes et des poëtes, en a peint et peuplé la voûte. Il en a fait un poëme: le sujet, c'est le destin de l'homme.

On voit d'abord la naissance de l'homme. Le destin, le temps, les parques

et la nature sont dans l'attente ; le destin fait signe au temps, le temps fait signe aux parques ; à l'instant leur fuseau tourne, et, dans les bras de la nature, on apperçoit un enfant. Prométhée s'approche de cet enfant, et secoue sur lui son flambeau ; cette étincelle est la vie. Dèjà l'enfant rampe aux pieds de la nature, il se lève, il marche, il veut la quitter. En vain la nature tâche de le retenir ; en vain elle pleure : il est bien loin ; bientôt il s'est égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque temps, deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un est hérissé de cailloux et d'épines ; il est par-tout escarpé : l'autre, au contraire, est uni ; il est tapissé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on apperçoit une troupe d'hommes et de femmes. Les hommes et les femmes de la première troupe ont un air doux,

mais grave : point de fard, nul ornement, nulle parure ; seulement quelques feuilles de laurier dans leurs cheveux. Cette troupe est restée au bord du chemin : c'est delà que, sans chercher à séduire le voyageur, elle lui parle et lui dit simplement : *jeune homme, voici le chemin du bonheur.* Ce sont les talens et les vertus. — La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuse que l'autre, offre les figures les plus piquantes ; leur contenance est animée ; elles rient, elles chantent, elles folâtrent. Quel luxe dans leurs vêtemens ! Elles ont des fleurs dans leurs cheveux, des fleurs sur leurs fronts, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles sourient, vous les prendriez pour les amours et les graces ; cependant, en les regardant par derrière, un léger ruban, qui serre

leurs têtes, décèle que ces charmans visages ne sont que des masques, et quelques ouvertures dans ces masques laissent entrevoir des figures hideuses. Cette troupe s'est empressée au-devant du voyageur; elle lui sourit, le caresse, le flatte, le prend par la main; *charmant étranger*, lui dit-elle, *voici le chemin du plaisir; suivez-nous donc.* Il les suit....l'infortuné suit les vices!

Ingénieuse allégorie! Jamais la vérité n'a mis sur son visage de voile ni plus brillant, ni plus diaphane.

Que n'ai-je le pinceau du Jordano! Que n'ai-je le talent, qu'avoit ce peintre, d'imprimer, en un moment, son imagination sur la toile!

LETTRE XLIV.

A Rome.

QUE la route de Florence à Rome est différente de celle de Livourne à Florence !

Après qu'on a quitté Livourne, d'où autrefois la Toscane embrassoit avec les bras du commerce tout l'univers, vous suivez un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, et vous arrivez à Pise, où l'Arno vous attendoit.

On coupe ensuite, avec l'Arno, une vaste plaine, parmi les cultures les plus riches, sous une température modérée, qui ne connoît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

J'étois ravi de rencontrer, à chaque

pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes belles de santé, de bonheur et d'innocence. Répandues ainsi dans les champs, elles sembloient plutôt y célébrer des jeux et des fêtes, que s'occuper des travaux rustiques : elles me rappelloient ces nimphes charmantes dont la fable et les poëtes avoient peuplé les campagnes.

Mais laissons dans leurs belles campagnes ces belles femmes, que tous les peintres devroient venir chercher, et que tous les voyageurs doivent fuir. Entrons avec l'Arno dans Florence.

Quelle situation que celle de Florence ! La plaine, au milieu de laquelle elle est assise, est couverte d'arbres de toutes espèces, et sur-tout d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence est au milieu d'un bouquet de fleurs, et mérite de porter son nom.

Mais, à mésure qu'on s'en éloigne, le terrein devient inégal, la culture monotone, la terre stérile, les hommes rares, les femmes laides, les troupeaux maigres : toute la nature enfin dégénère.

En avançant dans la Toscane, j'ai trouvé Sienne, qui n'a rien de remarquable que le groupe des trois graces, placé au milieu de la sacristie de la cathédrale, entre un Christ qui meurt, et un Christ qui ressuscite.

C'est à leurs pieds que le prêtre se prépare à la messe : elles sont toutes nues.

En sortant de *Sienne*, la terre est toute bouleversée. Plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Là semblent finir la nature et Léopold.

Parvenu, après trois heures de marche,

de monts en monts, de rochers en rochers, au sommet escarpé *de Redico-Fani*, je trouvai le chaos, le désert, le silence; il étoit nuit : mais, le lendemain, en descendant à *Roncilione*, je trouvai l'aurore, le chant du rossignol, la première branche d'aube-épine, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Trasimène et *Viterbe* tout en fleurs : tout-à-coup, par un contraste nouveau, comme si on traversoit les lieux habités par Armide, sous le plus beau ciel rien ne se meut, rien ne vit, rien ne végète, et dans le lointain on voit Rome : le moment d'après, on ne voit plus rien.

Dans ces chemins où jadis, de tous les coins de l'univers, les rois et les nations accouroient, où rouloient les chars de triomphe, qu'inondoient les armées romaines, où le voyageur rencontroit

César, Cicéron, Auguste, je ne rencontrai que des pélerins, et des mendians.

Enfin, à force de percer le désert, la solitude et le silence, je me trouve au milieu de quelques maisons ; je ne pus m'empêcher de verser des larmes : j'étois dans Rome.

Quoi ! c'est-là Rome ! quoi ! Rome, qu'on pressentoit autrefois des extrémités de l'Asie, c'est aujourd'hui le désert, c'est le tombeau de Néron qui l'annonce !

Non, cette ville, ce n'est pas Rome ; c'est son cadavre : cette campagne, où elle gît, est son tombeau ; et cette populace, qui fourmille au milieu d'elle, des vers qui la dévorent.

LETTRE XLV.

A Rome.

Je suis arrivé, hier au soir, fort tard.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Toute la nuit, cette idée alloit dans mon ame : *tu es à Rome.* Les siècles, les empereurs, les nations, tout ce que ce vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant, en sortoit successivement, ou à la fois, et environnoit mon ame.

Il me tardoit que les premiers rayons du jour montrassent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome.

Je vois ce théatre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait

tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus sublimes et les monstres les plus exécrables, s'est élevée jusqu'à Brutus, a descendu jusqu'à Néron, est remontée jusqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je respire à présent, c'est cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquens ; les Césars, de tant de mots puissans et terribles ; les papes, de tant de mots enchantés.

Sur cette terre a donc coulé tant de sang ! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes ! Horace et Virgile ont récité ici leurs beaux vers !

Allons. Mais, où aller ? Je suis au milieu de Rome, comme au milieu de l'océan : trois Romes, comme trois parties du monde, se présentent, en

même temps, à mes regards ; la Rome d'Auguste, la Rome de Léon X, et la Rome du pape actuel.

Laquelle visiterai-je d'abord ? Elles m'appellent toutes à la fois. Où est le capitole ? Où est le musée de Clément XIV ? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au panthéon. Montrez-moi sainte Marie majeure. Je veux voir le tableau de le transfiguration de Raphaël. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère ! Comment choisir à Rome ? Peut-on y arrêter ses regards ?

Il faut que je commence par errer de côté et d'autre, pour user cette première impatience de voir, qui m'empêcheroit toujours de regarder.

Je suis donc à Rome ! Je suis donc dans cette ville que tout l'univers regarde !

Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connoissance précieuse ; qui ne puisse servir à bâtir l'histoire de Rome et des arts : sachez les interroger, car elles parlent.

LETTRE XLVI.

A Rome.

J'AI consacré la soirée d'hier à chercher dans Rome moderne les débris les plus intéressans de Rome antique; ceux que la faulx du temps, ou la hache de la barbarie, ou le flambeau du fanatisme ont ménagés; car ils n'en ont respecté aucun.

Qu'il reste peu de parties intactes de cette cité prodigieuse!

Le panthéon et le colisée en sont les deux principaux restes, mutilés toutefois, et dégradés; mais, dans cet état même, conservant quelque chose de si vivant et de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus, et que Rome étonne encore.

J'ai dirigé d'abord mes pas vers le panthéon, consacré par Agrippa à tous les dieux, et depuis, par je ne sais plus quel pape, à tous les saints.

C'est cette dédicace qui a préservé le panthéon du sac général, que la plupart des autres temples ont subi.

Il a été dépouillé de tout ce qui le faisoit riche; mais on lui a laissé tout ce qui le faisoit grand : il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes; mais il a gardé sa voûte, son péristyle et ses colonnes.

Quel magnifique péristyle! Votre regard est d'abord arrêté part huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel.

Ces colonnes sont belles de l'harmonie des proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis, et de la durée de

vingt siècles, dont elles sont revêtues et ornées.

L'œil ne peut se lasser de monter avec elles dans les airs, et d'en descendre avec elles.

Elles offrent je ne sais quoi d'animé, qui fait illusion, une taille élégante, une stature noble et une tête majestueuse, autour de laquelle l'achante s'est plu à déployer en couronne ses feuilles si superbes et si souples tout-à-la-fois : et cette couronne, comme celle des rois, sert tout ensemble à parer la tête auguste où elle brille, et à déguiser le fardeau immense qui pèse sur elle.

Que l'architecture, quand elle crée de pareils monumens, mérite bien une place parmi les beaux arts !

C'est comme un harmonieux concert que l'architecture donne à l'œil.

La pureté des formes est pour l'œil, ce que la pureté des sons est pour l'oreille.

Quelle idée simple et grande tout-à-la fois, que ce fronton et ces huit colonnes! On la saisit et on la retient comme un beau vers de Corneille.

Ce n'étoit point par le fracas d'une multitude d'impressions différentes et isolées, que les grecs cherchoient à intéresser, à émouvoir, à satisfaire la sensibilité: ils n'en employoient qu'une seule: mais ils la choisissoient grande; ils la répétoient plusieurs fois, et la modifioient beaucoup; ils la modifioient par toutes les nuances fugitives de gradation et de dégradation insensible, dont elle étoit susceptible.

Par-là ils satisfaisoient deux caprices singuliers de la sensibilité, qui, paresseuse et avide tout-à-la-fois, veut tout-

à-la-fois garder la même sensation, et recevoir une autre émotion.

On retrouve, chez les grecs, dans leur architecture, dans leur sculpture, dans leur peinture, dans leur musique, dans leur éloquence, dans leur poésie, et même dans l'habillement et la parure de leurs femmes, ce système de beau idéal réalisé constamment.

Il n'existe en effet qu'une espèce de beau idéal, non plus qu'une poétique et qu'une logique pour composer ce ce beau, soit avec des sons, soit avec des couleurs, soit avec des formes, soit enfin avec ces combinaisons si compliquées et si étonnantes, de formes, de couleurs et de sons, qu'on appelle des sentimens et des idées.

Les grecs furent heureux d'avoir rencontré dès le principe ce beau idéal, cette poétique et cette logique de tous

les beaux arts : ils n'ont presque fait que des chef-d'œuvres.

Les modernes n'ont pas eu cet avantage: aussi presque toutes les fois qu'ils ont quitté, dans les beaux arts, les traces des grecs, n'ont-ils jamais fait trois pas de suite, sans tomber ou sans s'égarer.

C'est ce qui est arrivé aux Bernin et aux Borromini, qui, à côté des monumens du meilleur goût, en ont élevé d'autres d'un goût si dépravé et si ridicule.

Au reste, comparez, avec les artistes grecs, la plupart des artistes modernes.

Les artistes grecs étoient tous plus ou moins initiés dans la philosophie, la poésie et l'éloquence : c'étoit le génie qui leur mettoit à la main le ciseau ou le pinceau, ou la plume; et non pas la nécessité.

Ils choisissoient, parmi ces différens

instrumens, celui qui alloit le mieux à leur génie et à leur talent. Souvent ils les employoient tour-à-tour. Les beaux arts n'étoient, pour eux, que les différentes dialectes d'une même langue, de la langue sacrée du beau. Ils savoient exprimer le beau, même avec du bronze, comme Gesner et Haller l'ont su faire avec l'Allemand.

Je jette ici, pêle-mêle, toutes les idées, que m'a suggérées, hier, la méditation du panthéon.

En considérant avec quelle économie et quelle sagesse ce monument est orné, j'ai vu que les grecs pensoient, et avec raison, que les ornemens même ne sont pas dispensés d'être utiles; qu'on ne doit décorer que la surface et les extrémités des parties nécessaires; que le fond, en un mot, de tout ornement doit être de l'utilité.

C'est au reste la source d'un plaisir très-piquant; on est étonné qu'une chose si nécessaire soit, en même temps, si agréable.

Je ne peux me lasser de contempler, dans mon imagination, ce beau péristyle. Toutes ces pierres étoient en bloc dans des carrières : on les coupe, on les tire, on les jette-là, on les taille, et je les foule en passant: mais le génie vient; il prend ces pierres, il les place, il les dispose; les voilà enfin dans les airs: et mon œil, alors, ainsi que mon ame, s'arrêtent devant elles, saisis d'une émotion, d'un respect, d'un plaisir qui les étonne et les charme.

C'est ainsi que fait la musique, de tous les sons et de tous les accens isolés de la voix humaine, pour en composer ces airs admirables, que le cœur chante avec la voix, et chante encore après elle.

Je ne regrette point les marbres qui revêtissoient autrefois le panthéon.

Cette sombre couleur du temps, dont aujourd'hui il est teint, vaut bien l'éclatante couleur du marbre, dont il brilloit autrefois.

Il faut pardonner au temps, qui enlève insensiblement à ces colonnes quelque chose de leur surface : il met des années à la place. C'est une grande magnificence que la durée !

Mais il ne faut point pardonner au *Bernin*, qui a placé ces deux clochers entre le péristyle et la rotonde.

La porte de la rotonde est bien la porte d'un temple ! C'est bien celle du panthéon. C'est bien la porte par laquelle devoient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les superstitions de l'univers continuellement poussoient là.

A mesure que j'avance vers le temple, mon imagination pressent, de plus en plus, tous les dieux. Mais j'entre..... Les dieux n'y sont plus..... Le panthéon est désert!

C'est, ici, que la cause universelle étoit représentée toute entière dans la collection de ses différentes influences, allégorisées, personifiées, et nommées dieux.

Le voile allégorique qui les couvroit étoit si fin, le temps et l'habitude l'avoient tellement appliqué sur les corps, que l'œil humain, à la longue, ne put le distinguer de ces corps.

Ces influences d'une seule cause ont été bientôt des êtres réels : puis, ces êtres, des dieux : puis, ces dieux, des hommes : puis, ces hommes, des monstres : enfin, au grand jour de la

philosophie, ces monstres ont été des fantômes.

Quel changement dans ce lieu ! Où l'on adoroit Vénus, on adore aujourd'hui la Vierge : un dieu sur une croix a pris la place d'un dieu la foudre à la main.

Le dessin du panthéon est simple et grand. Sa forme circulaire est heureuse. Une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Mais pourquoi tous ces pompons d'or et de marbre ? On ne sait qui a fait le plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou des papes qui l'ont décoré.

Voilà donc le panthéon, qui étonna l'imagination romaine, et n'étonna pas celle de Michel-Ange ! Ce panthéon, qui avoit été une pensée du siècle d'Auguste, et ne fut, dans la suite, qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de

son église de saint Pierre. Vous admirez, dit-il aux Nations, la masse du panthéon, et vous êtes étonnés que la terre la porte : je la mettrai dans les airs.

Le génie de Michel-Ange disoit de ces choses, et sa main les exécutoit.

Quel dommage que le goût moderne ait blanchi la voûte du panthéon ! Cette couleur l'a rapprochée de la terre. Blanchir un édifice antique ! C'est pis que si l'on noircissoit un édifice moderne. Et c'est Benoît XIV, qui a ordonné que l'on fît à la voûte du panthéon une pareille injure !

Je laisse à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichit l'intérieur du panthéon. Il possède un trésor bien plus précieux, les cendres de Raphaël.

Carle Maratte a fait ériger à Raphaël

un tombeau, où Agrippa lui eût fait élever un autel.

Il mourut, ce grand homme, en 1520. Il mourut âgé de trente-sept ans. Approchons de ce tombeau, et lisons :

Ille hîc est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Le cardinal Bembo a mis de l'esprit dans ces vers : il n'auroit dû y mettre que de la douleur. Que ne se bornoit-il à dire : *Hîc est Raphaël!* Raphaël est ici !

J'avois été voir, le matin, des tableaux de Raphaël. Ah ! quand on vient de voir les ouvrages d'un grand homme, c'est une chose bien touchante que son tombeau !

LETTRE XLVII.

A Rome.

C'ÉTOIT hier la fête de saint Louis de Gonzague, jésuite : grande fête par conséquent dans l'église de saint Ignace.

J'ai suivi la foule, et j'ai été entendre l'*opéra des vêpres*, et voir l'*illumination* du *salut*. Ces expressions conviennent parfaitement à ce qui se passe ici, dans les grandes solemnités.

Tout l'office s'exécute en musique; on se promène, on cause, on rit, on fait foule autour des orchestres.

Il n'y a pas de jour dans l'année, où il n'y ait deux ou trois de ces spectacles, et tous également courus.

En sortant du salut, on va dans la rue du *cours* prendre des glaces, ou sou-

per dans un cabaret avec des femmes, ou assister à un feu d'artifice et à un bal, près de l'église, chez un dévot de la paroisse, ou un protecteur du couvent. Les grands amis du saint illuminent.

La fête de saint Louis de Gonzague se célèbre avec une pompe toute particulière. En supprimant les jésuites, on n'a rien changé aux usages de leurs églises : on leur a conservé aussi toutes leurs richesses.

La chapelle du saint est d'une magnificence, non pas romaine tout-à-fait, mais jésuitique. L'autel est d'argent, ciselé avec un art admirable : il est couvert de chandeliers de *lapi-lazuli*.

Dans le devant de l'autel est une ouverture, par laquelle on jettoit, du temps des jésuites, et on jette encore aujourd'hui, des lettres adressées au saint : on lui demande de présenter à

dieu telle et telle requête, et de les appuyer de ses bons offices.

Les jésuites avoient persuadé aux Italiens que saint Louis de Gonzague se prêtoit volontiers à cela, et qu'il étoit si bien avec dieu, que rarement il manquoit son coup.

Les jésuites ne manquoient pas le leur : ils pénétroient, par ce moyen, les secrets les plus cachés des familles.

Comme le devant d'autel avoit été enlevé, à cause de la fête, j'ai vu, de mes propres yeux, dans la boîte, une foule de lettres.

On venoit d'en mettre une à la poste, dans le moment même ; elle étoit souscrite : *à saint Louis de Gonzague.* On avoit oublié : *poste restante.*

La musique formée, en partie, par ces instrumens, qu'on appelle des *castrats*, qui charment tant les oreilles dé-

licates et affligent tant les cœurs sensibles, ne m'a pas empêché d'examiner l'église.

Le plafond représente saint Ignace dans le ciel, aux pieds de Jésus. Il est entouré d'une foule de disciples. Les quatre parties du monde sont sous lui: des bandes de jésuites, conduites par des anges, et tenant un glaive et un flambeau à la main, se précipitent de tous les côtés, pour aller persuader l'évangile.

Les quatre pandatifs du dôme offrent, chacun, un massacre choisi du vieux testament.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'inscription, en gros caractères, au-dessus du maître-autel : *Ego vobis Romæ propitius ero. — Je vous serai propice à Rome.*

Les jésuites ont été détruits à Rome, et cette inscription subsiste.

La statue de saint Louis de Gonzague, par le Gros, est un chef-d'œuvre; le saint lui-même est fort beau.

Les jésuites n'ont pas manqué ce trait de captation, dans leurs tableaux et leurs statues.

Leur saint Stanislas est charmant.

Les jésuites avoient remarqué qu'un jeune homme fait une prière plus longue et plus fervente aux pieds d'une belle Vierge. Ils connoissoient toutes les routes du cœur.

LETTRE XLVIII.

A Rome.

CE matin, je suivois tranquillement mon chemin dans la rue; je m'en allois au capitole. Dans le moment a passé un carrosse, où étoient deux récollets, l'un sur le fond, l'autre sur le devant, et tenant, entre leurs jambes, quelque chose, que je n'ai pu distinguer.

Tout le monde s'est arrêté, et a salué, avec un profond respect.

J'ai demandé, à qui s'adressoit ce salut. C'est, m'a-t-on répondu, au *bambino*, que ces bons pères vont porter à un prélat, qui est bien malade, et dont les médecins désespèrent.

Je me suis fait expliquer, ensuite, tout ce *bambino*.

Le *bambino* est un petit Jésus de bois, richement habillé.

Le couvent, qui a le bonheur d'en être le propriétaire, n'a pas d'autre patrimoine.

Dès que quelqu'un est sérieusement malade, on va chercher le *bambino*, et en carrosse, car il ne va jamais à pied. Deux récollets le conduisent, le placent à côté du malade, et restent-là, à ses frais, jusqu'à ce qu'il soit mort ou sauvé.

Le *bambino* est toujours en course ; on se bat quelquefois à la porte du couvent, pour l'avoir; on se l'arrache : l'été sur-tout, il est singulièrement occupé, quoiqu'il se fasse alors payer plus cher, à raison de la concurrence et de la chaleur. Cela est juste.

LETTRE XLIX.

A Rome.

HIER, en sortant du panthéon, j'ai été au capitole.

Cet endroit, qui a dominé l'univers; où Jupiter avoit son temple, et Rome avoit son sénat; d'où jadis les aigles romaines s'envoloient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revoloient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de César, couroit parmi les nations menacer la liberté, et faire la destinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république respiroient, après leur mort, dans des statues qui exerçoient encore sur l'univers une autorité

romaine : eh bien ! ce lieu si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples ; il n'a conservé que son nom, tellement cimenté par le sang et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles : il s'appelle encore le capitole.

C'est, au capitole, que l'on voit bien tout ce peu que sont les choses humaines, et tout ce qu'est, au contraire, la fortune.

Je cherche la place où étoit la citadelle.

La roche Tarpéyenne est plus des trois-quarts enterrée.

On ne peut se consoler des ravages qui ont détruit tant de grands monumens, que dans un musée, qui en est tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, et devant la statue équestre de Marc-Aurele.

Cette statue est de bronze : elle est

la plus belle qui soit restée des anciens : Michel-Ange lui a fait un piédestal.

On a beaucoup critiqué cette statue, et ce n'est pas sans fondement.

Ce cheval, j'en conviendrai, est court, lourd, épais; mais il vit, il va, il passe....

LETTRE L.

A Rome.

J'AI fait hier une promenade intéressante.

J'ai dirigé ma route vers la voie Appia, hors des portes de la ville.

J'ai traversé, pour y arriver, un des fauxbourgs, maintenant le plus désert, et autrefois le plus habité : c'étoit même, autrefois, le quartier le plus brillant de Rome. On l'appelloit, et on l'appelle encore le *Vélabre*.

Ce quartier est presque retombé dans l'état, où l'a représenté Tibulle, dans une de ses élégies. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous rappelle cette description : elle est très-courte ; la voici :

Là même, où le *Vélabre*, étalant ses portiques,
Fait briller dans les airs vingt palais magnifiques,

La jeune villageoise, en voguant sur les eaux,
Au fils du possesseur de ses riches troupeaux
Portoit, les jours de fête, attentive à lui plaire,
Du lait et des agneaux, doux tribut de leur mère:
La colonnade monte, où l'humble toît rampoit.
Formé d'un bois grossier, que, sans art, on coupoit,
Pan, la flûte à la bouche, y régnoit sous un hêtre.
Les pâtres, en offrande, aux pieds du dieu champêtre,
Répandoient un lait pur, et les branches d'un pin
Balançoient les pipeaux qu'y suspendit leur main.

En sortant du *Vélabre*, je me suis trouvé sur la voie *Appia*, et m'y suis promené quelque temps.

J'ai rencontré le tombeau de *Cécilia Métella*, de la fille de ce Crassus, qui balança, par son or, le nom de Pompée, et la fortune de César.

Ce monument célèbre, consacré par un père tendre, à la mémoire de sa fille, est une tour ronde: sa circonférence est très-grande; toute la partie supérieure est détruite; elle servit long-

temps de forteresse, dans les guerres civiles d'Italie : elle est encore environnée de casernes, qui sont en ruines.

Je suis entré dans le tombeau de Cécilia Métella, et je m'y suis assis sur l'herbe.

Ces fleurs qui, dans le coin d'un tombeau, dans l'ombre, pour ainsi dire, de la mort, faisoient briller leurs couleurs; cet essaim d'abeilles, réfugiées entre deux rangs de brique; le miel qu'elles composoient là; ce doux bourdonnement de leur vol léger, qui s'échappoit du silence et venoit distraire ma pensée; cet azur des cieux formant, au-dessus de ma tête, une voûte magnifique, que des nuages d'argent et de pourpre peignoient tour-à-tour en fuyant; le nom de Cécilia Métella, qui peut-être fut belle et sensible, et sans doute fut malheureuse; le souvenir de Crassus;

l'image d'un père désolé qui tâche, en amoncelant des pierres, d'éterniser sa douleur ; ces soldats, que mon imagination appercevoit encore combattans du haut de cette tour : tout cela et mille autres impressions que je ne saurois ni démêler, ni nommer, jetèrent peu-à-peu mon ame dans une rêverie délicieuse. J'eus de la peine à sortir de ce tombeau.

LETTRE LI.

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce soir, d'entrer dans le musée. Il me tarde d'entrer dans *le forum.*

Il doit être près d'ici. Il s'étendoit entre le mont palatin, où Rome est née, et le mont capitolin, où Rome est ensevelie.

Quoi ! ce *forum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome et par conséquent du monde, le théatre de tant de révolutions, qui d'abord ont changé l'univers par Rome, et ensuite ont changé Rome par l'univers : c'est-là lui !

Adossé à la muraille où les tables

des loix étoient attachées; debout sur la prison où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eut parlé; appuyé sur le tronçon d'une colonne d'un temple de Jupiter tonant, je regarde..... et mon regard, errant dans une vaste enceinte, ne saisit que des débris de chapiteaux, d'entablemens, de pilastres qui la plupart ont perdu et leur forme et leur nom : il passe sur six colonnes du temple de la concorde, sur le fronton du temple de Jupiter-Stator, sur le portique du temple d'Antonin et de Faustine, sur les murs du trésor public, sur l'arc de Septime-Sévère, sous les voûtes d'un temple de la paix, à travers les ruines de la maison dorée de Néron, et il va se reposer sur une colonne corinthienne de marbre blanc, qui, au milieu de l'étendue du *forum*, monte, isolée.

Quels changemens ! Dans ces lieux où Cicéron parloit, des troupeaux meuglent! Ce qui s'appelloit, dans l'univers, le *forum romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le champ des vaches (1) !

Je ne pouvois me lasser de parcourir cette étendue du *forum* ; j'allois d'un débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de Septime-Sévère à celui de Titus ; je m'asseyois ici sur un fust, là sur un fronton, plus loin sur un pilastre. J'avois du plaisir à fouler sous mes pieds la grandeur romaine : j'aimois à marcher sur Rome.

(1) *Campo vaccino.*

LETTRE LII.

A Tivoli.

J'ARRIVE à l'instant à Tivoli ; mais il est nuit. N'importe ; me voilà arrivé : je me réveillerai demain à Tivoli.

Déjà la lune me montre, à côté de cette chambre, où je dois passer la nuit, les temples de Vesta et de la Sybille. Elle me découvre, vis-à-vis de mes fenêtres, cet *Anio*, qui rétentira éternellement dans les vers d'Horace.

Il me tarde que le soleil lui-même me montre et ces temples et cette cascade.

J'aime ce bruit, qui ébranle mon ame, comme cette montagne. J'aime à écouter l'Anio. Il mugit, il tombe, il tone, il tombe ! La nuit ici n'a point de silence.

Comme ce fleuve, en se précipitant, se brise tout entier en écume ! comme il repousse les rayons de la lune sur ces arbres, sur ces monts, sur cet abîme, sur ces belles colonnes corinthiennes de ce temple de Vesta, qu'ils revêtent de la clarté la plus douce et la plus pure !

Où sont les peintres et les poëtes!

LETTRE LIII.

A Tivoli.

PUISQUE je ne peux fermer l'œil, je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je pars de Rome, vers les quatre heures du soir, avec un seigneur polonois, qui, depuis dix ans, fait des lieues dans l'Europe, et un médecin françois, qui, depuis dix ans, y voyage.

J'ai fait d'abord quatorze milles à travers la solitude, la poussière et les tombeaux, c'est-à-dire, la campagne de Rome.

Je suis sur la voie romaine appellée *Tiburtina.*

Tout-à-coup une odeur de souffre saisit; on fait quelques pas, elle enveloppe. La terre est déjà noire: la verdure

des buissons et des plantes, que le printemps force d'y végéter est à moitié desséchée : la rose sauvage éclot et meurt.

On suit cette odeur de souffre : on arrive à un lac rempli d'une eau bleuâtre.

Cette eau bouillonne, aussi-tôt que l'on y jète la moindre pierre.

On voit flotter sur le lac plusieurs petites isles couvertes de roseaux : ce sont des portions de terre minées par l'eau.

La vapeur qui s'élève du lac, et qui flote sur son étendue, est funeste aux oiseaux ; ils passent, ils meurent et tombent.

Cependant deux malheureux habitent sur la *Sol-fatarre* : c'est ainsi que l'on nomme ce lac.

La curiosité des voyageurs leur fournit de quoi manger, dormir et s'enivrer ;

ils sont hâves, défaits, languissans; mais ils ne pensent pas.

On quitte, le plutôt qu'on peut, les bords de la *Sol-fatarre*; et on s'avance vers Tivoli.

On rencontre, aux pieds des montagnes, plusieurs ruines, parmi lesquelles domine un tombeau.

C'est une tour quarrée, fort bien conservée : elle présente, sur une de ses faces, un monument triomphal, érigé à *Plautia.*

Ce rapprochement d'un monument triomphal et d'un tombeau, érigés à côté l'un de l'autre, pour le même homme, fait rêver. La gloire à côté de la mort!

Enfin me voilà à Tivoli!

Eh! que m'importe qu'il y ait un évêque, huit curés et 1800 habitans à Tivoli? L'Anio et ses cascades y sont-

elles? Le temple de Vesta subsiste-t-il?

Je demande où demeuroit Properce, où demeuroit Cinthie, et Zénobie, et Lesbie, et toi, Horâce! On me montre où demeurent les camaldules, les capucins et le vicaire de la paroisse.

A demain.

LETRE LIV.

A Tivoli.

VOILA le soleil ; courons vîte à la cascade.

L'Anio arrive lentement, sur un lit égal et uni, en baignant, d'un côté, une ville étalée sur ses bords, et, de l'autre, de grands ormes qui balancent sur lui leur ombrage : il s'avance ainsi, calme, majestueux, paisible : soudain, entrant dans une fureur inexprimable, il se brise tout entier sur des rocs ; il écume, il réjaillit, il retombe en bouillons impétueux, qui se heurtent, qui se mêlent, qui sautent ; il remplit un moment un vaste rocher, l'entrouvre, et se précipite en grondant. Où est-il donc ?

Je suis éloigné de plus de cent toises, et la poussière de ces flots brisés m'arrose et m'inonde; elle forme à plus de cent toises, en tous sens, une pluie continuelle.

Mais j'entends mugir encore ces flots: je demande à les revoir; on me conduit à *la grote de Neptune.*

Là, une montagne de roche s'avance sur un abîme épouvantable, se creuse, se voûte, et se soutient hardiment sur deux énormes arcades. A travers ces arcades, à travers plusieurs arcs-en-ciel qui les cintrent en se croisant, à travers les plantes et les mousses qui pendent de leurs fronts en festons, j'apperçois de nouveau ces flots furieux, qui tombent encore sur des pointes de rochers, où ils se brisent encore, sautent de l'un à l'autre, se combattent, se plongent, disparoissent; ils sont enfin dans l'abîme.

Écoutons bien les tonnerres que roulent ces flots bondissans ; écoutons bien ce retentissement universel, et, tout-à-l'entour, ce silence.

Ces flots, cette hauteur, cet abîme, ce fracas, ces rocs pendans en précipice, les uns noircis par les siècles, d'autres verdis par de longues mousses, ceux-là hérissés de ronces et de plantes sauvages de toute espèce ; ces rayons égarés du soleil, qui se brisent, qui se jouent sur le roc, dans les eaux, parmi les fleurs ; ces oiseaux que le bruit et le vent des ondes effrayent et repoussent, dont on ne peut entendre la voix ; tout cela m'émeut, me trouble, m'enchante !

Horace, tu es venu, sûrement, plus d'une fois, accorder ici ton imagination et ta lyre.

LETTRE LV.

A Tivoli.

JE vous écris, dans ce moment, devant les *Cascatelles*, assis, depuis une heure, sous un olivier antique, occupé à les contempler, à écouter ces belles ondes.

La route qui conduit aux Cascatelles est charmante.

On passe sous les arbres les plus rians, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes ; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes : on entend, dans les bois voisins, les concerts de mille oiseaux ; des chevaux descendent des montagnes ; des troupeaux paissent sur leurs sommets, et les blanchissent : le bruit argentin des clochettes brille, pour ainsi dire,

dans les airs. Tout-à-coup le temple de Vesta et celui de la Sybille se montrent. Que l'œil tourne avec plaisir autour de ces belles colonnes ! mais on voudroit pouvoir les repousser en arrière, car elles penchent trop sur l'abîme. Comme ces ronces, ces lierres, toutes ces herbes qui disputent à l'acanthe corinthienne, de couronner ces colonnes, font un effet pittoresque !

Enfin on arrive vis-à-vis des *Cascatelles.*

Je les préfère à la grande cascade, à la grotte de Neptune, à toutes les eaux dont j'ai conservé la mémoire.

Ces monts couronnent bien cette ville ! cette ville, à son tour, couronne bien ce côteau ! Comme ce côteau descend doucement chargé de moissons de toute espèce ! Là, un champ de bled, plus loin un verger, plus loin

des treilles couvertes de vignes. Tout d'un coup, du milieu de toutes ces riantes verdures, un fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves, qui, par cinq routes différentes, ou jaillissent, ou coulent, ou se précipitent : ils rencontrent, en bas, d'autres flots, qui, de tous les côtés, accourent, et viennent se réunir avec eux, sur un tapis d'émeraude.

C'est sans doute, ici, que Properce venoit rêver, venoit composer ses vers; qu'il conduisoit, vers le soir, sa belle Cinthie.

Sans doute, tandis que la jeune Cinthie suspendoit sur son épaule un bras languissant et vaincu, Properce aimoit à lui montrer, et à lui détailler cette scène ; à guider ses regards distraits, sur ces ondes qui s'élancent en gerbes, sur ces flots qui coulent en

filets d'argent, sur cet arc-en-ciel éternel, sur ces mousses nourries d'une poussière humide, sur ce peuple d'arbustes qui qui tremble sans cesse du mouvement des flots qui se précipitent à l'entour.

Horace, n'est-ce pas devant ces mêmes cascades, et enchantée de cette même scène, que ta muse a célébré, en de si beaux vers, les délices de Tivoli (1).

Et toi, Zénobie, et toi, Lesbie, n'est-ce pas aussi, dans ce beau lieu, que vous veniez quelquefois vous consoler d'avoir perdu, toi, Zènobie, ta couronne; et toi, Lesbie, ton moineau.

Quelle fraîcheur! quel calme! quelle solitude, et, en même temps, quel beau jour! Un beau jour est vraiment

(1) Me neque tàm patiens Lacedemon,
Nec tàm Larissæ percussit campus opimæ,
Quàm domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio et Tiburni Lacus, et Uda
Mobilibus pomaria rivis?

une fête, que le ciel donne à la terre.

Ma femme, mes enfans; ..... tout ce que j'aime, que n'êtes-vous, ici, dans ce moment!.. Ils seroient heureux, j'en suis sûr!

Il seroit bien impossible à Fanni, à Adèle, à Adrien, à Éléonore de fouler tous ces gazons, de cueillir la moitié de ces fleurs.

Adieu vallon, adieu cascade, adieu rochers pendans, adieu fleurs sauvages, adieu arbustes, adieu mousse : en vain vous voulez me retenir; je suis un étranger; je n'habite point votre belle Italie; je ne vous reverrai jamais : mais peut-être mes enfans, quelques-uns du moins de mes enfans, viendront vous visiter un jour : soyez leur aussi charmans que vous l'avez été à leur père.

Mes enfans, il faudra venir vous asseoir sous cet antique olivier, sous

lequel je suis assis ; c'est celui, qui s'avance le plus près du précipice ; il est vis-à-vis d'un rocher : c'est sous cet arbre, mes enfans, que vous jouirez le mieux de tout ce site enchanteur.

Adieu encore, belles ondes. C'est votre écume, votre murmure, votre fraîcheur, le trouble et la paix, dont vous pénétrez à la fois mes sens ; c'est tout ce que je vois, j'entends, je sens autour de vous, que je regretterai encore dans le sein de ma famille et de mes amis ; et non pas tous ces marbres, tous ces bronzes, toutes ces toiles, tous ces monumens tant vantés. Car vous, vous êtes la nature, et eux, ils ne sont que l'art.

LETTRE LVI.

A Tivoli.

Ce matin, après avoir quitté les Cascatelles, et en revenant à Tivoli, j'ai rencontré des laboureurs qui poussoient la charrue à travers des tronçons de colonnes.

Je me suis écarté, un moment, et je me suis enfoncé sous des restes de portiques, qui avoient porté des palais de marbre, et qui portent des champs d'oliviers.

Enfin, mes compagnons et moi, nous voilà de retour à Tivoli, où, dans un temple de la sybille, le dîner nous attendoit.

De l'appétit, des mets sains, le sentiment toujours présent du lieu où nous

étions : à droite, des côteaux couverts de verdure ; à gauche, des monts hérissés de rochers ; devant nous, l'Anio tombant tout entier en écume ; au-dessus de notre tête, un ciel du plus pur azur, reposant, en voûte, sur un rang circulaire de colonnes corinthiennes de marbre blanc, et des nuages d'argent et de pourpre, qui passoient sous cette voûte et la peignoient ; des vers d'Horace et de Properce, que nous récitions à l'envi ; vers la fin du repas, l'arrivée imprévue d'une charmante Tivolienne, qui nous apportoit du lait blanc et pur, comme ses belles dents, et des fraises, aussi vermeilles que ses jeunes lèvres, qui rougissoit de nos souris et de nos regards ; le fracas du fleuve, qui nous déroboit souvent nos paroles ; nos noms que nous gravâmes sur la pierre, et que nous adressions à nos amis, s'ils ve-

noient, un jour, dans ces lieux : tous ces plaisirs réunis m'ont fait, de ce dîner champêtre, un des momens les plus doux de ma vie.

Les plaisirs sont suivis des peines : il faut quitter Tivoli.

LETTRE LVII.

A Rome.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de saint Pierre, à côté du vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfans dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux : il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout-à-coup. La nuit la plus sombre sembloit éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté ! — Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avois passé la soirée dans les environs du vatican : je m'en revenois

chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans celle de saint Pierre, j'apperçois des flammes qui, s'élançant des toîts du pauvre, qu'elles avoient déjà dévorés, montoient, le long de vingt colonnes de marbre, au sommet du vatican.

J'étois seul. Je l'avoue; me croyant à un magnifique spectacle, je jouissois. Mais, dans le moment, il passa, à vingt pas de moi, un jeune homme qui portoit un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardoit autour de lui, sondoit sous ses pas la route, prenoit garde de secouer, en marchant, le vieillard, je vis bien qu'il portoit son père. Ce vieillard arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnoit : cependant un jeune enfant les précède, qui, tout

troublé, de temps en temps les regarde : une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtemens du vieillard, marchoit derrière.

Je les suivois d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nû, pressé de la flamme qui le suivoit, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissoit de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux, pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie ! Comme, du haut d'une terrasse, cette femme tendoit à son mari, qui étoit en bas, le cher gage de leur union ! elle s'avançoit, elle se penchoit, elle se penchoit encore : l'enfant tenoit toujours dans ses bras, ou à son sein,

ou à ses lèvres : mais enfin, entre les bras étendus de cette mère, et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau..... J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avois déjà traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques et tenant par la main devant elle deux enfans nûs, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuse. Le plus petit de ces enfans, en regardant crier et pleurer sa mère, crioit et pleuroit aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchoit de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère ! Il lui manquoit sûrement un enfant ; elle en tenoit deux par la main, et elle pleuroit.

Cependant, vieillards, enfans, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule incessament s'amoncèle. Elle rouloit d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de saint Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle étoit belle! La clarté de l'incendie flottoit sur son front pâle; elle brilloit dans des larmes échappées de sa paupiere, et arrêtées sur ses joues.

Mais, dans toute cette scène effroyable, ce qui me causoit le plus d'horreur, c'étoit, dans les intervalles où le vent se taisoit, le silence. Alors, il en sortoit, de toutes parts, des soupirs étouffés, des gémissemens profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui,

de moment en moment, croulent : les cris des mères.

Je sortois enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife !

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux ; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, et de vingt mille bras en prières. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie : le peuple baisse les yeux à terre, et il prie.... Figurez-vous, murmurans comme de concert dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière.

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards ?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressoit de ses mains

les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignoit avec complaisance, et les mettoit en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendoit vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de tout son amour) les mains les plus pathétiques; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise, le dos tourné au vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardoit... Son enfant en effet, jouoit dans son sein.

Cependant le pontife a prié : il se lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardoit.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers

mots de la bénédiction étoient encore dans les airs, les vents n'étoient plus dans les airs; la flamme retombe sur la flamme; la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

Ah! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au vatican, est admirable!

LETTRE LVIII.

A Frascati.

FRASCATI étoit autrefois *Tusculum.*

On me proposa, à mon arrivée, de me mener aux villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi.

Non, dis-je, menez-moi à la villa *Marcus-Tullius-Cicero.*

Malheureusement elle est détruite. Le souvenir même des lieux, où elle fut, a péri.

J'ai donc été réduit à visiter les villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi.

J'ai vu leurs eaux, leurs arbres, leurs palais; je ne voudrois pas les revoir.

Je conçois que ces lieux soient délicieux pour les Romains; ils n'en ont pas d'autres.

Mais ni ces eaux, ni ces bois, ni ces gazons, ne sauroient arrêter un voyageur qui a respiré la fraîcheur dans le vallon de Maupertuis, ou égaré ses pas dans le *pays* d'Erménonville, ou rêvé dans les sentiers *du désert;* qui a visité quelques-unes des retraites délicieuses que la Seine, que la Loire, que la Saone, que la Dordogne, qu'en France, vingt fleuves ou rivières étalent à l'envi sur leurs rivages.

Les palais des *villa* de Frascati sont immenses; mais ce ne sont que des amas de pierres. On les a dépouillés successivement des statues et des tableaux qui les rendoient habités.

Ces jardins sont dans un état affreux.

Les eaux y arrivent bien encore de tous les monts supérieurs, pures, fraîches, abondantes; mais à peine arrivent-elles, qu'au lieu de les laisser courir de rochers

en rochers, de gazons en gazons, murmurer, jaillir (comme le voudroit la nature), on les emprisonne dans des canaux et des bassins, d'où elles ne peuvent plus s'échapper que par des cascades ou des jets d'eau, ou des fontaines qui les versent flot à flot, qui leur mesurent tous leurs bonds, qui semblent régler jusqu'à leur murmure. Enfin, on dégrade à former des jeux bizarres, propres à amuser seulement des enfans, ces belles ondes, destinées par la nature à inspirer le génie du poëte, la rêverie de l'homme sensible, à rafraîchir le sommeil du voluptueux.

Cependant les Italiens ont eu beau faire, ils n'ont pu détruire ces sîtes charmans, voiler ces aspects romantiques : ils n'ont pu tarir la sève qui tapisse toutes ces collines d'une verdure toujours jaillissante; ces belles retraites sont restées

ouvertes à tous les zéphirs, aux rayons d'un beau jour, et aux oiseaux amoureux.

L'aspect dont j'ai été le plus frappé, est celui qu'on découvre de la terrasse de la *villa* Mondragone.

A gauche, vos regards vont se poser sur une colline, qui coupe entièrement l'horizon, et s'avance au milieu de la campagne, comme un rideau tiré devant elle. Cette colline, qui monte et descend du mouvement le plus doux à l'œil, étale, en amphithéâtre, les trésors réunis de la plus riche végétation; sur ses flancs, des arbustes de toutes les fleurs, de toutes les ombres, de tous les feuillages: à ses pieds, des familles innombrables d'arbrisseaux s'élançant, retombant en grapes, en festons, en panaches jaunes, pourpre, aurore; tandis que son brillant sommet se couronne d'oliviers pâles qui courbent leurs fronts, de cyprès noirs

qui les élèvent, et de pins verts et pyramidaux.

A la droite de la terrasse, se présente un tableau tout différent : le lac Regile, au bord duquel Rome, de toutes ses victoires, a remporté la première ; les côteaux de Tivoli foulés par Catulle et par Lesbie; les champs labourés par le vieux Caton ; des marais qui furent les jardins de Luculle, et les hauteurs où Cicéron a pensé.

Cependant entre ces deux aspects, j'embrassois d'un regard, à mes pieds, la campagne de Rome ; sur ma tête, l'étendue des cieux ; devant moi, le cours du soleil; aux bornes de l'horison, Rome, les Apennins et la mer.

LETTRE LIX.

A Rome.

Les artistes anciens avoient un grand avantage sur les artistes modernes, pour représenter les héros et les dieux ; ils vivoient au milieu de la fable. Familiarisés, dès l'enfance, avec les divers personnages de la fable, ils les reconnoissoient chacun à leur voile ; ils les appelloient chacun par leur nom ; ils avoient appris par cœur la langue vraiment vivante de l'allégorie. Ainsi habitués, de bonne heure, à parler cette langue d'images, il leur en coûtoit peu, dans la suite, pour l'écrire correctement avec le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, sur le papier, sur la toile et sur le bronze.

Les artistes modernes, au contraire, séparés du peuple singulier de la fable

par tant de préjugés et de siècles, et par des mœurs si différentes, ne peuvent distinguer, de si loin, les vêtemens dont il est couvert, ni les discerner d'avec le nû.

Quel embarras donc, pour eux, toutes les fois qu'ils veulent comprendre ou traduire l'antiquité fabuleuse ! Ce que les anciens voyoient de l'œil, il faut que les modernes le voient de l'esprit; ce que les premiers apprénoient, il faut que les seconds l'imaginent : il faut enfin que les modernes refassent, de leurs propres mains, le voile déchiré de la fable.

Les artistes anciens n'avoient pas moins d'avantage sur les artistes modernes, pour rendre le nû de la nature, que pour exprimer le voile de la fable.

Le nû de la nature, en effet, frappoit continuellement leurs regards dans des fêtes, ou des jeux, ou des combats.

Parmi nous, au contraire, obligé par

le climat ou par les mœurs, à fuir en tout temps les regards, il ne se laisse surprendre que rarement, et en trompant ou les mœurs ou le climat, qui, au reste, ne dérobent à nos yeux les beautés du nû, que pour y substituer la pudeur.

Les artistes anciens n'étoient-ils pas encore plus heureusement placés que les artistes modernes, pour représenter la beauté; eux qui existoient, dans un climat aimé du ciel, qui produisoit la beauté, dans des religions amoureuses qui l'adoroient, dans des mœurs voluptueuses qui la demandoient à tous les beaux arts, et enfin parmi des peuples qui, de la beauté, faisoient un mérite, et récompensoient une belle femme, comme ils récompensoient un grand homme?

Ces réflexions me sont venues hier, en considérant deux Hercules dessinés par deux jeunes artistes.

J'ai dit à l'un : parce que vous avez fait une grosse stature, que vous lui avez attaché de gros bras, de grosses jambes, une grosse tête, vous croyez avoir fait un Hercule; et vous n'avez fait qu'un colosse.

J'ai dit à l'autre : parce que vous avez dessiné une attitude pleine de force, une action pleine d'énergie, le corps le plus mâle et le plus vigoureux, vous croyez avoir fait un Hercule; et vous n'avez fait qu'un lutteur.

Que falloit-il donc faire, me dirent alors ces jeunes artistes, pour représenter Hercule?

D'abord une chose, leur répondis-je, fort nécessaire et fort simple, et universellement négligée : savoir, avant tout, ce que vous voulez faire, savoir, avant tout, ce que c'est qu'Hercule.

Pour moi, si j'interroge, sur Hercule,

l'histoire des héros et des dieux, la fable, il m'est impossible de méconnoître dans la naissance, dans les travaux, dans les exploits, dans la mort, dans l'immortalité d'Hercule, dans Hercule, fils de Jupiter, vainqueur des tyrans et des monstres, soutenant sur son dos le monde, filant aux pieds d'Omphale, et se mariant à Hébé, il m'est impossible de méconnoître la force : la force, ce grand principe de la nature agissante, par qui l'univers est vivant, qui n'obéit qu'à la beauté, et ne s'unit qu'à la jeunesse.

Si je demande ensuite au génie de l'allégorie, quelles sont, dans sa langue, les expressions propres à dire à nos yeux cet être abstrait, le génie de l'allégorie m'indique d'abord la force la plus sublime dont le corps humain soit capable. Il me montre ensuite les symboles de cette haute force, non dans le développement

des formes, qui signifie la grandeur, ni dans l'épaisseur des membres qui signifie le poids et la masse, ni dans la rudesse des traits qui accuse la férocité, ni même dans la tension énergique des muscles qui, bien loin de peindre la force, exprime l'effort : mais dans la prononciation articulée de tous les signes réunis d'une vie étendue, universelle, abondante, active, c'est-à-dire, dans le développement, la souplesse et la saillie de toutes les veines, dans lesquelles la vie coule, sous toute la surface du corps de l'homme.

Ainsi, dans le dessein où je suis de faire la statue d'Hercule, je commence par tirer de ce bloc de marbre un corps ni vieux ni jeune, mais mûr, et en pleine virilité : non pas colossal, mais grand : non pas massif, mais robuste. Le voilà. Mais il ne brille encore ni de

la beauté du héros, ni de la divinité du dieu.

Laissant donc à présent la nature, et prenant pour guide le beau idéal, je dispose, je balance, je proportionne tous les membres de ce corps : j'assouplis tous ces muscles qui le hérissent ; j'aplanis toutes ces veines qui le sillonnent : enfin, par une suite de gradations insensibles, je conduis sur toute sa superficie, une ligne saillante et néanmoins onduleuse, qui, par-tout où elle repose, décide une forme, et par-tout où elle a fui, laisse un contour.

Mais il reste à faire le plus difficile. Il reste à choisir une action.

Choix embarrassant, en effet, s'écria le plus jeune artiste, parmi tant de travaux et d'exploits dont est composée la vie d'Hercule ! Qu'il étouffe un hydre, ou qu'il terrasse un géant, ou qu'il

déchire un lion, chacun de ces actes de force prouvera également Hercule.

Loin de moi, jeune homme, lui répondis-je, de représenter Hercule dans aucun de ses travaux héroïques. Est-ce que l'aspect seul de ce corps ne vous les a pas déjà dit? Ne comprenez-vous donc pas, en voyant seulement ce bras, que tout tyran ou tout monstre devoit sentir à l'instant le bras d'Hercule et la mort?

Ne comprenez-vous pas enfin que tout acte pourroit rendre la force d'Hercule suspecte d'effort, et le dieu, d'humanité?

Mais, si mon ciseau n'a plus de force à ajouter à ce corps, il lui reste à faire sentir combien toute cette force est naturelle, c'est-à-dire qu'elle est divine.

Or, cet effet ne sauroit être obtenu ni par des développemens de formes,

ni par des actes de vigueur; mais seulement par des contrastes.

Ce sont les contrastes qui montrent ce qui ne fait encore que de paroître, font briller ce qui ne fait encore que de se montrer : eux seuls détachent, sur le fond uniforme de l'étendue, la foule des êtres, les terminent, les éclairent et les séparent.

Sans les contrastes, l'univers entier ne seroit qu'un seul être.

Ainsi donc je vais tâcher de frapper tout ce sublime corps du contraste le plus lumineux; et voici dans quelle attitude il se dépouillera du marbre.

Debout, toutes lss veines, tous les muscles et tous les membres en repos, la poitrine appaisée et applanie, les jambes croisées devant lui négligemment, le bras gauche appuyé sur une massue, tenant derrière son dos, dans sa main

droite, qui vient d'étouffer le dragon des Hespérides, trois pommes d'or; sur un cou nerveux et flexible, il porte fièrement vers le ciel, et incline avec grace à la terre sa noble tête; la sérénité sur le front, la majesté dans les traits, la paix de son ame et du monde dans ses sourcils abaissés, dans ses yeux de la rêverie, et le souris sur ses lèvres. Ciseau, arrête, ce marbre est Hercule.

C'est l'Hercule du palais Farnèse, se sont écrié à l'instant les jeunes artistes. Il est vrai, leur ai-je répondu, c'est l'Hercule du palais Farnèse.

L'Hercule du palais Farnèse est un des miracles immortels du ciseau grec.

Quelle raison! quelle sensibilité! quel génie a dû réunir l'artiste, et poëte, et savant, et philosophe, qui conçut et exécuta le dessein hardi d'allier à la beauté, objet essentiel de tous les beaux arts,

non pas seulement quelques-unes de ces qualités sympathiques qui recherchent en quelque sorte son alliance, telle que la tendresse, qui semble être une autre beauté; ou la jeunesse, qui en est la fleur; ou l'innocence, qui la pare; ou la fierté, qui l'ennoblit; ou la douleur, qui la rend sublime; mais la force; la force, qui sembleroit devoir être l'ennemie naturelle de la beauté.

Peut-on mieux comprendre la force que ne l'a fait ce sublime artiste, l'avoir mieux distinguée de l'effort, et même de la vigueur qui lui ressemble.

Voyez, en effet, comme chacun de ces muscles savans est enflé, et comme aucun n'est tendu. Ce corps ne se repose pas, mais est seulement en repos; ne s'appuie pas, mais est seulement appuyé; la tête est d'une grosseur ordinaire, les bras seulement plus puissans.

Mais ce qui me paroît encore plus admirable, c'est la science profonde, et le choix heureux des contrastes. L'artiste avoit bien compris que le contraste le plus propre à faire ressortir la force, c'étoit le calme; la puissance, c'étoit la douceur; la majesté, c'étoit le sourire.

Enfin, il n'y a pas dans tout ce marbre, un coup de ciseau qui ne soit un trait de génie.

LETTRE LX.

A Rome.

POURQUOI ne vous parlerois-je pas de ce qu'est à Rome cette fleur qui, dans tous les pays du monde, a tant de prix; devant laquelle le cœur de l'adolescent commence à battre; l'imagination de l'homme s'enflamme encore, quand rien ne peut plus l'échauffer; et dont le souvenir quelquefois attendrit ou fait sourire le vieillard; pourquoi ne vous parlerois-je pas de la beauté des Romaines?

La beauté est rare ici, comme elle l'est par-tout ailleurs. La nature y manque souvent dans la composition de la femme, cette charmante combinaison de couleurs et de formes, que

le regard de l'homme demande, quand il apperçoit une femme.

La nature n'atteint guères ici la beauté, que dans le dessin du visage, et que dans celui de la main. Elle ébauche la taille ; elle ne finit pas le sein : le pied sur-tout lui échappe. Elle ne fait pas non plus, également bien, toutes les espèces de fleurs, dans tous les pays du monde.

On prétend qu'elle rachète cette négligence, ou ce défaut d'industrie, à l'égard des Romaines, par la perfection des épaules ; mais je crois tout simplement que, si les épaules des Romaines paroissent plus belles, c'est qu'elles paroissent davantage ; peut-être aussi que l'embonpoint qui les gagne de très-bonne-heure, les embellit en effet.

Quoi qu'il en soit, la nature ne sauroit mettre plus à leur place, ni mieux accorder ensemble, le front, les yeux,

le nez, la bouche, le menton, les oreilles, le cou ; elle ne sauroit employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes ; tous lés détails sont finis, et l'ensemble est achevé. Quel teint ! il est pétri de lys et de roses. Quel incarnat ! on croit toujours que cette belle rougit un peu.

Une belle tête romaine étonne toujours, et toute entière vient frapper le cœur : le premier regard la saisit ; le moindre souvenir la rappelle.

Mais, comme tout est compensé dans ce monde, si une Romaine reçoit de la nature cette beauté, qui étonne et qu'on admire, elle n'en obtient point cette grace, qui attendrit et qu'on aime. Si elle possède ces attraits constans qui ne font d'une belle femme qu'une beauté, il lui manque ces graces fugitives qui, d'une personne aimable, en font vingt.

Vous aurez beau contempler ce visage un jour entier, ces beaux yeux n'auront qu'un regard, cette belle bouche n'aura qu'un sourire; vous ne verrez jamais, sur ce front si pur, passer un plaisir ni une peine; jamais ces traits si accomplis légèrement onduler, comme une eau-vive, du mouvement insensible d'un sentiment tendre, ou d'une pensée délicate.

Au reste, il est difficile qu'une femme très-sensible soit parfaitement belle. La sensibilité dérange nécessairement, par ses mouvemens, les proportions de la figure : mais aussi, à la place de la beauté, elle met la physionomie.

Rien n'est plus rare que de rencontrer ici une figure qui touche, qui intéresse, où il y ait une ame.

Mais quelles belles mains ! et de belles mains sont si belles ! elles sont si rares !

La beauté, chez les Romaines, s'épanouit très-promptement et à la fois. Ici, cette rose n'a point de boutons. Une Romaine, à quinze ans, est en pleine beauté; et, comme elle ne la cultive par aucun exercice, qu'elle l'accable de sommeil, qu'elle ne la soutient d'aucune contenance, l'embonpoint en surcharge, dans peu, tous les traits, et en disproportionne toutes les formes : au reste, c'est à cette même mollesse, qui flétrira, en si peu de temps, toutes les délicatesses de sa figure, qu'elle est redevable de ces belles épaules qu'elle étale avec tant d'orgueil, et qu'elle prodigue au regard.

Une raison fait encore que la beauté passe à Rome rapidement : elle s'y tient toujours renfermée; elle y est toujours à l'ombre. La beauté a besoin, comme les autres fleurs, des rayons du soleil.

Il faut dire aussi un mot de la voix

des Romaines, car la voix est une grande partie du sexe. La voix d'une femme ! — Celle des Romaines ressemble à leur figure ; elle est belle, mais elle n'a point d'ame : elle a quelquefois les éclats de la passion, mais presque jamais ses accens. Enfin, qu'une Romaine chante devant vous, sa voix ne naîtra pas dans son cœur, et ne mourra pas dans le vôtre.

Cependant il y a des exceptions à tout ce que je viens de dire sur les Romaines. J'en connois au moins trois ; *Théréza, Rosalinda et Palmira, P....*

Il est vrai que, passant leur vie avec des étrangers, dans la maison de leur père, la coquetterie de leur sexe et la leur, sont continuellement en haleine.

Théréza est Armide en mignature. Palmira eût ressemblé à Herminie, du temps d'Herminie. Rosalinda a quelque

chose de toutes les femmes qui plaisent dans tous les pays du monde. Elle remue la paupiere, et c'est une grace ; elle remue les lèvres, et c'est une grace. Ces trois sœurs ont toutes des talens. Elles dansent ; ... avec une molesse ! Elles chantent ; ... avec une expression !

Mais en voilà assez sur la beauté des Romaines ; il ne faut point poser le doigt sur le duvet des fleurs, ni les respirer long-temps.

LETTRE LXI.

A Rome.

J'ENTRE dans une église, et je lis, sur une colonne, cette bulle d'un pape.

A quiconque priera pour le roi de France, dix ans d'indulgence,

Louis XI, apparemment, régnoit alors.

LETTRE LXII.

A Rome.

J'AI erré encore, ce matin, dans Rome moderne, pour chercher des restes de Rome antique.

Tout ce qu'on a pu exhumer de Rome antique, s'est trouvé mutilé par les barbares, ou le fanatisme, ou le temps.

Cependant, les Italiens le conservent ce peu de débris avec grand soin; non par goût, non par respect pour l'antiquité, mais seulement par avarice. Ce sont ces débris, en effet, qui attirent, de tous les coins du monde, cette foule d'étrangers dont la curiosité nourrit, depuis long-temps, les trois quarts de l'Italie.

Les Italiens entretiennent ces ruines,

comme les mendians entretiennent leurs plaies.

J'ai éprouvé je ne sais quelle sensation, en entrant dans un mausolée d'Auguste, en m'y promenant.

Ce magnifique palais de la mort renfermoit un grand nombre d'appartemens; chaque membre de la famille d'Auguste avoit le sien.

J'ai pris plaisir à fouler sous mes pieds des particules de cette poussière vaine et froide qui, un moment réunies, il y a environ deux mille ans, furent Octave.

Un théâtre est bâti sur ce mausolée. On y donne, de temps en temps, des combats de bêtes : on entend des lions rugir dans cet antique silence de la mort.

Ce célèbre obélisque, conduit avec tant de peine et de frais, sous les

Césars, des bords du Nil sur les bords du Tibre, tout écrit en caractères hiéroglyphiques dont l'alphabet est perdu, qui, au milieu des sept monts, élevant son front dans les airs, réfléchissoit les rayons du soleil, et donnoit l'heure à tout Rome ; le voilà gissant dans un coin, tronqué par morceaux comme un cadavre, couvert de poussière et de fange, et de siècles qui le dévorent.

Il est séparé de sa base, qui gît aussi à quelque distance. On lit sur cette base : *Senatus populusque Romanus;* et immédiatement après : *Urbanus pontifex maximus.* Rapprochement monstrueux ! Combien de siècles il étouffe !

De tout le forum de Trajan, il ne subsiste plus que la colonne, qui présentoit aux adorations de l'univers l'image de cet empereur.

Elle est debout; elle est intacte, si ce n'est qu'au lieu de Trajan, elle porte aujourd'hui saint Pierre.

Cette colonne est admirable par ses proportions, par sa forme, par sa sculpture. Toute la vie militaire de Trajan y est écrite en triomphes. Cette colonne offre, peut-être, mille personnages, parmi lesquels le crayon et le pinceau viennent choisir encore tous les jours des expressions, des attitudes et des formes.

Sa base est magnifique; elle est revêtue de casques, de cuirasses, de glaives, d'une foule d'instrumens de guerre. Mais le plus grand prix, le plus grand intérêt de ce monument superbe, c'est qu'il porte ton nom, ô Trajan!..... Il s'appelle la colonne *Trajanne*.

Comment décrire les deux chevaux de marbre que l'on voit sur la place de

Monte-Cavallo, vis-à-vis le palais du pape, ainsi que les deux esclaves qui les conduisent ?

Ces deux grouppes sont sublimes, et de pensée et d'exécution.

On lit sur la base de l'un, *œuvre de Phidias;* sur la base de l'autre, *œuvre de Praxitèle :* ces inscriptions sont évidemment modernes, et cependant elles n'indignent point.

Ces chevaux, en effet, sont vraiment des chevaux, seulement d'une nature particulière, des chevaux de marbre.

Ces hommes-là des esclaves ! quels corps ! quelles têtes ! quelles jambes ! quels bras ! et puis quels corps ! Car c'est dans cet ordre là qu'ils me frappent.

Mais comment cet esclave contiendra-t-il ce fier coursier, libre du frein et du mors; qui frémit, qui bondit, qui se cabre ? — Il le regarde.

LETTRE LXIII.

A Rome.

QU'EST-CE que l'amour chez les Romaines ? Ce qu'il peut-être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre, presque jamais, d'obstacles, qui le fortifient; de préjugés, qui lui donnent du prix; d'idées morales, qui l'embelissent; de gênes, qui l'entretiennent; de circonstances, enfin, qui en fassent, comme très-souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.

L'amour est, chez les Romaines, un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de temps un besoin; car elles l'usent très-promptement : leur cœur aime, dès qu'il est pubère.

Un des mystères de l'amour devroit

être de parler d'amour ; l'amour est, ici, un lieu commun de conversation ajouté à ceux de la pluie et du beau temps, de l'arrivée d'un étranger, de la promotion du matin, et de la procession du soir.

On en parle aux filles devant les mères ; les mères mêmes en parlent devant leurs filles.

Une mère dit tout naturellement, ma fille ne mange point, ne dort point, *elle a l'amour ;* comme si elle disoit, *elle a la fièvre.*

J'ai vu des prêtres danser avec de jeunes demoiselles ; et ce n'étoit pas un scandale. Il y a plus, ce n'étoit pas un ridicule : car, ici, les sexes, les dignités, les âges, n'ont ni costumes, ni prétentions, ni bienséances qui les distinguent et les séparent.

Un vieillard, un militaire, un cardinal, causeront avec une jeune fille,

dans un coin, dans les ténèbres, et d'amour.

Le langage est aussi dissolu que le climat : dès qu'on peut dire quelque chose à une femme, on lui dit tout.

En général, cependant, les filles sont assez sages ; elles portent presque toutes, jusqu'à l'autel, la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas.

Les filles occupent la première jeunesse à mettre en pratique, sous les yeux de leurs mères, les leçons, qu'elles en ont reçues, de l'art de prendre un mari; mais, comme les hommes sont sur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets, avant d'en pouvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réussir, si ce n'est de ne négliger rien.

La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation ; une femme est

sage, comme elle est laide ; elle est galante, comme elle est belle. Eh bien ! elle aime.

Les femmes ne quittent l'amour, c'est-à-dire les hommes, que lorsqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez pas ici, dans les femmes, cette tendresse de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime et secrette que deux amans ont en commun; cette tendresse dont les peines sont un des plaisirs, qui se complait dans les sacrifices, et s'accroît par les jouissances ; cet amour moral, enfin, qui enchaîne ou domine l'amour physique, ou du moins le voile et le pare.

Vous ne trouvez guères non plus ici, entre les sèxes, ces deux amitiés charmantes, dont l'une succède à l'amour, l'autre l'imite, et qui toutes les deux lui ressemblent, souvent même à s'y méprendre.

LETTRE LXIV.

A Rome.

La voilà cette fontaine si célèbre dans la destinée de Rome ; au bord de laquelle le sage Numa feignoit de converser avec sa naïade ; où, plusieurs siècles après, sous les Césars, se baignoient les chastes vestales.

Qu'est devenu ce bois sombre et religieux qui l'ombrageoit, qui la défendoit des vents, des animaux et des hommes ?

Egérie n'étoit point la divinité qui parloit à Numa. Votre divinité, belles eaux, c'est votre agréable murmure, votre pénétrante fraîcheur ; c'est enfin, autour de vous, tout le charme de ce mistérieux silence.

Et moi aussi, je me sens inspiré par vous; mon cœur est calme, mon esprit serein, mes sens sont en paix : je suis heureux. Cependant, charmante fontaine, lorsque la mousse, le gazon, la violette, le chêvre-feuille, la virginale aube-épine, au lieu de cette voûte de marbre, vous couvroient et vous paroient seuls, vous deviez être bien plus éloquente.

Que j'ai écouté avec plaisir toutes ces belles eaux, qui, aujourd'hui libres, indépendantes, suivent uniquement la nature, ruissèlent, ou s'épanchent, ou bondissent sur la mousse, sur le sable, ou sur le marbre, parmi les tronçons des colonnes! Elles m'ont entretenu de tous les objets chers à mon cœur : elles les ont offerts à mon imagination; j'ai cru les voir.

J'aimois ce dais de ronces, de lierres

et de vignes sauvages, qui ont pris la place de la moitié de cette voûte de marbre, et qui suspendent, autour de la fontaine, leurs ombres jeunes et légères, que tous les zéphirs balancent.

Ces chapiteaux corinthiens, qui, brillant autrefois dans les airs, sembloient écraser, de leur poids, la terre qui les portoit; ils gissent sur l'herbe! Ces feuilles d'acanthe, si délicates, sont couvertes par des feuilles d'ortie! Que tout ce qui rampe, se console; car tout ce qui s'élève, tombe!

Il faut te quitter, charmante fontaine! Ta place devroit bien être, aujourd'hui, non plus au milieu de cette campagne muette et déserte, mais au milieu de l'Arcadie; du moins au milieu d'un pays, où il y auroit des troupeaux, pour s'abreuver dans ton cours, des pasteurs, pour se reposer sur tes bords, et des bergères

que ton murmure pût faire rêver !

Voilà de ces promenades qu'on peut faire à Rome.

D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle; moi, j'en rapporterai des sensations, des sentimens et des idées : et sur-tout les idées, les sentimens et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords mousseux des fontaines.

Fin du premier volume.

TABLE
DES MATIERES
Du premier volume.

AVERTISSEMENT, page v

LETTRE PREMIÈRE.

A Avignon.

Description de la fontaine de Vaucluse. pag. 1

LETTRE II.

A Avignon.

Condamnation aux galères, par le Vice-Légat, d'un homme reconnu depuis, innocent, d'une manière extraordinaire. 6

LETTRE III.

A TOULON.

Idée de cette ville. — Régime des galères. — Extraits des registres. — Evénement singulier parmi les galériens. 11

LETTRE IV.

A NICE.

Description de Nice. 17

LETTRE V.

A NICE.

Détails sur Nice. — Dîner chez M. Thomas. 20

LETTRE VI.

A MONACO.

Idée de la principauté de Monaco. 24

LETTRE VII.

A GÊNES.

Plusieurs tableaux. — La mort d'Holopherne. — Une assomption de Guido Reni. — La mort de Cléopâtre. 27

LETTRE VIII.

A GÊNES.

Magnificence du palais Séra. — Détails sur la ville de Gênes. — Ignorance et insouciance des nobles. — L'hôpital des malades. 32

LETTRE IX.

A GÊNES.

Détails sur le commerce, sur la banque, sur la police. 38

LETTRE X.

A GÊNES.

Idée du palais Durazzo. — Plusieurs

tableaux. — Une Magdelaine de Paul Véronèze — Olinde et Sophronie attachés à un bûcher. 43

LETTRE XI.

A GÊNES.

Tableau représentant la mort de Sénèque. 46

LETTRE XII.

A GÊNES.

Description des galères. — Sort des galériens volontaires et des Turcs pris par les corsaires génois. 49

LETTRE XIII.

A GÊNES.

Portrait de M. L. . . . ex-doge. — Description de ses jardins du Poggi. 54

LETTRE XIV.

A GÊNES.

L'hôpital des incurables. 62

LETTRE XV.

A GÊNES.

Tableau de l'Albane, représentant un sujet pastoral. 65

LETTRE XVI.

A GÈNES.

Détails snr le gouvernement. 67

LETTRE XVII.

A GÊNES.

Détails sur l'administration de la justice. 73

LETTRE XVIII.

A GÊNES.

Continuation du méme sujet. 79

LETTRE XIX.

A GÊNES.

Continuation du méme sujet. — Opi-

nion des Génois sur l'ouvrage de M. Necker, qui a pour titre : de l'Administration des Finances. 79

LETTRE XX.

A GÊNES.

Le Sigisbéisme. — La parure des Génoises. — Détails sur les mœurs. 82

LETTRES XXI.

A GÊNES.

*L'*albergo de poveri. *Médaillon en marbre, par Michel-Ange. — Assomption du Puget.* 86

LETTRE XXII.

A GÊNES.

Eglises. — Statue de S. Sébastien, par le Puget. 89

LETTRE XXIII.

A LUCQUES.

Idée de cet état. — Opinion du peuple sur son gouvernement. 92

LETTRE XXIV.

A PISE.

Sa situation. — Accident singulier dans le dôme ou la cathédrale. — Description du Campo santo. 107

LETTRE XXV.

A FLORENCE.

Gouvernement du grand-duc. — Mots de ce prince. 111

LETTRE XXVI.

A FLORENCE.

Critique du gouvernement du grand-duc. — Réponse à ces critiques. — Conversation avec les enfans du grand-duc. 119

LETTRE XXVII.

A FLORENCE.

Idée de la galerie. — Cheval en marbre.

— Statue de César. — Statue d'Apollon. — Statue de Flore. — Statue de Mercure. — Statue de Bacchus. — Un autre Bacchus, par Michel-Ange. — Bustes des empereurs romains. 131

LETTRE XXVIII.

A FLORENCE.

Tableau de Michel-Ange. — Arabesques du même. 139

LETTRE XXIX.

A FLORENCE.

L'improvisatrice Corilla. — Observations sur la langue italienne. — Nardini, célèbre musicien. 141

LETTRE XXX.

A FLORENCE.

La Vénus de Médicis. 146

LETTRE XXXI.

A FLORENCE.

Le prétendant et sa fille la duchesse d'. . . . 150

LETTRE XXXII.

A FLORENCE.

Suite de la description de la galerie. — Plusieurs statues. — Le sallon de Niobé. — Plusieurs tableaux. — Joseph et Putiphar. — S. François. — La Magdelaine dans un désert. 154

LETTRE XXXIII.

A FLORENCE.

Idée du cabinet d'histoire naturelle. — M. Fontana, garde de ce cabinet. — Eloge de ce savant. 160

LETTRE XXXIV.

A FLORENCE.

La cathédrale. 167

LETTRE XXXV.

A FLORENCE.

Maison de campagne du grand-duc. 170

LETTRE XXXVI.

A FLORENCE.

Bibliothèque impériale. — Maison de Michel-Ange. 172

LETTRE XXXVII.

A FLORENCE.

Le palais Corsini. — Plusieurs tableaux. — La poésie. — S. Sébastien. — Silène, par l'Albane. 175

LETTRE XXXVIII.

A FLORENCE.

Système politique du grand-duc. — Dangers qu'il court. 177

LETTRE XXXIX.

A FLORENCE.

L'Amour, du Corège. 181

LETTRE XL.

A FLORENCE.

Palais Pitty. — Sallon des quatre fins de l'homme. — Mort du riche et du pauvre. — Jardins du palais Pitty. 183

LETTRE XLI.

A FLORENCE.

Académies. — Séance publique. — Observations sur la langue italienne. 188

LETTRE XLII.

A FLORENCE.

Académie des arts. 194

LETTRE XLIII.

A FLORENCE.

Le palais Ricardi. — Plafond peint par le Jordano. 197

LETTRE XLIV.

A ROME.

Description de la route de Livourne à Florence, et de Florence à Rome. 201

LETTRE XLV.

A ROME.

Arrivée de l'auteur à Rome. 206

LETTRE XLVI.

A ROME.

Description du Panthéon. — Réflexions sur l'architecture. — Tombeau de Raphaël. 209

LETTRE XLVII.

A ROME.

Fête de S. Louis de Gonzague. — Eglise de S. Ignace. Artifice des Jésuites. 223

LETTRE XLVIII.

A ROME.

Le bambino. 228

LETTRE XLIX.

A ROME.

Le capitole. 230

LETTRE L.

A ROME.

Promenade sur la voie Appia. — Le vélabre. — Le tombeau de Cécilia Metella. 233

LETTRE LI.

A ROME.

Le forum. 237

LETTRE LII.

A ROME.

Tivoli. 240

LETTRE LIII.

A ROME.

Route de Rome à Tivoli. 242

LETTRE LIV.

A TIVOLI.

La grande cascade. 246

LETTRE LV.

A TIVOLI.

Les cascatelles. 249

LETTRE LVI.

A TIVOLI.

Le temple de la sybille. 255

LETTRE LVII.

A ROME.

Incendie del borgo, *par Raphaël.* 258

LETTRE LVIII.

A FRASCATI.

Idée des villa de Frascati. 266

LETTRE LIX.

A ROME.

L'Hercule du palais Farnèse. 271

LETTRE LX.

A ROME.

Sur la beauté des Romaines. — Sur leur voix. 283

LETTRE LXI.

A ROME.

Singulière bulle d'un pape. 290

LETTRE LXII.

A ROME.

Plusieurs monumens. — Tombeau d'Auguste. — Obélisque égyptien. — Colonne trajanne. — Les chevaux di monte Cavallo. 291

LETTRE LXIII.

A ROME.

L'amour, parmi les Romaines. 296

LETTRE LXIV.

A ROME.

La Fontaine Egérie. 300

Fin de la table du premier volume.

LETTRES
SUR
L'ITALIE.

LETTRES
SUR
L'ITALIE,
EN 1785.

Et me meminisse juvabit. VIRG.

TOME SECOND.

A ROME;

Et se trouve A PARIS,

Chez { DE SENNE, Libraire de Monseigneur Comte d'ARTOIS, au Palais Royal. / DE SENNE, Libraire, au Luxembourg.

1788.

LETTRES
SUR L'ITALIE,
En 1785.

LETTRE LXV.

A Rome.

Que de richesses et de beautés dans le palais de la villa *Borghèze* !

C'est une quantité de colonnes, de pilastres, de vases, d'ornemens, en albâtre, en marbre, en bronze, en porphyre ; et puis en porphyre, en bronze, en marbre, en albâtre.

Mais trop de magnificence est un défaut. — La richesse cache la beauté.

Puisque vous voulez que je juge, si cette femme est belle, ôtez-lui donc ces diamans et cette draperie ; faites au moins que je la voie.

Il n'y a qu'une manière de parer la beauté, c'est de la montrer, ou plutôt de la laisser voir.

A travers tout cet or, tout ce porphyre, tout ce marbre, je suis pourtant parvenu à distinguer un *Curtius*, qui se précipite.

Le héros et le coursier sont véritablement tombés ; on détourne la vûe.

Comme ce coursier lutte avec effort contre le poids qui l'entraîne ! Comme il répugne à l'abîme ! Curtius, au contraire, d'un air dévoué, s'abandonne : il se hâte au précipice, il s'y plonge. Contraste admirable de la nature phy-

sique, qui cède, et de la nature morale, qui triomphe !

Il vaut mieux considérer ce buste de Marc-Aurèle.

Cherchons son ame et son esprit dans tous ses traits. Oui, Marc-Aurèle devoit avoir cet air mélancolique : il aimoit les hommes, il vouloit les rendre heureux, et il connoissoit les hommes.

Ce buste est fini ; le ciseau a pris plaisir à représenter Marc-Aurèle ; il s'est reposé par-tout.

Que l'ame éprouve de délices à contempler les traits des bons princes ! Elle s'enivre de leur image. On croit être, un moment, en présence des dieux.

Il faut vous parler du célèbre gladiateur.

Dans l'Hercule du palais Farnèse, l'art a montré toute la force, que le

corps humain peut contenir ; dans le gladiateur du palais Borghèze, l'art a montré toute la vigueur, que le corps humain peut déployer.

On sent que le coup victorieux est déjà hors de la main du gladiateur, qu'il est lancé : on sent la mort de l'adversaire, dans ce regard.

Que les trois lignes de marbre, sur lesquelles tout ce gladiateur est rassemblé et tendu, sont savantes !

Ce groupe d'Apollon qui poursuit Daphné, fait honneur au ciseau du Bernin.

Apollon atteint Daphné, qui soudain est un laurier. Déjà ses cheveux épars sont des feuilles ; les doigts de ses pieds délicats, des racines ; son beau sein fuit sous l'écorce ; de jeunes branches ont remplacé ses jeunes bras.

Le vent souffle dans les cheveux d'Apollon.

Vous rappellez-vous cette prière charmante qu'Ovide prête à Apollon ? *Daphné, ne cours pas du moins sur les cailloux. Ah ! fuis plus lentement, cruelle ; je te poursuivrai moins vîte.* Je crois entendre, ici, cette prière.

Je ne peux plus ni admirer, ni regarder, ni même voir. Ma sensibilité est épuisée : je sors.

LETTRE LXVI.

A Rome.

JE suis entré, ce matin, chez un libraire.

J'y ai trouvé plusieurs de nos bons ouvrages modernes.

Ce portrait en grand de la nature, peint par Buffon. — Cet ouvrage sur l'astronomie ancienne et moderne, où la science et le génie ont confié à l'éloquence les secrets du soleil. — Cette histoire sage et humaine de la rivalité de la France et de l'Angleterre. — Cette traduction de l'histoire de Charles-Quint, par un écrivain capable de l'original. — Ces drames si touchans de Mélanie, qui nous rappèle Racine, et de Philoctète, qui nous rend Sophocle. — Cet éloquent Bélizaire, qui apprend aux peuples à plaindre les

rois; aux rois, à avoir pitié des peuples. —Ce poëme sur les Jardins anglois, que le goût françois a écrit. — Ce poëme des Mois, qui charmera, dans tous les temps, les amans de la nature et de la poésie. — Ce poëme des Saisons, où sont les saisons. — Enfin, ce grand présent fait aux empires, l'*administration des finances.*

J'ai vu le P. J..... justement célèbre par son esprit, ses connoissances et son caractère. Si vous voulez en être bien reçu, ainsi que de tous les savans de l'Europe, présentez-lui une lettre de recommandation du secrétaire des sciences, l'illustre marquis de Condorcet.

J'ai vu, ici, au bas du portrait de M. de Condorcet, cette inscription :

D'un sage, voici le modèle,
En même-temps que le portrait.
La vérité, jamais, eut-elle
De secrétaire plus fidèle,
Et de confident moins discret?

Le P. J..... a beaucoup d'envieux. Heureusement il les mérite. Qu'est-ce donc quel'envie? C'est, une impatience, dans les petits, de supériorité; dans les grands, d'égalité.

Un mot sur l'académie des arcades. C'est un nom.

LETTRE LXVII.

A Rome.

On m'avoit proposé d'aller voir un tableau du Guerchin, qui représente l'arrivée imprévue d'Herminie chez des bergers.

J'ai été le voir; j'étois curieux de comparer le tableau qu'en a fait le Guerchin, avec celui qu'en a fait le Tasse.

Qu'ils sont différens l'un de l'autre!

Lisez d'abord le Tasse. Herminie, agitée de terreur et d'amour, a long-temps erré, pendant la nuit, dans une forêt; vaincue par la douleur et la fatigue, elle s'arrête et s'endort. Le chant des oiseaux, au lever de l'aurore, la réveille; elle les écoute, et pleure: tout-à-coup elle entend des sons, qui arrivent à son

oreille, et qui passent jusqu'à son ame : ce sont des voix pastorales et des musettes. Ses larmes s'arrêtent ; elle se lève ; elle s'avance lentement, à travers les arbres, vers les voix pastorales et les musettes. Elle apperçoit, au milieu d'un bocage, un vieillard assis sous un platane, son troupeau à côté de lui, et tressant une corbeille d'osier, tandis que deux jeunes bergers et une jeune bergère chantent ensemble, devant leur père, un air champêtre. En voyant un casque, des armes, un guerrier, les bergers ont peur et se taisent ; mais, sur le champ, Herminie ôte son casque, et les bergers n'ont plus peur. Herminie s'approche, leur sourit, et elle leur dit : « continuez, famille heureuse, bergers « chéris du ciel, continuez à travailler « et à chanter ; certainement ces armes « ne viennent point porter le trouble

« au milieu de vous; je ne viens point « interrompre vos travaux et vos chan- « sons ». Une larme coule alors des beaux yeux d'Herminie sur son beau sein.

Regardez à présent le Guerchin. Herminie est au milieu d'une forêt ; elle avoit ôté son casque : deux petits enfans, qui étoient à vingt pas d'elle, l'apperçoivent, et, tout effrayés, s'enfuient ; un troisième se cache dans les bras d'un vieillard assis sous un arbre ; à quelque distance, la femme du vieillard, qui tiroit de l'eau à un puits, s'arrête, et, d'un air étonné, regarde.

Composition ridicule !

Comment Herminie a ôté son casque, et ces bergers ont peur ! Comment Herminie a été attirée dans ce lieu par un concert de voix pastorales et de musettes, et les bergers sont de petits

enfans ! Enfin, ce lieu doit être un bocage, et vous y placez un puits ! Qu'avez-vous fait du ruisseau ?

Mais voyez comme ce coloris est vrai ! comme ces couleurs sont harmonieuses ! comme le clair obscur est bien ménagé !

Il est bien question ici de peinture ; je vous demandois un poëme.

Charmante idée du poëte ! Herminie a ôté son casque, non de dessein prémédité, mais par instinct, par une sorte de coquetterie naturelle ; elle aime ; elle est malheureuse ; ce sont des bergers qu'elle voit ; mais elle est femme.

LETTRE LXVIII.

A Rome.

POLIDORE, jeune sculpteur d'Athènes, venoit d'assister aux jeux de l'Elide.

Il avoit vu exposées, autour du stade, aux yeux de la Grèce entière, les statues des héros et des dieux.

Il avoit vu le jeune homme enivrer son cœur de la Vénus de Praxitèle, et le front de la jeune beauté rougir de pudeur, auprés du Mercure de Termisandre: il avoit vu, dans le regard d'un disciple de Socrate, la pensée religieuse immobile devant le Jupiter de Phidias.

L'amour de la gloire et la jalousie (mais cette noble jalousie, compagne du talent et de l'amour de la gloire) s'emparent du cœur de Polidore. Il sort

de l'enceinte des jeux : il gagne les bords de la mer ; et là, seul, en silence, pensif, il n'entend point les flots qui viennent se briser, avec fracas, sur le rivage ; il n'entend que la voix de la renommée, qui publie, dans l'univers, les noms de ses rivaux, et les éternise.

Oui, s'écria-t-il, elle publiera aussi le mien ; il faudra bien qu'elle le publie ; il faudra qu'on dise aussi, en me voyant paroître : *le voilà.* Je forcerai, à mon tour, mes rivaux à entendre mon nom avec inquiétude. J'obligerai ce superbe et pesant regard des hommes puissans à tomber, de moins haut, sur mon front, et celui des beautés les plus dédaigneuses, à ne plus négliger Polidore. Sur moi s'arrêtera, avec plus de complaisance, le regard de ma chère Éphire.

Si je pouvois concevoir un chef-d'œuvre, qui vainquît tous ceux que le

ciseau grec a, jusqu'à présent, inventés !

Essayons de réunir, dans un seul œuvre, le vrai, le beau, et le sublime, tout-à-la-fois.

Pour former cette heureuse alliance, je choisirai le modèle, parmi les dieux; les formes, dans le beau idéal; les charmes, entre l'adolescence et la virilité; l'action, parmi celles qui ne commandent que cette expression modérée, où le vrai souffre le beau, et où le beau n'exclut pas le vrai.

Alors l'imagination de Polidore entra dans l'olympe, et passa en revue tous les dieux.

Elle ne s'arrêta point à Mars; elle ne s'arrêta point à Mercure: elle dédaigna Adonis, que Vénus seule avoit fait dieu.

Je ne vois, dit-il, qu'Apollon, qui puisse remplir mon projet : je ne vois

que le dieu du jour, le maître de la lyre, le fils de Jupiter, et le vainqueur du serpent Pithon. Polidore choisit Apollon.

Le jour commençoit à tomber : Polidore revient chez lui, il se couche : il ne peut dormir, il rêve, il pense, il imagine.

Le voilà, s'écria-t-il. Il marche ; il apperçoit le monstre; il tend son arc, le monstre est mort, et le dieu sourit d'indignation. Le bras qui avoit tendu l'arc est encore suspendu ; l'autre repose.

Au premier rayon du jour, Polidore vole à l'attelier.

Il fixe le regard sur un bloc de marbre. Il est là, dit-il, je le vois (son génie venoit de l'y faire passer) ; il faut maintenant qu'il en sorte.

Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés du bloc. Mais si-tôt que Poli-

dore croit voir la place où est le dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves et prend le sien.

Chaque coup qu'il donne, détache et fait tomber, à ses pieds, une partie du voile qui lui dérobe Apollon.

Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout-à-la-fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres.

Mais la tête cependant reste cachée; et, si le corps doit être dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête sur-tout qui doit montrer le dieu de la lyre et du jour, et le vainqueur du serpent Pithon.

Le ciseau de Polidore tremble, en approchant de cette tête divine, et hésite à la dévoiler; mais enfin, enhardi sans

doute par Apollon lui-même, il parcourt légérement le front, qui soudain pense; il appuie sous ses sourcils, et des yeux s'échappe un regard, qui a dévancé la flèche : enfin il passe sur les lêvres, et l'indignation s'en exhale.

C'est-là cet Apollon du Belvédère ! C'est-là ce marbre fait dieu, par un de ces ciseaux créateurs, qui, en choisissant, ou combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature !

Qu'il est beau ! qu'il est noble ! qu'il est imposant et touchant tout-à-la-fois !

Comme ce corps parfait se développe ! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine. Il ne peut s'arrêter nulle part.

Quel artiste que Polidore !

On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre, pour penser qu'il est d'un homme.

C'est un bonheur que le temps ait respecté cette étonnante combinaison des formes humaines les plus parfaites !

Sans cesse je viens la voir, je viens l'étudier sans cesse ; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal, dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre.

Polidore est un nom supposé.

LETTRE LXIX.

A Rome.

J'AI été voir hier les catacombes du couvent de saint Sébastien.

Le Jacobin qui m'a servi de guide, m'a paru un homme d'esprit, et sur-tout d'imagination.

Après être entré dans la première rue de ce souterrain immense, vous voyez, m'a-t-il dit, à droite et à gauche, dans ce roc, la place des cadavres qu'on avoit étendus les uns sur les autres : on en a trouvé, dit-on, plus de cent mille ; c'étoient des corps de martyrs.

Voilà des instrumens de supplices, des autels, une statue, en marbre, de saint Sébastien, par le Bernin, et voici des éboulemens.

Il en arrive de temps en temps, a-t-il ajouté; aussi n'avance-t-on qu'avec beaucoup de précaution, dans ce souterrain dangereux : plus d'une fois des malheureux étrangers y sont entrés, et n'en sont pas sortis.

Il y a quarante ans, qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau : soudain, derrière eux, le rocher s'éboule.

La soirée étoit écoulée. On cherche le guide dans tout le couvent, on va par-tout, on passe devant les catacombes ; ô terreur! la porte n'étoit pas fermée!

On se hâte, on allume, on descend, on visite, on pénètre : on rencontre le nouvel éboulement!

On appelle. Des cris répondent. — Mais le moyen de remuer ce rocher,

de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue?

Bientôt on n'entendit plus que des gémissemens confus; tout-à-coup, on n'entendit plus rien : on écouta encore, on écouta plusieurs fois, on n'écouta plus; on s'en fut. — Le récit de mon guide me fit frissonner.

Quelle scène mon imagination se peignit derrière ce rocher éboulé! quand la lumière menaça de s'éteindre!— quand elle s'éteignit tout-à-fait! — que la femme ne vit plus son mari; que le guide ne vit plus la route; quand ces ténèbres furent devenues, pour eux, les eternelles ténèbres de la mort! —quand ils se sentirent tous les deux dans le tombeau!

En continuant notre route, mon guide m'apprit l'histoire de ces catacombes. Il m'en parloit avec un intérêt, qui prouvoit son imagination et sa foi.

C'est ici, me disoit-il avec feu, que les chrétiens, persécutés par les Césars, se rendoient, vers le soir, pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfans, vieillards, riches, pauvres, tous, ici, accouroient à dieu.

C'est, ici, que la prière, commencée par un vénérable pontife, circuloit d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappoit vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui prioient! Dans ce moment réligieux, souvent les fidèles apportoient, au milieu de l'assemblée, les cadavres de leurs frères qui venoient d'éprouver le bras des bourreaux. On ne gémissoit pas; on ne se plaignoit pas; on ne pleuroit pas; même les mères: on continuoit à prier.

Un soir, comme on prioit, tout-à-coup on entend un grand bruit; on apperçoit une grande clarté: c'étoit une

troupe d'impitoyables soldats, qui avoient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après avoir surpris leur proie, ils entrent; ils pénètrent; on tend la gorge; ils tuent: seulement quelques femmes, et quelques enfans ont pris la fuite. Les barbares les suivent, le fer et la flamme à la main; ils égorgent; ils massacrent; ils cherchoient encore; mais le silence affreux, qu'ils viennent de faire, les saisit et les repousse. — Ils sortent, et scellent, pour jamais, ce tombeau immense, avec des rochers énormes.

Je me trompe : ces rochers sont en vain couverts et chargés de siècles; la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule, elle entre, et recueille tous ces ossemens, toute cette poussiére, tous ces corps scellés dans le roc.

Parvenu à un certain endroit, mon

guide s'arrêta ; j'en eus regret. J'aurois voulu jeter, dans la profondeur de ces ténèbres antiques et sacrées, deux ou trois rayons de la pâle lumière qui guidoit mes pas.

Je me suis assis alors sur une pierre, avec la permission de mon guide ; et lui, continuant son discours ; « je me plais souvent à venir, dans ce souterrain, essayer la nuit, la solitude, et la froideur de la mort ».

C'est sous la terre qu'il faut venir penser à tout ce qui se passe sur la terre, à tout ce que les hommes y font, ou y croient faire. Que les pas des armées qui la font trembler, que la roue des chars de triomphe qui la sillonnent, que la chûte des villes et des empires qui la couvrent, y font peu de bruit!

J'aime les lieux souterrains : là, détachée de tous ses sens, et seule avec

elle, l'ame jouit alors de toute sa sensibilité; elle s'élève à une hauteur inconnue. On diroit que la route du ciel est sous la terre.

C'est-là qu'il faudroit que les gens du monde se retirassent quelquefois, pour panser les blessures, ou de l'amour, ou de l'envie, ou de l'ingratitude. L'ambition y étoufferoit.

Nous sortîmes des catacombes; et j'aurois voulu y rentrer.

LETTRE LXX.

A Rome.

L'IMAGINATION de Michel-Ange étoit véritablement romaine.

Il lui étoit impossible d'avoir des vues médiocres, quand elle regardoit; comme il est impossible à un géant, quand il marche, de faire de petits pas. Elle enfantoit à la fois, dans les trois grands arts, la basilique de saint Pierre, le tableau du jugement dernier, et la statue de Moïse.

Moïse est assis, tenant les tables de la loi sous un bras; l'autre repose majestueusement sur une poitrine de prophète

Quel regard!

Ce front auguste semble n'être qu'un

voile transparent, qui couvre à peine un esprit immense.

On est étonné des flots ondoyans de sa barbe, qui descendent, ou plutôt qui coulent jusqu'à sa ceinture et l'inondent: mais le premier regard ne saisit que Moïse.

Cette barbe n'est pas dans la nature; je le veux : mais elle est dans le beau idéal.

La bouche est remplie d'expression; la pensée y attend la parole.

Homère, Bossuet, Michel-Ange, semblent avoir eu successivement la même imagination. — Est-elle éteinte?

LETTRE LXXI.

A Rome.

LA *villa Adriana* est un espace d'environ dix milles, au pied des montagnes de Tivoli, où l'empereur Adrien, après avoir voyagé, pendant six ans, dans les différens royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire, dans l'univers, avoit fait imiter tous les monumens dont la magnificence ou la gloire avoient frappé ses regards. On y rencontroit, pendant le cours d'une longue promenade, ici le lycée; là l'académie; plus loin le Prytanée; dans une plaine, le portique; sur le penchant d'un côteau, le temple de Thessalie; au milieu d'un bois, le pécile d'Athènes; des bains, des bibliothèques, des naumachies, et des théâtres. Là,

étoient les champs élysées ; là, étoient aussi les enfers.

Le palais de l'empereur regnoit, au milieu de tous ces monumens, orné de tout ce que l'architecture pouvoit faire, alors, pour la demeure du maître du monde.

C'est-là qu'Adrien passa sept années entières, jouissant de lui, de la nature, et des arts; se consolant avec eux des soins de l'empire; et, de temps en temps, déchargeant la tête d'un philosophe de la couronne de l'univers.

Il réduisoit à ces sept années, par un calcul philosophique, le temps qu'il avoit vécu.

Jamais la pensée, la puissance et la volonté romaines n'ont rien exécuté d'aussi grand, que *la villa Adriana*; c'étoit comme un choix des siècles, des arts, et du globe.

Figurez-vous le moment où, dans

cet espace de dix milles, Adrien, environné des artistes, des philosophes et des poëtes, disoit à tous les beaux arts : faites-moi, ici, le lycée; là, le portique ; là, le temple de Canope ; je veux, dans ce vallon, les champs élisées : prenez de l'or, un an, et cinquante mille de mes esclaves !

Mais quel moment aussi que celui où la barbarie y entra, et commença, avec le temps, à ravager ! — J'y ai trouvé encore le temps.

Comment rendre l'impression que je reçus, au premier aspect de ce lieu; lorsqu'un malheureux paysan m'ouvrit la porte de bois, à moitié pourrie, qui en garde aujourd'hui l'enceinte.

Je m'avançai, pendant trois heures, le cœur serré de tristesse, seul, à travers les herbes, les ronces, les tronçons de colonnes, et les débris de murailles;

je perçai cette solitude profonde, d'un bout à l'autre.

Quoi! Caracalla, les Italiens et le temps, n'ont épargné, ni le lycée, ni le portique, ni l'académie! ils en ont effacé la trace!

Je me mis à parcourir les restes, qu'on pouvoit reconnoître encore. Je me hâtois de les considérer, comme s'ils eussent dû ne plus subsister le lendemain; comme si, pendant la nuit, eût dû revenir Caracalla. Quelle joie, lorsque mes regards parvenoient à conquérir, au milieu des broussailles, sous les bras d'un figuier ou d'un lierre, les fragmens de quelque colonne!

J'allois; j'errois; je m'arrêtois; j'errois encore; je ne me lassois pas de contempler ces ruines, de couleur violette, répandues, sous un ciel d'azur, sur des gazons d'un vert tendre.

Je voulus aussi visiter les cent chambres, où les gardes prétoriennes étoient logées. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croissant dans la pouzzolane, a pénétré; il étendoit, au milieu, une de ses branches, sur laquelle des rayons du soleil, s'insinuant à travers le mur, venoient assidûment mûrir ses fruits. J'entendis bourdonner à l'entour quelques abeilles.

Il commençoit à être tard; le soleil alloit se coucher. En m'enfonçant dans la bruyère, j'ai rencontré, près d'un temple de Jupiter, qui, de moment en moment, tombe, une ménagerie.

Là, je me suis reposé sous un pin, tandis que, vis-à-vis, sur une loge où jadis rugissoit un lion, un rossignol chantoit. Sa voix sembloit accompagnée d'un ruisseau qui fuyoit, en murmurant, sous la verdure.

J'écoutois alternativement le ruisseau, le rossignol et le silence : — j'étois charmé !

Mais enfin la nuit entra dans le désert, et me chassa.

LETTRE LXXII.

A Rome.

JE ne peux mieux rendre compte du Läocöon *du Belvédère*, qu'en rapportant ma conversation, sur cet admirable groupe, avec un jeune dessinateur.

J'étois occupé, depuis près d'une heure, à en étudier tour-à-tour, et à en goûter les beautés.

Comment, me disois-je à moi-même, M. de*** a-t-il pu écrire que la mort de Läocöon est représentée sur ce marbre, comme dans les vers de Virgile? M. de*** n'a pas lu les vers de Virgile, ou il n'a pas vu ce marbre. Dans Virgile, l'action est successive : ici, elle est simultanée. Dans Virgile, les serpens ont déjà déchiré les deux enfans, quand leur père

vole à leur secours; ici les enfans et le père sont attaqués à la fois. Lâocôon pousse, dans les vers de Virgile, des cris effroyables, et sur ce marbre, il se tait. Enfin, Virgile se borne à exprimer la douleur physique; Agasias (1) a rendu la douleur morale. Il a fait plus : il a peint, au milieu de ces deux douleurs, le courage qui combat contre elles, et les réprime l'une et l'autre. Certainement de ces deux auteurs, l'artiste, c'est Virgile; et le poëte, Agasias. Le premier a fait un récit, mais le second, un poëme. Virgile a eu principalement pour but d'émouvoir; Agasias a voulu plaire. Agasias a vaincu Virgile.

J'achevois dans mon esprit ce parallèle, je pensois à l'utilité, dont pourroit être son développement, pour l'instruc-

(1) Nom supposé.

tion des jeunes gens ; combien il prêteroit à mettre, dans tout son jour, la différence qui existe, dans tous les beaux arts, entre la méchanique qui traduit, et le génie qui compose ; dans ce moment mes regards tombèrent sur un jeune homme, qui dessinoit, à côté de moi, Lâocôon.

Je trouvois son dessin pitoyable, et je me taisois.

Qu'en pensez-vous, me dit, en italien, le jeune artiste ?

Mais, lui répondis-je, vous êtes loin encore de l'original.

Je pense comme vous, m'a-t-il dit ; je ne suis nullement satisfait. Voilà la dixième fois que je copie ce groupe, et je ne passe jamais l'ensemble : cependant, je copie, à ce que je crois, avec la plus grande fidélité.

Si vous aviez copié, lui dis-je, avec

la plus grande fidélité, votre dessin réfléchiroit votre modèle, aussi fidélement qu'un miroir ; mais il s'en faut assurément que votre traduction soit littérale. Elle est remplie d'omissions graves, et de contre-sens manifestes. On ne peut vous reprocher, il est vrai, que votre traduction ne soit pas littérale ; elle ne sauroit l'être en effet. Vous ne pouvez, dans un espace si étroit, rassembler toutes les parties de votre modèle, même en petit. Il en est un grand nombre, qui ne sont que des points, et qu'on ne sauroit abréger : vous êtes donc obligé de choisir entre elles et de supposer le reste : mais vous avez fait un mauvais choix, et vous avez mal supposé. Vous avez choisi les détails qui peignent le corps, et rejetté ceux qui peignent l'ame. Ce que je vois sous votre crayon, c'est uniquement le corps

d'un vieillard, hideux de vieillesse et de souffrance : sous le ciseau d'Agasias, c'est sur-tout le cœur tendre d'un père, et l'ame forte d'un sage. Aussi le Lâocöon d'Agasias m'inspire-t-il une admiration sensible, qui m'attache à sa douleur, tandis que le vôtre, au contraire, me révolte et me repousse.

Mais, me répondit le jeune artiste, l'effet que je produis n'est-il pas plus naturel ?

Sans doute, l'effet que vous produisez est bien plus naturel ; mais l'objet des beaux arts n'est pas simplement d'imiter la nature, mais d'imiter la belle nature ; non pas seulement d'affecter la sensibilité, mais de l'affecter en bien. L'artiste médiocre ne sait pas choisir. Il prendra précisément, dans un sujet qui révolte, le côté le plus révoltant.

Expliquez-moi donc, m'a dit le jeune

homme, en quoi consiste le génie et l'intelligence qui vous frappent dans le choix de l'attitude, préférée, ici, par l'artiste.

Jeune homme, Agasias a été chargé de représenter, sur le marbre, le malheur de Laocoon. Il s'est dit, sans doute, à lui-même : si je choisis l'aspect sous lequel il frappe d'abord, il fera certainement horreur; et d'autant plus, qu'il sera mieux exécuté. Ces deux enfans et ce vieillard déchirés par deux serpens! Qui pourra soutenir un pareil spectacle? Il faut pourtant, non-seulement qu'on supporte celui que je veux offrir, mais encore qu'on le recherche. Il rêve, médite, descend dans son cœur; il interroge tour-à-tour la sensibilité et la raison. « Le secret est trouvé, s'écria-« t-il, il faut faire disparoître l'horreur « de l'action principale, sous l'intérêt

« des accessoires. Ainsi je livrerai bien
« le corps du vieillard à la morsure du
« serpent : mais ce corps du moins
« sera parfait ; et sous les années, les
« morsures et les souffrances, on verra
« briller par intervalle une beauté ma-
« jestueuse. Ainsi, j'exprimerai bien
« encore, sur tout le corps de Laocoon,
« la douleur physique qu'il éprouve ;
« mais comme elle révolteroit, si elle
« paroissoit toute entière, j'en retien-
« drai dans l'ame une partie : je mêlerai
« ensuite ce que je laisserai paroître,
« avec la douleur d'un père. Mais, ces
« deux enfans m'embarrassent. Les mon-
« trerai-je déchirés tous les deux par les
« serpens ? quelle monotonie dégoû-
« tante ! et je dépasserai la pitié. Non,
« il faut montrer ces deux enfans ac-
« courans, à la fois, à leur père, par deux
« côtés différens ; les serpens les saisiront

« tous les deux, avant qu'ils soient « arrivés : mais un seul sera leur victime, « et ce sera le plus jeune ; la victime « sera plus touchante. L'autre sera sim- « plement enlacé dans les nœuds de « l'affreux reptile ; et son sacrifice sera « différé. Je tâcherai que ces deux épi- « sodes soient extrêmement attendris- « sans, afin d'éteindre, dans la pitié « que ces enfans inspireront, un peu « plus encore de l'horreur que doit ins- « pirer le père ; je tâcherai, en un mot, « que la pitié soit l'effet dominant du « tableau ».

Regardez maintenant, dis-je au jeune homme, comme Agasias a bien exécuté un plan si sublime, et si raisonnable.

Oui, dit le jeune homme : on voit le travail de tous les muscles tourmentés par la douleur.

Eh ! il est bien question du travail

des muscles, lui répondis-je ! Vous ne voyez presque jamais, vous autres artistes, que l'exécution méchanique. Vous n'admirez presque jamais que ce que la main a fait : ce qu'a fait le génie, vous échappe. Louez, j'y consens, l'exécution méchanique ; mais à sa place, c'est-à-dire, après tout le reste. Qu'importeroit, en effet, pour l'impression générale, que l'artiste eût négligé de faire souffrir quelques veines ; eût mal rendu quelques chairs? Que son ouvrage seroit médiocre, s'il laissoit l'œil d'un homme sensible, libre si-tôt de quitter l'ensemble, et d'errer dans les détails! Que son ouvrage seroit médiocre, si l'ame se ressouvenoit si promptement que les personnages sont de marbre, et que le ciseau les a faits ! Malheur à l'artiste qui montre son talent, avant son œuvre. Son œuvre, pour toucher à

la perfection, doit être tel, que, d'abord, le sentiment puisse en éprouver tout l'effet, et la réflexion, ensuite, en découvrir tout le mérite.

Pour moi, ce qui me saisit, à la vue de Lâocoön, c'est d'abord le cœur malheureux d'un père; c'est l'ame vigoureuse d'un sage; c'est la destinée déplorable d'un vieillard; c'est enfin (car c'est la dernière chose qui se montre) l'horrible souffrance d'un homme : c'est à la fois tout cela. Admirable mélange! qui attache tous mes regards à un spectacle, qui, présenté autrement, n'en eût jamais laissé approcher un seul.

Lorsqu'ensuite ma réflexion cherche le mérite de l'artiste; quelle intelligence, quelle raison, quelles connoissances, quel génie, en un mot, je saisis partout!

Agasias vouloit montrer la douleur,

la tendresse et le courage, luttant ensemble, sur le corps de Lâocôon. Eh bien ! il choisit une attitude qui ouvre à ces trois athlètes, qui leur déploie, qui leur livre absolument tout ce corps; et cette attitude extraordinaire, comme l'artiste l'a motivée ! D'abord il fait attaquer Lâocôon, dans le flanc, de sorte que tout le tronc est contraint de saillir, pour fuir à la dent qui s'acharne; ensuite il dispose un pli du serpent, au-dessus des épaules du héros ; de sorte que le héros est obligé, pour tâcher de rompre ce pli, de déployer les deux bras, et de tendre en avant la tête.

Cependant les convulsions de la douleur dérangeront cette attitude : l'artiste imagine de la fixer, en liant toute la partie inférieure du corps, des nœuds redoublés du reptile.

Voyez maintenant ce combat entre le courage et la douleur.

Le cri de la douleur est prêt de forcer ces lèvres entr'ouvertes ! Mais le courage les referme. Elles ne le laisseront point passer. Toute la surface de ce corps, en proie à la souffrance, ressemble à la surface d'une mer agitée, qui bouillonne. Remarquez-vous, parmi ces regards plaintifs de la douleur, les regards de la tendresse paternelle, qui se plaignent bien davantage.

Agasias a bien su encore intéresser à la mort du plus jeune des deux enfans ! Il couroit se réfugier dans le sein de son père ; un serpent s'élance, l'atteint, et, dans un nœud dont il lie ses jambes, le soulève et l'arrête en l'air ; tandis que, d'un autre nœud, il roidit un de ses faibles bras. Enfin, le serpent, du poids d'un seul de ses anneaux, qui

glisse sur le sein de l'enfant, le presse, le plie, l'étouffe ; l'enfant expire, en regardant son père. Regard touchant! Mourir si jeune ! mourir ainsi ! Ce corps si délicat et si tendre, étouffé par un serpent ! mais du moins il a peu souffert.

La tragédie n'est pas finie. Le sort de l'aîné n'est pas décidé. Comment aucun homme, aucun dieu ne viendra dénouer, autour des jambes de cet enfant, ces abominables reptiles ! En vain il regarde son père ; en vain ses mains essaient de rompre ces nœuds. Ses mains, hélas ! sont trop foibles ; mais peut-être les serpens seront-ils rassasiés, quand ils auront dévoré Laocoon, et sucé la vie du jeune frère. L'infortuné! Quelle attente! Le sublime artiste qu'Agasias ! Il me fait penser tout cela.

Avec quel génie, encore une fois, Agasias a su faire, d'un événement si horrible, une scène si attendrissante ! Il a tellement occupé mon cœur, par l'image d'incidens qui touchent ; mon esprit, par le spectacle d'objets qui font penser ; mes yeux, par la vue de tant de beautés, ou délicates, ou sublimes, qu'à peine ai-je apperçu les serpens.

A mesure que je parlois ainsi, que mon enthousiasme s'exhaloit, je voyois le jeune artiste s'animer.

Bon, me suis-je écrié ! prenez vîte votre crayon, vous commencez à sentir.

Le sang-froid, ajoutai-je, n'a jamais imité que ce qu'a fait le sang-froid, c'est-à-dire, des choses froides. Artistes, qui n'avez que des yeux, copiez de la matière et des cadavres : il n'appartient

qu'aux imaginations sensibles, de copier la vie, le mouvement et la passion.

Mais je ne conçois pas, me dit le jeune peintre, comment il est nécessaire, pour bien copier, d'avoir du génie, du sentiment, de l'enthousiasme: il me semble que des yeux suffisent; il me semble même qu'une certaine émotion pourroit m'empêcher de bien voir.

Mon ami, il suffit des yeux du corps pour voir et copier ce que les yeux du corps ont vu: mais ce n'est qu'avec l'œil du génie que l'on apperçoit et que l'on copie ce que l'œil du génie a découvert. Ce n'est que dans l'émotion du même sentiment, qui a inspiré tels ou tels traits, qu'on pourra reconnoître ces traits. Les traits caractéristiques de l'ame ne sont visibles qu'à l'ame.

Comment voulez-vous qu'un artiste,

qui ne sera jamais entré dans le dessein d'Agasias, qui n'aura pas saisi que son projet, par exemple, a été, *dans le jeu de ce muscle*, d'exprimer à la fois, la force de la douleur qui l'irrite et le pousse, et l'effort du courage qui le combat et le retient, puisse concevoir ce mouvement composé ; et s'il ne le conçoit pas, comment le rendra-t-il ? Il omettra précisément le trait décisif ; il croira même se rapprocher davantage de l'exactitude anatomique, en l'omettant : il sera près de placer un défaut, où l'artiste a placé une beauté.

Jeunes artistes, copiez beaucoup, mais imitez davantage. Ne sentez-vous pas que, pendant que votre main seule travaille, votre génie dort. Vous perdez le moment de contracter l'heureuse habitude de l'enthousiasme ; vous désespérez de vous.

Vous copiez des chefs-d'œuvres, dites-vous. Non : vous copiez, dans des chefs-d'œuvres, précisément ce qui n'en est pas. Copieriez-vous si long-temps ?

Au reste, savez-vous ce que vous devez copier ? Les élémens du beau. Quand vous vous en serez une fois rendu maître, vous pourrez en former, ensuite, à votre gré, des combinaisons qui seront originales, et vous seront vraiment propres. Copiez le nud, sous toutes les formes, sous tous les aspects ; copiez la nature tranquille du marbre, et de la toile antique ; à la bonne heure : et puis, quand vous voudrez passionner vos personnages, au lieu d'emprunter à d'autres tableaux des affections analogues, composez-les vous-même ; composez-les, pour le lieu, pour le temps, pour l'action ; tout visage de passion emprun-

tée ne peut être jamais qu'un masque. Voilà pourquoi, dans presque tous les tableaux d'histoire, les personnages sont si outrés et si froids ; ce ne sont que de mauvais comédiens.

Le travail de copier, je le crois bien, est séduisant : il promet au jeune élève qu'il atteindra son modèle, et il ne lui demande, en retour, que du temps, de la patience, du crayon et de la couleur; il dispense de toute étude.

Vous avez rencontré juste, me dit le jeune homme : voilà bien ce que nous pensons tous, en nous mettant à copier.

Mais comment donc apprendrai-je à devenir un grand peintre ?

Mon ami, en devenant d'abord un poëte, un historien, un physicien, un philosophe ; car, pour le méchanisme de l'art, qui est la dernière partie de

l'art, elle doit occuper aussi la dernière. Sans les autres, elle est inutile. Quand on ne sait ni penser, ni raisonner, ni sentir, à quoi sert de savoir parler? A la vérité, les trois quarts des artistes ne veulent que parler : ils ne travaillent, les malheureux, que pour des organes. Vous, si vous voulez travailler pour l'esprit et pour le cœur, prenez une autre route. Commencez par cultiver et votre cœur et votre esprit : sentez (1).

Ce qui a perdu les arts, c'est de les avoir traités comme des métiers, de les avoir fait embrasser aux jeunes gens, comme des professions méchaniques.

Les artistes s'étonnent et se plaignent du peu de goût des hommes éclairés,

(1) Le conseil, que je donne ici, est bien justifié par les Greuze, les Vernet, les Houdon, les David, les Lebrun, &c.

pour les productions des beaux arts; mais pourquoi, artistes, n'imitez-vous que des objets qui sont de trop dans la nature, ou qui y sont constamment. Offrez-nous une nature qui soit nouvelle, et sur-tout qui soit choisie. Montrez-nous les trois fils du vieil Horace, jurant à l'envi, à la voix de leur père, la ruine d'Albe et le salut de Rome. Montrez-nous Socrate enchaîné dans sa prison et la coupe fatale à la main, conversant avec ses disciples, comme assis à un banquet et le front couronné de fleurs. Ou bien, rival heureux du Corège, faites-nous voir encore l'amour, qui, éternellement plaira, sur-tout si vous le représentez sous les traits du jeune Lubormiski, armé, non de son flambeau, ni de son arc, mais seulement de sa nudité, et offrant une couronne de laurier et de myrthe .... sans doute à

l'artiste, dont le pinceau l'a fait naître (1).

Mais chacun veut avoir pour soi la foule, et la foule se contente aisément. Le goût du vulgaire finit, où celui des connoisseurs commence. Le vulgaire quitte l'œuvre de l'art, quand les couleurs disparoissent, et que les pensées se montrent : espèce d'idolâtres, pour qui l'image est le dieu.

Dès que j'eus cessé de parler, le jeune dessinateur me remercia, et me dit, avec une ingénuité touchante : il est trop tard, je suis trop avancé, trop pressé sur-tout par le besoin, pour passer de la route que j'ai prise, dans

(1) Tout ce paragraphe a été ajouté, comme on le voit, depuis le retour de l'auteur.

Ce tableau de l'amour, par Madame Lebrun, dans lequel elle s'est surpassée elle-même, l'approche du Titien, pour la vérité, et du Corège, pour la grace.

celle que vous m'indiquez. Il soupira, et me demanda mon nom.

Je ne vous le dirai pas, lui répondis-je; mais Homère, Virgile, et plus encore l'amour de la gloire, voilà ce qu'il est important pour vous de connoître.

Oui, sans l'amour de la gloire, on ne fait jamais rien de grand: car on ne fait jamais d'effort.

Alexandre ne renversoit, dans l'Asie, les royaumes, qu'afin que le bruit de leur chûte retentit sur la place publique d'Athènes.

LETTRE LXXIII.

A Rome.

J'AI vu le colisée.

En passant sous l'arc de Titus, pour y arriver, je me suis arrêté un moment. Je me suis plu à considérer la pompe du triomphe, les dépouilles des Juifs, les esclaves qui traînent le char, la douce majesté du conquérant, cette foule de Romains heureux de lui, qui le contemplent, enfin, mille empreintes du ciseau grec, plus belles les unes que les autres, et qui vivent encore sur le marbre.

J'aimois sur-tout à contempler un monument érigé par Trajan à Titus.

En quittant l'arc de Titus, on découvre, à droite, l'arc de Constantin,

à gauche, le colisée, au milieu, la fameuse *Méta Sudans.*

Cet arc, qui fut érigé pour attester la première victoire de Constantin contre Maxence, n'atteste plus, aujourd'hui, que la décadence des arts, sous Constantin.

On fut réduit, pour le parer, à dépouiller un arc de Trajan de ses bas-reliefs ; quel attentat !

Je quittai bientôt cet arc. Je jettai, en passant, un coup d'œil sur les restes de cette *Meta Sudans*, qui n'arrête plus personne par la fraîcheur et le murmure de ces eaux abondantes, qu'elle répandoit autrefois. Je m'avançai enfin vers le colisée.

Le colisée est sans contredit le monument le plus admirable de la puissance romaine, sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse, à

cette multitude de pierres qui le compose, à cette réunion de colonnes, de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres, circulairement, pour soutenir trois rangs de portiques; à toutes les dimensions en un mot de ce prodigieux édifice, vous reconnoissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers, et esclave d'un empereur.

J'errai pendant long-temps autour du colisée, sans oser, pour ainsi dire, y entrer : mes regards l'embrassoient avec admiration et respect.

Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice, qui soit debout; cependant l'imagination peut encore en relever le reste, et voir le monument en entier.

J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil ! quels tableaux ! quels contrastes! quel étalage de ruines,

et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes, l'empreinte de la main du temps, les autres, l'empreinte de la main du barbare, celles-ci écroulées hier, celles-là il y a peu de jours, un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes enfin, qui, de moment en moment, tombent : ici c'est un portique qui chancèle, là, un entablement, plus loin, un gradin : et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent, ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment; et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses énormes que des siécles avoient formées, et qu'avoient unies ensemble la volonté d'un empereur, et les bras de cent mille esclaves.

C'étoit donc-là où combattoient, dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyois entendre encore les rugissemens des lions, les soupirs des mourans, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantoit le plus mon oreille, les applaudissemens des romains.

Je croyois les entendre, ces applaudissemens, pressant, encourageant, exigeant le carnage, ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de sang; ceux des femmes, aux mourans toujours plus de grâce.

Il me sembloit voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur étoit tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'un œil qui venoit de caresser un amant, accueillir ou repousser,

quéreller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain étoit féroce! On ne pouvoit l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avoit exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avoit jettée hors des limites de la nature, et de celles de l'humanité : de sorte qu'à la fin elle ne pouvoit plus trouver d'émotions assez puissantes, que dans des conquêtes de royaumes, des combats de gladiateurs et de lions, des statues colossales et d'or, des règnes de Néron et de Caligula.

Mais, quel changement dans cette arène! Au milieu s'élève une croix, et tout autour de la croix, à d'égales distances, s'appuient sur les loges où l'on renfermoit les bêtes féroces, quatorze autels, consacrés à différens saints.

C'est là que, presque tous les jours,

des moines débitent des sermons, et tiennent des confrairies.

Le colisée de jour en jour dépérissoit; on enlevoit les pierres; on le dégradoit, on le souilloit: Benoît XIV imagina de sauver le colisée, en le consacrant; il le fortifia d'autels, et le couvrit d'indulgences.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques ne s'appuient plus que sur les noms de ces mêmes martyrs, dont le sang a réjailli sur eux.

Je me suis promené dans toutes les parties du colisée; j'ai monté à tous les étages; je me suis assis dans la loge des empereurs.

J'aurai long-temps dans mon ame le silence et la solitude que j'ai rencontrés, dans ces corridors, le long de ces gradins, sous les voûtes de ces portiques.

Je m'arrêtois de temps en temps pour écouter le bruit qu'y faisoient mes pas.

J'aimois aussi à écouter, je ne sais quel bruissement sourd, plus sensible à l'ame qu'à l'oreille, occasionné par la main du temps, qui mine, dans le colisée, de tous les côtés.

Quel plaisir encore j'éprouvois, en considérant le jour qui se retiroit peu-à-peu de cette vaste enceinte, en voyant la nuit se glisser par les arcades, et y répandre ses ombres!

A travers ces dernières lueurs du jour, et ces premières ombres du soir, mêlées ensemble, tout-à-coup j'ai vu passer une jeune femme. Elle étoit belle! elle étoit vêtue avec grace! Ses cheveux et ses vêtemens étoient mollement agités par un vent frais. Elle tenoit d'une main, sur son sein, un jeune enfant, de l'autre main, un faisceau de roses, sur sa tête,

un panier de fraises. Le colisée disparut.

Remis de ce léger trouble, je descendis dans l'arène. Mes regards disputèrent long-temps encore aux ombres du soir ces débris si pittoresques. Ils s'arrêtèrent sur cette pierre isolée, qui domine le plus dans les airs, et sur laquelle le dernier rayon du soleil mouroit.

Mais enfin il fallut sortir, riche toutefois de mille idées, de mille sensations, qu'on ne peut recueillir que parmi ces ruines, et que ces ruines en quelque sorte produisent.

LETTRE LXXIV.

A Rome.

MADAME*** m'a proposé de me mener aujourd'hui à Tivoli.

Nous sommes arrivés de bonne heure.

Tandis que Madame***, et le reste de la société étoient occupés à voir la grande cascade, la grotte de Neptune, la maison de Mécènes, j'ai couru aux *cascatelles*.

J'ai revu ce lieu charmant, comme on revoit un objet aimé, qu'on croyoit ne plus revoir.

Après avoir tout visité de nouveau; après avoir erré par-tout, j'ai dit : la soirée est belle; il est encore de bonne heure; je suis seul; offrons, ici, un sacrifice aux mânes de Délie et de Cinthie;

traduisons quelques-uns des vers de Properce et de Tibulle, dans le lieu même, où sans doute ils ont été faits : ce lieu m'inspirera peut-être.

J'ai fondu plusieurs élégies en une, et, au lieu de copier, j'ai imité. Voici d'abord une élégie de Properce.

Mais commençons par demander pardon à MM. les chevaliers *Bertin* et *Parny*, les *Properce* et les *Tibulle* de la France.

Poëtes charmans, j'ai osé cueillir des fleurs dans vos jardins, malheureusement après vous !

A CINTHIE.

Cinthie étoit à Rome, et Properce à Tivoli : on étoit au commencement du printemps.

Peut-on être sensible, et rester à la ville ?
Des amours, aujourd'hui, la campagne est l'asyle ;

Aujourd'hui, Junon même abandonne les cieux;
Et les vœux des mortels n'y trouvent plus les Dieux.
L'Amour s'est fait berger; Vénus s'est fait bergère :
En tous lieux, aujourd'hui l'on croit être à Cythère.
Salut, ô doux printemps! hommage à ton retour.

Oh! comme dans les bois, dans les champs d'alentour,
Comme, dans nos vallons, rit la nature heureuse!
Le ciel semble amoureux de la terre amoureuse.
L'aquilon cependant n'a point quitté les airs :
L'Amour frissonne encor dans nos bois déjà verts:
Caché dans ses boutons, le jasmin, cher à Flore,
Doute encor du printemps, et n'ose point éclore;
Mais, parois, ma Cinthie, et tout va refleurir.

Dis-moi, loin de Tibur, qui te peut retenir?
Seroit-ce ta santé, qui languit, qui chancèle?
Vas! c'est en l'aimant bien qu'on guérit une belle.
Fuis donc les bords du Tibre, et viens incessamment,
Recouvrer la santé dans les bras d'un amant.

Que dis-je! ô de l'amour illusion puissante!
Rien ne m'est si présent, que ma Cinthie absente.
Tous mes sens sont émus; je l'entends, je la vois:
Oui, c'est-là son souris, le doux son de sa voix.

Que ma Cinthie est belle! elle seroit, sans peine,
Des amours, à son choix, ou la sœur ou la reine.

Dryade, au fond des bois; Naïade, au bord des eaux;
Une nymphe bergère, au milieu des troupeaux.

Tout, dans Cinthie, est grace, et rien n'est imposture.
Elle n'est point parée, et c'est-là sa parure.

Quand Cinthie, au matin (j'en atteste l'amour)
Entrouvre ses beaux yeux, aussi purs que le jour,
C'est l'aurore — ou la rose : on croit la voir éclore.

Non, mortels, c'est Cinthie, et ce n'est point l'aurore :
C'est l'objet enchanteur qui me tient enflammé;
Si vous ne l'aimez point, vous n'avez point aimé.
Voulez-vous embaumer cet air que je respire ?
Laissez-là vos parfums, faites qu'elle y soupire.
Voulez-vous m'émouvoir ? priez-la de parler.
Elle marche ! ,... tremblez.... elle peut s'envoler.....
Quoi ! vous peignez Cinthie? êtes-vous donc Apelle !
Quoi, sans être Phœbus, vous chantez cette belle !
Viens, ma belle maîtresse; oui, viens : ne tarde plus
A rendre à mes baisers tes appas attendus.

Aimons-nous, aimons bien; qu'aimer nous soit la vie;
Sans cesse resserons le doux nœud qui nous lie,
Et Puissions-nous enfin, à notre dernier jour,
Tous les deux à la fois, ne mourir que d'amour !

Trouvez-vous, dans ces vers, quelque

trace de cette imagination ingénieusement amoureuse, qui caractérisoit Properce? car on aime avec son cœur, avec son esprit, avec son imagination, comme avec ses sens. Et c'est ce qui fait qu'on peut aimer, également bien, de tant de manières différentes.

LETTRE LXXV.

A Tivoli.

VOICI maintenant une imitation de Tibulle : ce sont des conseils aux amans.

Je veux en faire hommage aux mânes du président Bouhier, qui a fait un traité sur la coutume de Bourgogne et une traduction de Catulle.

CONSEILS AUX AMANS.

Venez tendres amans qui trouvez des cruelles ;
Vénus m'a révélé comment on plaît aux belles.
Venez. La complaisance ouvre un cœur à l'amour:
Qui toujours cherche à plaire est sûr de plaire un jour.
Que l'ingrate à tes vœux se montre inexorable,
Que son cœur soit armé d'un bronze impénétrable,
(Jamais un tendre amant ne se découragea ;)
Amuse, flatte, amuse... Eh bien, vois-tu déjà
Comme, insensiblement à tes vœux plus facile,
Elle-même à ton joug présente un cou docile.

Le temps peut tout : Le tigre à la fin obéit :
L'eau parvient à creuser le roc qu'elle amollit.
Tu te plains qu'on diffère ; attends : le lys superbe,
Pour briller quelques jours, se cache un an sous l'herbe.
Il faut, sur cette plaine, où jaunira le blé,
Que d'un an révolu tout le cercle ait roulé.

Tu le sais, ô jeune homme ! un cœur tendre est crédule,
Jures donc hardiment ; jures donc sans scrupule :
Tu peux même attester, sans les blesser jamais,
Pallas par ses cheveux, Apollon par ses traits.
Jupiter annulla, par un bienfait suprême,
Tout serment, qu'à l'amour arracha l'amour-même.

Il est d'heureux momens, des momens où le cœur
Est ouvert, sans défense, et n'attend qu'un vainqueur.
Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie ;
L'occasion est nue, et veut être ravie.

Ah ! comme des beaux jours le vol est prompt ! hélas !
On n'en vit jamais un revenir sur ses pas !
Destin tout-à-la-fois et sévère et bisarre !
Hérissé de frimats, armé d'un sceptre avare,
L'hiver, cinq mois entiers, règne en paix dans nos champs ;
Et son jeune héritier, l'aimable et doux printemps,
Revient, en fugitif, visiter son domaine,
Où son peuple de fleurs ne l'entrevoit qu'à peine !

Jouis donc, ô jeune homme ! hâte-toi. Ce coursier,
Qui, dans nos derniers jeux, s'élança le premier,
Il languit. Tu connois le frère de Délie;
Il négligeoit l'amour, le traitoit de folie.
Il rioit; l'âge vint; je le vis; il pleuroit.
Mais inutiles pleurs, inutile regrêt !
Hélas ! le serpent seul peut tromper la vieillesse;
Seul dépouiller les ans, et garder la jeunesse.

Quoique Iris ait déjà, dans les airs orageux,
De ses riches couleurs peint la moitié des cieux;
Et qu'au penchant des monts, dans le milieu des plaines,
La soif de Syrius ait tari les fontaines;
Si ta Chloé, pourtant, veut hasarder soudain
Un voyage peu sûr en un climat lointain;
Pars. Ou veut-elle errer sur la mer infidelle?
Prends la rame et fends l'onde, et fais voile avec elle.
Veut-elle, au bord des eaux, séduire le poisson?
Va déployer la ligne et jetter l'hameçon;
Enfin veut-elle, un soir, dans la plaine fleurie,
Vaincre, d'un pied léger, ton pied qu'elle défie?
Accepte : elle s'élance; et toi, vole : soudain,
Que ton pas ralenti lui cède le chemin;
Et vainqueur en effet, prête-lui ta victoire.
Alors, mets à profit l'ivresse de sa gloire.

Heureusement vaincu, tu peux alors ôser;
Tu peux impunément cueillir plus d'un baiser,
Qu'elle défend d'abord, et puis qu'elle abandonne.
Oui, d'abord tu les prends; ensuite, on te les donne;
Après, on te les offre; et la coquette enfin
Les ravit sur ta bouche, en dépit de ta main.

Il est d'autres secrets, un art plus sûr encore,
Mais que n'apprend Vénus qu'à l'amant qui l'implore.
Sois simple, sois modeste: on est toujours ému
D'une rougeur candide, et d'un rire ingénu.
Sache encore avec grace et parler et te taire;
Avec timidité te montrer téméraire.
Oh! puisse, dans tes yeux, une larme rouler,
Qui brillera d'amour et n'ôsera couler!
Enfin, que te dirai-je? Une aimable tristesse,
Un regard attendri qui conjure et caresse,
Un soupir, un silence est souvent écouté:
C'est un rien; mais un rien peut tout sur la beauté.
Il le pouvoit jadis: mais, dans ce temps barbare,
Où l'or plaît, où l'or règne, où Vénus est avare,
On vend l'amour! ô honte! On préfère, à présent,
Un coupable artifice à mon art innocent.
Des vers, des fleurs, des soins prenoient une coquète.
On pouvoit la séduire; à présent on l'achète.

Belles, quittez Plutus, et suivez les neuf sœurs.
Et, pour leurs favoris, réservez vos faveurs.
Belles, aimez les vers, les vers immortalisent;
Vos appas, dans les vers, avec eux, s'éternisent :
Et vos noms y vivront, tant qu'Hébé, dans les cieux,
Versera l'ambroisie au monarque des dieux;
Que Vénus sourira; que la reine de l'onde
De son écharpe humide embrassera le monde.
Tout périt sans les vers. Sans cet art immortel,
Que de dieux oubliés n'auroient point eu d'autel!
Et toi-même, ô Vénus! il t'en souvient : Homère,
A ta belle ceinture attacha l'art de plaire.

Ces vers sont tirés d'une traduction en vers des élégies de Tibulle, et d'une partie de celles de Properce, par l'auteur de ces lettres. Elle n'a pas encore vu le jour.

LETTRE LXXVI.

A Rome.

VOICI quelques-unes de mes remarques sur l'état écclésiastique et les habitans de Rome.

Il n'y a, à proprement parler, à Rome, que trois sortes de personnes : le pape, le clergé et le peuple.

Tout le clergé est entraîné par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la tiare inclusivement.

Tout ce qui n'est pas clergé, reste en-deçà : princes, marquis, avocats, fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendians ; c'est-là le peuple.

La noblesse n'a guères, à Rome, que le poids et l'éclat inhérens à l'anti-

quité d'origine ; elle n'y pèse point, comme ailleurs, sur le peuple, du poids accessoire et énorme de toutes les préférences pour les places, et de cette multitude inconcevable de possibilités d'opprimer.

Le clergé réunit tous les honneurs et tous les pouvoirs ; et c'est des rapports, plus ou moins intimes, avec des membres plus ou moins considérables du clergé, que découlent les importances secondaires, et les considérations subalternes.

La plus grande masse des richesses lui appartient ; prix du ciel qu'il vendoit autrefois.

Sur trente-six mille maisons que l'on compte à Rome, la main-morte en possède vingt mille. En effet, depuis un grand nombre de siècles, la main-morte hérite sans cesse, et elle n'a point

d'héritiers. Elle doit, à la longue, posséder tout, c'est-à-dire, tout envahir.

La richesse territoriale est peu de chose dans l'état ecclésiastique. Elle ne suffiroit sûrement pas pour nourrir ses habitans. Mais Rome a ses bulles, ses cérémonies, ses ruines ; elle a son nom, qui est la plus riche de toutes ses ruines.

Elle est hors d'état aussi d'envoyer aucune portion de ses denrées, ou de son industrie, au marché général de l'Europe ; elles les consomme : enfin, elle ne peut payer l'Europe, qu'avec de l'or, (car les indulgences n'ont plus de cours).

Ce n'est pas que, si son agriculture et son industrie étoient plus florissantes, elle ne pût connoître aussi le commerce ; mais elles sont l'une et l'autre dans l'abandon.

Voici un échantillon de la manière

dont on cultive, dans les environs de Rome, le peu de terrein soumis à la culture.

Aux époques du labour et des récoltes, des particuliers se rendent dans une place publique, auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs : arrivent ensuite les propriétaires, qui en louent un certain nombre, et les conduisent sur leurs possessions, souvent, à huit ou à dix milles. Alors, dans l'espace d'une seule journée, on exécute toute l'opération de la saison : en un jour, on laboure ; en un jour, on sème ; on moissonne et on récolte en un jour : ces travaux de l'agriculture ressemblent à des coups de main, qu'on va faire dans les campagnes.

Le sol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art et de sueur obtiendroit toutes les productions qu'on vou-

droit, des sels de cette terre et des rayons de ce soleil, qui n'y font naître, aujourd'hui, que des maladies.

On évalue la population de Rome à cent soixante-dix mille ames.

On compte près de dix mille mendians ou pauvres.

La domesticité est plus nombreuse.

Le clergé séculier ou régulier peut s'évaluer à un sixième.

On estime que le célibat de profession est tel, qu'il y a plus de cinq femmes pour un homme : voilà une des mesures du libertinage à Rome.

La culture de l'esprit est, ici, comme celle de la terre, à-peu-près nulle. Aussi l'esprit n'y produit-il guères que de la jurisprudence, de la médecine, de la théologie et des sonnets.

La meilleure éducation des filles, c'est de n'en recevoir aucune.

Il y a, à Rome, dans la multitude, peu de raison, assez d'esprit, beaucoup d'imagination : les années y donnent des habitudes, et n'y donnent pas d'expérience.

Je ne remarque que ce qui domine.

LETTRE LXXVII.

A ROME.

Suite de la précédente.

L'ÉLECTION, comme on sait, place la thiare sur la tête du pape.

Il n'y a point de souverain en Europe, dont les loix aient moins limité l'autorité : il dit, et on fait. Ses volontés sont tout ensemble des loix civiles, et des préceptes religieux; chef de l'église et de l'état, ses volontés sont sanctionnées par la crainte du bourreau et du diable tout à la fois.

Mais il s'en faut bien que l'autorité du pape ait, à Rome, toute sa puissance; elle n'en a pas la moitié.

Le pouvoir temporel se réduit à un

revenu qui est très-modique ; à une poignée de milice, qui n'est qu'une ridicule représentation d'état militaire ; à une bande de sbires, que l'opinion publique diffame, et qui par conséquent sont infâmes ; à une ombre de police exercée par les curés ; enfin, à des tribunaux très-nombreux, et par conséquent sans poids.

Ces moyens, qui composent le pouvoir temporel, déjà si foibles en eux-mêmes, sont encore affoiblis par des non-valeurs et des abus.

A l'égard de l'administration des finances, nulle intelligence dans l'application, nulle économie dans l'emploi, presque nulle comptabilité. L'administration des finances est un pillage.

Quant au pouvoir militaire ; l'ombre d'une armée obéit à l'ombre d'un chef. Ni esprit militaire, ni discipline. Les

sbires sont des brigands privilégiés, qui font la guerre à des brigands, qui ne sont pas privilégiés. Leur chef est obligé d'entretenir, au cardinal-vicaire, un carrosse et deux chevaux. Ce mot renferme un volume.

Les tribunaux sont composés de prélats qui, en général, ignorent les loix, et s'occupent de toute autre chose. Mais ils ont des secrétaires.

La Rotte cependant, qui est un tribunal d'appel, est respectable. Elle est obligée de motiver ses sentences, et de les publier sur le champ; mais ses décisions n'ont point de terme. On peut sans cesse revenir contr'elles. Il ne faut qu'un mot du pape : ce mot s'obtient ou s'achète.

A l'égard du pouvoir pénal, la multiplicité des asyles (il y en a dans Rome près de sept cents), l'insuffisance ou

la connivence des sbires, les crédits particuliers, la nature des galères, qui sont très-douces et très-mal gardées, n'en font qu'un épouvantail.

J'ai oublié de dire que toutes les maisons, où les cardinaux ont fait poser leurs armes, mettent les créanciers à l'abri des exécutions judiciaires. Ces sortes d'asyles sont en grand nombre; quelques cardinaux en trafiquent. L'impunité, à Rome, est un revenu.

Le pouvoir de la religion a conservé un peu plus de force; mais il en a perdu beaucoup, par trois causes également puissantes, la multitude des indulgences, la facilité des absolutions, et l'habitude.

D'après cet exposé du gouvernement de Rome, il sembleroit que Rome doit, comme état politique, toucher à sa ruine, comme état social, être travaillé par mille désordres, comme état civil,

être en proie à toutes les misères : chose incroyable et pourtant vraie, Rome est, peut-être, l'état politique le plus en sûreté, l'état social le plus calme, l'état civil le moins malheureux.

Mais comment expliquer ce phénomène ? Par la prépondérance de l'action des causes morales ou cachées, qui tendent à la sûreté, à la paix et au bonheur, sur l'action des causes physiques ou apparentes, qui tendent à la dissolution, au désordre et au malheur.

Je tâcherai demain d'expliquer ceci.

LETTRE LXXVIII.

A ROME.

Suite de la précédente.

L'ÉTAT ecclésiastique, sans troupes, sans argent, presque sans population, sans moyens d'attaque et de défense, et au milieu d'états qui le convoitent, sembleroit devoir être toujours prêt à tomber sous la conquête.

Mais voyez comme, à l'envi, les causes morales, ou l'étayent, ou le redressent. Voyez la jalousie de ces mêmes états voisins, qui les tient tous en arrêt; voyez les opinions religieuses, qui donnent à Rome, dans l'univers entier, des soldats; voyez enfin l'intérêt politique des princes chrétiens, veiller à la conservation d'un despotisme, sur lequel s'ap-

puient tous les autres, qui, en mettant tous les trônes dans le ciel, leur épargne des troupes et de l'or, qui, enfin, possède et prête ou vend à tous les souverains cette parole qui vaut des armées : *l'autorité vient de dieu.*

C'est à tort qu'on prétendroit que l'autorité spirituelle du pape pourroit être séparée de son autorité temporelle.

Il est incontestable que c'est la couronne du monarque qui soutient la thiare du pontife : les séparer, ce seroit les briser.

La force physique est la base nécessaire de tous les pouvoirs moraux qui ne sont, à vrai dire, eux-mêmes, que des pouvoirs physiques aussi, mais compliqués et secrets.

L'autorité temporelle du pape ne périra vraisemblablement que lorsqu'il

n'y aura plus que de la religion sans superstition.

Que de durée cette menace lui accorde encore ! car il sera peut-être impossible à la religion et à la philosophie de purger de toute superstition le catholicisme.

La foiblesse naturelle de l'esprit humain, l'ignorance invincible des dernières conditions de la société, la puissance de l'habitude, l'intérêt de plusieurs passions, empêcheront toujours que la religion chrétienne ne s'épure parfaitement ; qu'elle ne se relève vers le ciel, d'où elle est descendue, et ne retourne à ces idées simples et sublimes auxquelles les hommes vulgaires ne sauroient atteindre.

Mais, dira-t-on, l'état ecclésiastique est aujourd'hui si foible ! Il n'a jamais été si stable que depuis qu'il est si foible. Il n'a plus rien à redouter désormais, car désormais il n'est plus à craindre.

LETTRE LXXIX.

A ROME.

Suite de la précédente.

LA tranquillité qui règne à Rome peut s'expliquer aisément.

Quoique le pape ait dans ses mains un pouvoir absolu, il est peu dans le cas d'en abuser ; il n'est pas né prince ; la couronne est pour lui une bonne fortune, un accessoire de la thiare, une des fonctions de la papauté, un dépôt plutôt qu'une propriété ; et ordinairement il est vieux : d'ailleurs, on ne prend tout d'un coup ni des besoins, ni des habitudes, ni des talens, ni des idées ; on les acquiert, et, à un certain âge, avec peine.

Un grande considération retient encore les papes, qui seroient tentés d'op-

primer : pour se faire respecter comme pontifes, il faut qu'ils se fassent aimer comme rois.

Le despotisme des papes consiste bien plus à ne pas user de leur pouvoir qu'à abuser de leur autorité.

La foiblesse est presque la seule tyrannie des papes.

Or, celle-là cause bien moins de trouble ; elle donne le temps à la nation de gagner un nouveau pontificat.

Le haut clergé n'a pas d'intérêt non plus à troubler l'ordre établi.

L'autorité du pape, douce et légère en elle-même, n'appuie presque pas sur lui.

L'opinion d'ailleurs, qu'elle est sacrée ; celle, qu'elle est nécessaire ; celle, qu'elle est momentanée : ces trois opinions la soulèvent.

Enfin, l'ambition et l'espérance d'exer-

cer quelque portion de cette autorité dans le moment, et de l'exercer en entier quelque jour, achève de lui ôter toute sa pesanteur, en lui laissant tout son poids.

Et comment les cardinaux seroient-ils tentés de rétrécir la thiare? Ils ne sont rien, dans l'état, auprès du peuple, auprès du clergé, auprès du souverain, ni même, dans l'Europe entière, par ce qu'ils sont, mais, uniquement, par ce qu'ils peuvent être : ils ne diminueront donc pas ce qu'ils peuvent être; ils ne diminueront donc pas le pape.

A l'égard du peuple, une foule de causes morales courbe son obéissance, comme sa foi, sous le joug pontifical. Il a un maître absolu; mais il n'en a qu'un. Il croit le tenir de dieu; il en change souvent : la thiare est trop loin de lui.

Si le peuple, à Rome, demeure en paix, quoiqu'il ne soit ni prévenu par la police,

ni réprimé par la justice, c'est que l'absence des causes de désordre y remplace les moyens de l'ordre.

Rien de plus rare à Rome, que les vols caractérisés, que les effractions, que les mouvemens populaires. Seulement un grand nombre de coups de couteau.

Ils ne causent jamais ni mouvement, ni horreur; on les voit donner de sang-froid, on les raconte de sang-froid. Le meurtrier ne passe ni pour méchant, ni pour dangereux, ni pour infâme. Sans doute, dit-on, on l'a provoqué.

L'usage du couteau est le duel de la populace.

On le regarde comme une portion de la justice laissée au peuple. Il ne passe guères d'ailleurs la vengeance qui est modérée par la crainte même de la vengeance.

C'est la vengeance, à Rome, qui fait la police.

On pourroit assurément, si l'on vouloit, ôter le couteau au peuple, réunir à la justice souveraine cette branche égarée de la justice criminelle : il suffiroit de supprimer les asyles, de surveiller les galères, et de ne plus arracher aux mourans, des mots douteux qui pardonnent; car, ici, l'assassinat au couteau est tellement regardé comme un crime privé, que le pardon de l'assassiné désintéresse absolument la justice souveraine.

Le peuple y gagneroit-il?

Le couteau fait, il est vrai, parmi le peuple, quelques victimes, mais il prévient l'oppression, qui en fait encore davantage. Il hâte quelques morts, mais il diminue les malheurs.

Un grand qui peut opprimer, et un

petit qui peut se venger, sont, à-peu-près, à deux de jeu.

Je suis loin cependant d'approuver l'usage du couteau; j'énonce ce qui, dans un mauvais ordre de choses, paroît être le moins mal.

Je reviens à la rareté des vols.

Le nombre des besoins physiques, qui conseillent le vol, est beaucoup moindre à Rome que par-tout ailleurs.

La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains; mais rassasiés et vêtus de la fécondité et de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre.

La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état précaire, par-tout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient; c'est ici un état assuré. Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse, et

à qui, non-seulement elle ne donne le présent, mais ne garantisse aussi l'avenir.

Un homme, une femme, un enfant n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais. Et que faut-il de plus à un mendiant? Dégradé, ou par la misère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit : dès qu'il l'a, il est heureux — comme son chien.

Il y a plus de mendians à Rome que par-tout ailleurs; ils abondent de tous les côtés; le pélerinage en dépose un très-grand nombre.

Tout ici leur est ouvert; il leur est permis de chercher par-tout la charité, de la poursuivre par-tout : ils entrent dans les cafés, et ils en sortent comme des animaux domestiques. La

délicatesse souffre et murmure; mais l'humanité dit à la délicatesse : ce sont des hommes.

Une raison qui prévient encore la fréquence des vols, privés ou publics, c'est l'absence du luxe, et sur-tout du plus contagieux, du luxe effronté qui brille.

Il faut moins de superflu, à Rome, que par-tout ailleurs.

La richesse y sert peu les ambitions, qui toutes doivent passer par l'état ecclésiastique, et sont forcées d'y rester.

D'ailleurs, tout le monde est connu; moins d'espérance par conséquent d'en imposer par du faste, moins de besoin par conséquent de faste, et par conséquent de crimes.

Le superflu coûte plus de grands crimes, que n'en coûte le nécessaire.

La misère, la paresse, l'ambition,

le besoin des femmes peuvent donc, à Rome, se passer de voler.

Je dis aussi le besoin du sexe; parce qu'ici le climat, et les mœurs fournissent suffisamment des femmes, même au caprice.

La débauche privée est si grande, qu'on ne connoît point la débauche publique; elle n'est pas nécessaire : ainsi, dans certains pays, la pauvreté est si générale, qu'il n'y a point de mendicité.

Il se commet pourtant des vols, mais ce sont plutôt des tentations et des facilités du moment, que des coups de main combinés.

On voit pourquoi les assassinats sont rares. Les besoins de voler sont peu actifs et peu nombreux, et les peines contre le vol ne sont pas sévères.

Pourquoi, maintenant, la mauvaise distribution de la justice, et la mauvaise

économie politique ne lassent-elles jamais la patience du peuple ?

Il faut distinguer les querelles judiciaires du peuple, de la populace, des petits bourgeois, et les querelles judiciaires des états plus importans.

Les premieres roulent ordinairement sur des minuties, et montrant tout d'un coup la justice, obtiennent en général des jugemens assez justes, ou dont l'injustice est si subtile, qu'elle échappe aux yeux du vulgaire.

Quant aux autres différens : leur décision n'intéresse que peu de monde ; et d'ailleurs, l'équité et l'iniquité de ses décisions peuvent aisément rester cachées dans la complication des intérêts et des formes, ou dans l'obscurité des droits.

De toute l'administration politique, la seule partie qui affecte vraiment le peuple, c'est celle qui le touche immé-

diatement : c'est-à-dire, le prix des denrées.

Quand les denrées haussent, le peuple murmure. Que fait alors le gouvernement? Il écoute; et si le murmure ne devient pas un cri, il va son train; il se garde seulement de verser *cette dernière goutte*, qui seule fait répandre les vases d'iniquité, comme tous les autres.

Le peuple vient-il à crier, le gouvernement baisse le prix; mais il diminue la mesure : le peuple Romain est content.

Voilà le peuple Romain; les peuples; le peuple.

Celui-ci est plus patient, parce que les autres n'espèrent que dans le temps, mais lui, dans le lendemain. Un pape est toujours, pour lui, un roi, qui se meurt.

Aussi le plus grand tort que les papes

puissent avoir avec les Romains, c'est de vivre trop long-temps, de retarder le tirage d'une loterie où tout le monde a des billets, et qui a des lots pour tout le monde. Les cardinaux y ont des billets de pape; les prélats, des billets de cardinaux; les abbés, des billets de prélats; la noblesse, des billets de crédit; certaines personnes, des billets d'emplois; les marchands, des billets de vente; les artisans, des billets d'ouvrage; les mendians, des billets d'aumônes : tous, des billets de changemens, de spectacles et de fêtes. Pourquoi donc cette joie, cette folie, cette ivresse d'un bout de Rome à l'autre? Rome a-t-elle remporté quelque victoire? Oui; un pape est mort.

LETTRE LXXX.

A ROME.

Suite de la précédente.

MAINTENANT; comment le peuple est-il heureux, sous le joug d'une autorité absolue, sous l'influence de tant de puissances secondaires, sous l'action continuelle de la pauvreté, en proie à tant de défauts et de vices d'une administration détestable ?

Qu'il obéisse ; à la bonne heure : l'habitude, la patience, l'espoir, la religion ont séparé à Rome, par un assez grand intervalle, l'oppression et la révolte.

Mais que ce peuple obéisse gaiement!

Vous avez déjà vu que l'autorité absolue du pape ne pouvoit peser beaucoup

sur le peuple. L'influence des grands sur sa destinée est encore moins oppressive.

Il règne dans tous les rapports des grands avec les grands, et des grands avec les petits, une aménité, une facilité, une cajolerie universelle : cela vient de ce que la fortune exerce ici tous ses caprices, et ordinairement, en secret et en silence, par des valets, des moines, des secrétaires, ou par des femmes. On ne sait donc, au juste, avec qui l'on a affaire, le prix de celui avec qui on traite, l'influence de ce passant qu'on salue. Peut-être demain, ce pauvre prêtre sera-t-il prélat; ce pauvre prélat, cardinal; ce pauvre diable, le secrétaire ou le valet d'un homme en place. Dans le doute, tout le monde ménage tout le monde; dans le doute, on prodigue les paroles de bienveillance, les sourires

de protection, les serremens de mains d'amitié : tous les visages font la cour à tous les visages.

Les Romains ont une merveilleuse facilité à changer de visage, ou plutôt ils n'ont pas besoin d'en changer ; les meilleurs masques du monde, ce sont des visages italiens. Cependant leur pantomime outre tout, les gestes, les paroles, les regards, de sorte que, pour la rendre trop significative, ils la rendent insignifiante. Aussi, les Italiens, entr'eux, ne croient-ils jamais ni le visage, ni la parole, ni l'accent même; ils ne croient que l'événement.

Voulez-vous connoître la conduite d'un cardinal en visite chez un autre cardinal, sur-tout quand ce dernier est en place ? En entrant dans la première antichambre, où sont les valets, il salue; dans la seconde, où se tiennent les valets-

de-chambre, il sourit; dans la troisième, où sont les gentishommes, il prend la main, dans la quatrième, où se trouve l'introducteur, il salue, il sourit, il prend la main et il cause; enfin, il entre chez son collègue : ce sont, en apparence, deux amis qui s'embrassent, et, en effet, deux rivaux qui voudroient s'étouffer.

Cette politique nécessaire de ménagemens met donc, ici, les petits à l'abri des oppressions dont, ailleurs, les loix mêmes ne les défendent pas.

Enfin, à Rome, la médiocrité des fortunes rapproche les individus et les états : toutes les têtes, presque, se touchent; il faudroit donc que le despotisme fut bien adroit, pour n'en frapper précisément qu'une.

LETTRE LXXXI.

Suite de la précédente.

ACHEVONS d'expliquer le bonheur des Romains, fondé (comme on vient de le voir), sur un esclavage politique, apparent, et sur une liberté très-réelle.

Aucun de leurs besoins physiques n'a le superflu; mais ils ont tous le nécessaire, et peu est le nécessaire.

La faim est sans énergie. Un repas suffit par jour; et des fruits, des légumes, du petit poisson, peu de viande, suffisent à ce repas unique.

La soif demande et consomme très-peu de vin, mais beaucoup de citrons et de glace.

Quant à l'habillement; le climat et le costume le réduisent au vêtement : toute

personne qui n'est pas nue, est vêtue.

Le besoin des sexes trouve dans le sygisbéisme, aliment; dans les mœurs, facilité; dans la religion, indulgence.

Il est un besoin particulier, qui n'est pas compris dans la liste des besoins de l'homme, peut être le plus impérieux de tous, qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine, et qui cependant a peu fait jusqu'ici l'objet de la législation, et même de la philosophie : c'est celui qu'éprouve l'homme, d'épuiser son activité, c'est-à-dire, de dépenser le superflu de vie, qui lui reste, après la satisfaction des premiers besoins.

Il est constant que ce trop de notre existence, si je peux m'exprimer ainsi, comprimé en nous par la contrainte ou par le défaut d'exercice, cause infailliblement ce mal-aise, qu'on nomme ennui, et qui devient un tourment affreux.

C'est pour prévenir ou combattre cette modification douloureuse, pour échapper à l'ennui, que l'homme civilisé fait part-tout, plus ou moins d'efforts, qu'il invente et cultive la foule des arts, se perfectionne ou se déprave, qu'il remue l'univers, et qu'il remplit les histoires.

Mais ce besoin est plus ou moins impérieux dans les différens degrés de civilisation, et sous les différentes températures.

A Rome, par exemple, le climat le réduit beaucoup, ainsi que les autres besoins.

D'ailleurs, les circonstances politiques, loin de le cultiver, de le développer, de l'augmenter, comme elles font parmi d'autres peuples, concourent, au contraire, avec le climat, à le restreindre encore d'avantage.

Vous voyez, en effet, que la poli-

tique européene se retire de plus en plus de l'état ecclésiastique, comme la mer, de ses rivages.

Cet état reste bien, si vous voulez, dans le territoire de l'europe; mais il n'est presque plus dans sa société; il ne représente plus sur le globe. Il n'a donc plus de part à son mouvement général, ni à son commerce habituel, ni à ces électrisations fréquentes des orages politiques, qui entretiennent, qui irritent, qui développent la sensibilité des nations.

Ainsi, le besoin de consommer son activité, réduit, chez les Romains, par ces deux causes, n'exige point tout cet espace qu'il lui faut ailleurs, pour s'exercer et se satisfaire : il ne lui faut pas tous ces divers champs de la philosophie, de la littérature et de la politique.

Le peu de superflu qui leur reste de

leur existence, après la satisfaction des premiers besoins, ils le dépensent en sommeil, en amour, en vanités, en disputes théologiques et en processions.

On passe du dîner au sommeil. On dort jusqu'à six heures du soir ; ensuite on ne fait rien, ou on fait des riens. La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les atteliers se ferment; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin; on va à la promenade, dans la rue du cours ; à la conversation, dans les coteries ; à la collation, dans les auberges; les esprits, même les plus graves, s'abandonnent, jusqu'au lendemain.

Chaque soirée est une fête publique, à laquelle préside l'amour. Il n'est pas fort rafiné. Les sens parlent aux sens, et ils se sont bientôt entendus ; ou bien

la vanité à la vanité; rarement le cœur et l'imagination, à l'imagination et au cœur.

Il y a tant de bonnes fortunes à Rome, qu'il n'y a point de bonnes fortunes.

On ne trouve, ici, dans les mœurs ni des hommes privés ni des hommes publics, cette moralité, cette bienséance dont les mœurs françoises sont pleines.

Le beau moral est absolument inconnu. Ce qu'il y a de bien, on ne le doit qu'à l'instinct, au bon sens, à la coutume. Or, c'est pour atteindre à ce beau moral dans tous les genres, que la sensibilité est le plus tourmentée; qu'elle est en proie aux contentions de l'esprit, aux émulations de l'ame, aux scrupules de la conscience; qu'elle pare avec tant de rafinement et de peine, les écrits, les

discours, les passions, enfin toute la vie publique et privée.

Rien de tout cela à Rome.

La vie, pour la plupart des individus, n'y a que de la vieillesse et de l'enfance. Les autres saisons lui manquent.

Deux choses ajoutent singuliérement au bonheur des Romains. La religion, par ses absolutions, leur couvre toujours le passé, et, par ses promesses, leur colore toujours l'avenir. C'est le peuple qui craint le moins, et qui espère davantage. Il a la religion la plus aveugle, et en même temps la plus commode. Qu'il assiste régulièrement à des cérémonies religieuses, c'est-à-dire à des spectacles, et qu'il prononce habituellement certaines paroles, il a le ciel.

Il n'a pas besoin de travailler ses sentimens et ses idées, et de se battre toute

la vie avec les passions. La température de sa religion est aussi douce que celle de son ciel.

Le Romain n'ayant qu'une sensibilité médiocre, et toujours vague, est très-rarement malheureux, et ne l'est jamais beaucoup.

Ce n'est pas que sa sensibilité ne puisse être poussée à tous les extrêmes, comme celle des femmes; sa foiblesse même l'en rend susceptible : mais il faudroit que les ressorts qui l'y auroient poussée, demeurassent constamment tendus.

Vous savez ce qui est arrivé à Rome, il y a deux mille ans, lorsque l'ambition de la conquête du monde s'y détendit. Tout se relâcha, à la fois; en peu de temps, l'empire de l'univers fut dissous. On vit les derniers empereurs et les papes.

La Rome ancienne n'étoit qu'artificielle. La Rome de la nature est celle-ci.

Voilà Rome, comme la veulent son ciel et sa terre ; la voilà, comme ils l'ont faite, toutes les fois qu'ils ont été libres.

Jamais les Romains actuels n'auront ce degré d'esprit et d'imagination, que donne la tension de la fibre, qui, dans les mœurs ou les arts, trouve l'énergique et le passionné, et qui atteint au sublime. Ils n'auront que celui qui est en-deçà, et qui rencontre uniquement l'abondant, le facile et le disert.

Enfin ils n'auront plus de vrai génie, qui n'est ordinairement produit que par irritation, si je peux m'exprimer ainsi. Ils n'en auront, du moins, que par accident.

Mais qu'on ne s'y trompe point : ce qui embellit un peuple au regard des

autres peuples, n'est pas ce qui le rend fortuné.

Il en est des peuples comme des individus, qui sont presque toujours misérables, par les mêmes qualités qui leur donnent de l'éclat, et qui les font envier.

En dernière analyse; les Romains ressemblent beaucoup à ces hommes médiocres, paisibles et obscurs, dont le sort ne tente qui que ce soit, qui ne sont ni aimables, ni utiles, à qui on ne voudroit pas ressembler, avec qui on ne voudroit pas vivre; mais qui pourtant sont heureux.

LETTRE LXXXIII.

A Rome.

QUE ces ames trop sensibles, qui craignent tout ce qui rappelle à l'amour, n'entrent jamais, à Rome, dans l'église de la Victoire; elles y verroient la statue de sainte Thérèse, par le *Bernin.*

Thérèse est à moitié couchée; tout son corps s'abandonne .... son regard, ses traits, sur-tout ses mains et ses pieds languissent.....

Ma pensée commence à rougir; détournons-la.

Et on appelle cette église, l'église de la *Victoire!*

Si quelque passion a troublé la paix de votre ame, allez à la fontaine de Moïse, et arrêtez-vous devant ces deux

lions, qui reposent, ... et qui, de leur gueule entr'ouverte, laissent échapper deux ruisseaux sur le marbre. Le repos de ces lions vous calmera.

C'est bien-là le repos d'un être puissant ! Toute l'existence de cet animal est en paix. Comme cette patte, repliée devant lui, a oublié ses griffes ! elle semble entièrement désarmée.

Mais quel génie, quel art, quel ciseau ont animé, en lions, ces deux blocs de marbre noir ?

L'art sait faire du repos ; mais c'est ordinairement celui de la mort : celui-ci est le repos de la vie.

LETTRE LXXXIV.

A Rome.

J'AI dit, dans une de mes précédentes lettres, que les curés étoient, ici, un des moyens du gouvernement politique.

Les curés sont au nombre de quatre-vingt-dix. Leur ministère en fait de vrais les commissaires de police.

Sur la plainte d'un curé, on est saisi et emprisonné : je parle du petit peuple; car les gens un peu distingués savent se défendre ; c'est, ici, comme par-tout.

Le petit peuple a pour lui, à la vérité, le *couteau*, avec lequel il peut imposer aux curés trop despotiques, et il leur impose en effet. J'ai vu un curé qui, crainte du couteau, n'osoit sortir de chez lui.

Voici un exemple du despotisme civil et religieux que peuvent exercer les curés.

Tous les catholiques sont obligés de communier à Pâques. Sous quelle peine? de ne pas communier; sous peine d'excommunication !

Quelque temps après Pâques, les curés font la liste des paroissiens réfractaires, la remettent au gouvernement; et, le jour *de la saint Barthelémi*, toutes les listes se publient, avec un décret d'excommunication que le pape fulmine alors.

Un curé crioit, devant moi, au scandale, contre un pareil usage. « Pour moi, me disoit-il, je n'envoie jamais de liste; mais, si quelqu'un de mes paroissiens n'a pas fait son devoir, après l'avoir averti en particulier, après l'avoir fait appeller à la porte de l'église, je le fais conduire en prison; il faut bien alors qu'il commu-

nie : j'en tins un, six semaines, en prison, l'année dernière; il finit par communier.»

Ce curé me conta ensuite un phénomène religieux digne de remarque. Le Pape ordonna, il y a deux ans, une mission générale dans Rome, avec force indulgences. C'étoit en actions de graces pour une récolte extraordinaire. Le nombre des non-communians s'éleva si haut, cette année, que le pape prudemment défendit la publication des listes, et n'excommunia personne. Il craignit le scandale du nombre ; il eut peur de l'accroître, en le faisant connoître.

Mais pourquoi, dis-je au curé, souffrez-vous toutes ces superstitions grossières, qui déshonorent ici le culte divin, et qui le compromettent ailleurs ? Pour faire passer avec elles un peu de religion, me répondit-il.

Ah ! ah ! lui dis-je, vous faites donc

comme Molière, qui donna le *médecin malgré lui*, pour faire passer le *misanthrope*. Notre bon curé se mit à rire, et repartit : « ce peuple-ci n'a que des sens ; » une religion épurée n'auroit pas pour » lui assez de corps : il faut qu'il la » touche, qu'il la palpe, qu'il la voie ; » il faut donc qu'elle soit mêlée de su- » perstition ».

Je reprochois encore au curé son indulgence extrême pour la débauche. Si nous sommes, me répondit-il, si faciles à l'amour, c'est dans l'intérêt même de la religion ; plus sévères sur cet article, elle seroit abandonnée : nous avons fait, plus d'une fois, des essais de rigueur, qui ont fort mal réussi.

Vous êtes encore payen, lui répliquai-je : vous sacrifiez au soleil.

— Il est vrai ; au soleil et au célibat. Le célibat obligé est si considérable ici,

qu'il faut bien avoir pour lui des égards : il seroit dangereux de le désespérer.

J'ai été témoin, hier au soir, d'une dévotion singulière : j'ai vu une quantité prodigieuse de peuple qui montoit à genoux les degrés d'*Ara Cœli;* chacun marmotoit quelques prières, celui-là pour gagner à la loterie, celle-ci pour obtenir un mari, un jeune homme pour attendrir sa maîtresse ; car tels sont, m'a assuré notre bon prêtre, les objets des prières du peuple. Là-dessus, je me mis à rire. Que voulez-vous, me dit le curé? Pendant ce temps-là on ne fait pas de mal, et la religion subsiste. —Et votre revenu, monsieur le curé.

LETTRE LXXXV.

A Rome.

LE Guide a représenté allégoriquement le lever de l'aurore, sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez-tôt pour voir l'aurore, prêtez l'oreille.

Tandis que la nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant, par intervalle, de l'écume des flots qui bouillonnent; jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblêmes ingénieux et brillans des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans ses mains des fleurs, tout-à-coup, dans les airs rougissans par degrés autour d'elle, paroît l'Aurore. Elle s'avance en regardant der-

rière elle, d'un œil attendri, le soleil, qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant, la regarde : l'aurore et le soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre; ils s'entrevoient à peine un moment, dans les beaux jours : cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil : les plus jeunes filles de l'aurore, les premières heures, si ressemblantes à leur mère, et si semblables entr'elles, se tiennent, en riant, par la main, autour du char; tandis que, planant entre la déesse et les coursiers, l'amour porte le flambeau du soleil : l'amour le secoue sur l'univers; et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau! L'Aurore, de jour en jour, est plus pâle; elle n'a plus ses doigts de rose; elle sera réduite,

avant peu, à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant, il offre cependant des taches. L'Aurore a l'air trop sérieux; elle n'est pas assez svelte; les larmes qui tremblent au bord de sa paupière, ne sont pas assez amoureuses. Elle devroit glisser dans les airs, et elle marche. Pourquoi ces fleurs unies en bouquet? Ces roses sont beaucoup trop dans sa main; — il ne s'en échappe pas une seule.

C'est la Fontaine qui avoit vu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

La tête sur un bras, et son bras sur la nue;
Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas.

N'est-ce pas là l'Aurore et la Fontaine?

LETTRE LXXXVI.

A Rome.

J'AI laissé aujourd'hui les statues, les tableaux, les palais, les obélisques; et je suis venu dans les jardins de la *villa Borghèze*, me reposer d'admirer.

Je suis, depuis trois heures, avec la nature, dans ces jardins.

Je viens de voir passer un charmant troupeau de biches, errantes, comme moi, dans cette enceinte : en me voyant elles se sont arrêtées toutes; elles ont tourné toutes ensemble, à mon regard, leurs jolies têtes; puis, reprenant tout-à-coup leur course, elles m'ont offert mille pieds délicats et vîtes, qui, sur la tige des fleurs et la pointe des gazons, sembloient, si j'ose parler

ainsi, dévider, avec volubilité, leur fuite.

Montons sur cette éminence. Quel admirable coup-d'œil! Je vois la campagne de Rome.

Comment n'être pas charmé, en voyant, dans ce vaste tableau, la réunion de toutes les cultures; le contraste de toutes les couleurs; le mélange d'une foule de chaumières et de châteaux; tout le printemps qui finit et tout l'été qui commence; ces lointains qui unissent la terre et les cieux; ces aspects tellement fugitifs, que deux regards les trouvent changés; cette vapeur bleuâtre qui voile le penchant des monts; cette neige éclatante, dont leur sommet étincelle; et, au milieu de tous ces objets, des pins, des peupliers, des cyprès qui, parmi des tombeaux et des aqueducs en

ruines, s'élèvent, et semblent découper l'horison.

Mais j'aime encore mieux ce bocage retiré, où je suis assis maintenant; seul et me sentant seul; du papier et une plume auprès de moi; le ciel le plus pur sur ma tête; à droite, à gauche, les arbustes les plus rians et les plus sombres; tandis que, du milieu de ces groupes verts, le superbe porphyre, montant hardiment en colonne, porte, sur son brillant sommet de pourpre, des statues d'un marbre éclatant.

Mais j'apperçois une colonade. Levons-nous maintenant, et promenons-nous.

Voilà des statues antiques. C'est Vénus; c'est Apollon; c'est un Faune. Toi qui te caches au milieu des myrthes, comment te méconnoître, Amour!

Voilà aussi des inscriptions funéraires, gravées sur des tablettes de marbre, qui sont incrustées dans le mur :

A un père et à une mère qui m'ont aimé.

A mon enfant.

A une sœur qui m'étoit chère.

Charmante retraite ! comme on est bien caché ici, dans le sein même de la nature !

Mais quel bruit agréable et doux s'insinue insensiblement dans le silence qui m'environne ? C'est le concert enchanteur du soir, des rossignols qui exhalent leurs derniers accens, des colombes qui murmurent leurs derniers baisers, des oiseaux qui s'enfuient devant la nuit qui les menace, des zéphirs qui quittent les calices tremblans des fleurs qu'ils ont fait éclore aujourd'hui, enfin, de toutes les eaux qui, dans ce jardin immense, ou ruisselent, ou jaillissent,

ou tombent sur les gazons et les marbres.

Que ne puis-je voir paroître dans ce moment tous mes enfans ; les voir tous accourir, suivis de leur aimable mère belle de ses vertus et de ses enfans, et remplissant, à la fois, mon cœur de cris de bonheur et de joie !

Que j'aurois de plaisir à voir *Emmanuel, Auguste, Adrien, Fanny, Adele, Eléonore* se répandre dans ces bosquets, fouler à l'envi tous ces gazons, s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir, et, dans leurs jeux folâtres, remplacer, sur la mousse et les fleurs, les zéphirs et les papillons!

Je prendrois un moment *Charles* avec moi; je le menerois, là-bas, sous ces lauriers, devant ces statues de *Brutus, de Caton* et *de Cicéron ;* et là, je tâcherois d'échauffer un peu sa jeune ame, en

lui parlant, avec ces marbres, des ames de ces trois grands hommes.

Rêve trop aimable ! Ils sont à trois cents lieues de moi; plusieurs mois encore nous séparent !.....

Mais déjà la nuit s'avance, il ne reste qu'un rayon de jour sur le sommet de cet obélisque; il meurt sur le front de cette Vénus.

Célèbre villa Borghèze ! D'autres raconteront ton architecture, tes marbres, tes albâtres, tes bronzes, tes tableaux, ta magnificence et ton luxe : et moi, je dirai tes oiseaux, tes gazons, tes colombes, tes troupeaux de daims et de biches, mais sur-tout le silence et la paix de tes jardins solitaires.

Aimable paix, comme vous resterez dans cette enceinte, demeurez aussi dans mon cœur; suivez-moi au milieu des passions des hommes, au milieu des

maux qu'ils endurent, et des maux qu'ils font souffrir : écartez de moi les ennuis secrets qui tourmentent inévitablement quiconque a jugé et les hommes, et les choses, et la vie, et la mort.

LETTRE LXXXVI.

A Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de *saint Pierre*, c'est qu'il est impossible de trouver, dans aucune langue, des expressions pour en parler dignement.

La place qui est devant cette église, est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales; entre deux superbes bassins noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent, et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève pompeusement dans les airs un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit; il a été taillé en Égypte : il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de S. Pierre soit devenue un si prodigieux édifice. Elle fut projettée par la vanité de Jules II, qui prétendoit que son tombeau fût un temple; entreprise par le génie de Léon X, qui désiroit, des chefs-d'œuvres de tous les beaux arts, faire un chef-d'œuvre; enfin, au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui vouloit tout achever.

Ce monument est un des plus étendus qu'on connoisse. Il sépare en deux le mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement

qui saisit l'ame, lorsqu'on entre dans l'église de S. Pierre, pour la première fois ; lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme..... enfin, dans cette vaste enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes, et l'ambition de tous les beaux arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter, en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvoit amonceler, à une plus plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres. Mais, de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paroisse que grand, de tant de richesses éclatantes

faire un monument qui ne paroisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout; c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange!

Il y a, dans l'église de S. Pierre, dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange.

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice! non pas du moins pour le sentiment et le regard; il faut que le compas les y cherche, et que le raisonnement les y trouve.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple! tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à dieu..... à l'éternité : voilà sa véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentimens médiocres et des pensées communes.

Quel théatre pour l'éloquence de la

religion ! Je voudrois qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup, dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en tombeaux, et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât ; qu'elle fît tomber alors, sur un auditoire de rois, la parole souveraine du roi des rois, qui demanderoit compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le sang et de toutes les larmes qui coulent, en ce moment, par eux, sur la surface de la terre.

LETTRE LXXXVII.

A Rome.

J'AI encore à vous dire un mot des Romaines ; car, dans l'histoire de la civilisation trois articles principaux, comme vous savez, composent le chapitre des femmes ; la figure, la galanterie et la parure ; et je ne vous ai pas encore parlé de la parure des Romaines.

Les Romaines, comme les Génoises, et les Italiennes en général, sont encore d'une ignorance grossière, dans l'art si étendu et si important de la parure : dans cet art d'assortir la parure à l'habillement, et l'un et l'autre à la taille, à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin ou du soir : dans cet art d'adoucir par des

gradations, d'accorder par des nuances, de faire valoir par des contrastes : dans l'art enfin si savant et si coûteux d'apprêter complettement une femme pour la vanité, ou la coquetterie, ou la mode.

Mais je sens qu'une pareille accusation, qui tend à compromettre l'honneur des Romaines, dans toute la France, et particuliérement à Paris, a besoin d'être prouvée. En trois mots, voici mes preuves.

Le dirai-je? le croira-t-on ? toutes les femmes à Rome, sans en excepter la charmante Rosalinda, oui, toutes les femmes à Rome portent *perruque.* C'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à se coucher, tous les jours, l'après-midi, jusqu'à six heures du soir, à placer une seconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûteroit trop

de bâtir, deux fois, dans une journée, l'édifice d'une chevelure, et elles livrent toutes, leurs cheveux aux ciseaux.

Les Romaines sont dans l'habitude de mettre du blanc, les jours où elles veulent être parées. Au reste, si l'Italienne veut être un lis, la Françoise veut être une rose. Quoi ! la nature n'en a-t-elle pas fait des femmes ? de la gase, des fleurs et de la frisure ! et la nature leur a donné des cheveux. — Du rouge ! et elle leur a donné la pudeur. — Du blanc ! ne leur a-t-elle pas donné la tendresse?

Cette affectation à se parer, cette ingratitude des femmes envers la nature, est bien ancienne. Properce la reprochoit à Cinthie, il y a deux mille ans. Laissons Properce achever ma censure ; ses jolis vers convertiront peut-être mieux que ma prose.

A CINTHIE.

Sur son affectation à se parer.

Pourquoi donc, depuis peu, sous un tissu plus fin,
Sous un lin moins jaloux, voit-on briller ton sein?
Pourquoi tous ces parfums? cette tresse élégante?
L'or qui luit sur l'azur de ta robe ondoyante?
Enfin, pourquoi ce fard? chaque ornement, hélas!
Te dérobe une grace et te coûte un appas.
Va, crois-moi; ta beauté pare assez ta figure.
L'Amour, qui va tout nud, n'aime pas la parure.
Aucun art dans les champs; dans les champs tout est beau.
Le lierre a-t-il besoin qu'on l'unisse à l'ormeau?
Au gré de nos pinceaux, la rose rougit-elle?
Vois les jeux, vois les bonds de cette eau qui ruisselle.
L'arbosier, pour fleurir, demande les deserts;
Le pin suit la nature, en montant dans les airs;
Et l'oiseau des forêts, dont la voix nous enchante,
N'a point étudié ces doux airs qu'il nous chante.
Cinthie, oh! sans atours, sans diamans, sans or,
Phœbé plut à Pollux, Elaïre à Castor:
Idas, lorsqu'à Phœbus il disputoit Marpesse,
Disputoit la beauté, mais non pas la richesse:

Et Pélops, que charmoit la belle AEnomaüs,
Aimoit un front de vierge et des traits ingénus.
Ces beautés séduisoient, sans songer à séduire :
On les voyoit paroître ; on les voyoit sourire ;
Point d'art : nul ornement : seulement la pudeur
A leurs simples attraits ajoutoit sa rougeur.
Laisse donc-là ton luxe, ô maîtresse adorée!
Plaît-elle à son amant? une Belle est parée.

LETTRE LXXXVIII.

A Rome.

JE compte partir demain pour Naples, mais je reviendrai faire mes adieux à Rome.

Cependant je ne veux plus différer à vous dire un mot du cardinal de B... et puis du pape : car c'est dans cet ordre là qu'on les nomme.

Le C. de B.... a par-tout été à sa place, et presque toujours heureux ; sur le parnasse avec les muses ; à la cour, avec les rois; dans les boudoirs, avec les graces; au vatican, avec les papes; dans sa maison d'Albano, avec lui-même.

Il a toujours trouvé et pris, dans son esprit ou son caractère, les talens et les vertus qu'il lui falloit.

Sa maison est ouverte à tous les voyageurs, de toutes les parties du monde : il tient, comme il le dit lui-même, l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. On ne voit guère les cardinaux qu'à sa table. Ils poussent l'avarice, ces cardinaux, jusqu'à lui pardonner sa magnificence.

J'avois ouï dire qu'on lui faisoit de la peine, quand on lui rappelloit ses vers : cela pouvoit être vrai, avant qu'il fût cardinal. Pour moi, je suis témoin qu'il ne fait cette injure ni aux muses ni à la postérité. J'ai entendu le cardinal de B.... parler de l'auteur des quatre saisons, et de l'abbé de B. de très-bonne grace, et même avec reconnoissance.

Le C. de B..... a l'accueil le plus facile, le commerce le plus uni. Il conte beaucoup, mais vîte ; et jamais

il ne croit avoir fait les mots heureux qu'il redit.

On dit que son esprit a baissé un peu, ou du moins qu'il a pâli; je ne le crois pas : je pense qu'il use seulement, quelquefois, du privilège que donne la réputation méritée d'avoir de l'esprit; qu'il se dispense de la peine, ou de la vanité, ou du ridicule d'en montrer : à-peu-près comme ces braves, qui, après avoir fait leurs preuves, refusent souvent de se battre.

Il paroît n'avoir aucun préjugé, et il ne montre aucune prétention. Sa naissance, ses succès, son chapeau semblent n'être à ses regards, que de la fortune.

Il est difficile d'être plus chéri à Rome, quoique singulièrement estimé. Tout ce qui l'approche, se retire content; il est si juste ! Tout ce qui l'environne, est heureux; il est si bon !

A l'égard du pape, il va baiser, tous les jours, les pieds de S. Pierre ; il a été plaider lui-même à Vienne, aux genoux de l'empereur, la cause des moines ; il fait dessécher les marais pontins ; il enrichit le musée de Clément XIV ; il épure sa législation criminelle ; son neveu même a perdu un procès immense ; jaloux de gouverner par lui-même, jaloux surtout qu'on le croie, il vient cependant de prendre pour premier ministre un homme du premier mérite ; voilà Pie VI.

Ce pape est d'une si belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaisance. Une belle figure n'est point un avantage indifférent pour les souverains : leur visage règne.

LETTRE LXXXIX.

A Rome.

Je sors de l'église du couvent de S. Onuphre. — Et qu'avez-vous été faire à S. Onuphre ? — Voir la gloire dans tout son néant, la fortune dans tout son caprice, le génie dans tout son malheur; c'est-à-dire, contempler la cendre de cet immortel poëte, que la nature força de faire des vers à sept ans, de terminer la Jérusalem délivrée à trente, et d'aimer jusqu'au tombeau : qui, après avoir consumé la plus grande partie de sa vie, ou à la cour, ou dans l'exil, ou dans les fers, traité, tour-à-tour, comme un homme de génie, ou comme un fou, tout-à-coup, vers le terme de sa carrière, se vit appellé par un caprice de la for-

tune, pour être couronné en cheveux blancs au capitole, mais, par un autre caprice de la fortune, fut enseveli, la veille même de son couronnement au capitole, dans le couvent de S. Onuphre.

Voici une inscription digne du Tasse.

TORQUATI TASSI
OSSA HIC JACENT,

Ici gissent les os du Tasse.

La fin honore les Moines qui élevèrent ce monument.

HOC, NE NESCIUS ESSET HOSPES,
FRATRES HUJUS ECCLESIÆ POSUERUNT.

Afin qu'on sût où étoit le Tasse,
les frères de ce couvent ont tracé ces lignes.

Ils savoient donc le prix d'un grand homme!

On prétendit que le Tasse étoit devenu fou : mais jamais il n'eut d'autre folie qu'une sensibilité extrême, et qu'un génie supérieur. De tout temps, il a existé de

ces grands et de ces hommes médiocres, qui, pour se dérober à l'admiration et aux égards dûs aux grands hommes, osent appeller la sensibilité de la folie, et le génie de l'exaltation.

Il est difficile d'imaginer à quel degré de misère la fortune abaissa le Tasse. La main qui avoit tracé les portraits d'Armide, d'Herminie, de Clorinde, de Bouillon et de Tancrede, écrivoit furtivement, au fond d'un cachot, chargée de fers : *Ce n'est pas assez d'être exilé, banni, emprisonné même ; d'être livré à la maladie, à la solitude et au silence ; ils m'ont encore défendu d'écrire.* » Que cette plainte du Tasse est touchante! — Que cette rigueur étoit horrible ! — On avoit défendu au Tasse d'écrire !

Hommes médiocres ; telle fut la destinée du Tasse ! Pardonnez donc au talent.

LETTRE XC.

A Rome.

Je veux vous dire un mot sur le sort de des Juifs à Rome.

Il est encore plus misérable que partout ailleurs.

Ils sont environ sept mille. Ils ne peuvent habiter que dans un quartier déterminé, où, tous les soirs, à l'entrée de la nuit, on les enferme.

Ces malheureux sont condamnés, toutes les semaines, à un sermon, durant lequel un missionnaire les accable d'injures, et, pour peu qu'ils soient distraits, un sbire, de coups de bâton.

Tout juif qui n'assiste pas aux sermons, paie une amende.

Un juif a-t-il, une fois, laissé échap-

per de sa bouche, *je veux me faire chrétien;* il est soudain envoyé, pour deux ans, aux cathécumènes : et montrât-il, dans la suite, les plus grands regrets, tant pis pour lui; il faut qu'il acheve son temps.

On pense bien que les juifs, à Rome, sont dans la plus grande misère : leur misère touche immédiatement, d'un côté à la conversion, et de l'autre côté à la mort.

Chose étrange ! On persécute les juifs d'embrasser le christianisme, afin de l'accroître; et, si la persécution réussissoit, le christianisme seroit détruit. La foi du chrétien a besoin de l'incrédulité du juif.

On demande : quand les juifs se convertiront-ils donc au christianisme ? Je demande : quand les chrétiens se convertiront-ils donc à la tolérance ?

Chrétiens, quand cesserez-vous d'usurper la justice de dieu ?

Malheureux ! vous vous plaignez incessamment du sort, du ciel, des hommes et des rois ! Pensez aux juifs.

LETTRE XCI.

A Rome.

Les cérémonies réligieuses sont très-fréquentes à Rome; mais elles n'ont aucun intérêt : elles sont sans dignité, sans bienséance, sans pompe.

Celle de la procession de la fête-dieu n'a d'autre lustre que le pape et le peuple.

Tous les moines, tous les curés, tous les prélats, tous les cardinaux, tous les pénitens, toutes les collégiales sont actuellement dans Saint Pierre, et la procession s'arrange. En attendant qu'elle s'arrange, je me promène dans l'église, et j'y roule avec la foule. Quel murmure! quel bruit! quelle confusion! ce sont des flots de peuple qui entrent sans cesse,

et des flots de peuple qui sortent sans cesse; des dévots qui, empressés autour des pieds de S. Pierre, se disputent le bonheur de les baiser; des personnes de tout sexe et de tout âge, agenouillées devant des confessionnaux remplis de moines, et recevant, au bout d'une longue gaule, l'absolution des péchés véniels, que les moines secouent sur leurs têtes; des bandes de jeunes gens et de jeunes filles, errantes de tombeaux en tombeaux en folâtrant et parlant d'amour; des Anglois mesurant gravement quelques piliers; des François qui voltigent et qui plaisantent; des Allemands étonnés de trouver, sur les portes de bronze de la première église du monde, les tableaux les plus lascifs; à travers une haie d'abbés qui s'arrêtent, se courbent vers la terre, et flattent des cardinaux qui passent, dressent la tête et

protègent ; enfin des mendians, qui, cherchant à tromper la pitié, ou à fatiguer la délicatesse, poursuivent les regards de nudités et de plaies. Cependant le signal de la marche est donné : voilà de sales pénitents qui défilent, et puis des moines sales, et puis des curés sales, et puis mille sales personnes du peuple, vêtues de sales soutannes, portant, chacune, un flambeau, et excitant par-tout, sur leur passage, par leur acoutrement grotesque, une risée universelle : enfin voici les prélats, les cardinaux et le pape. Le pape trouve, au bas de l'escalier d'une galerie, son état militaire qui le reçoit, et le S. Sacrement qui l'attend : soudain se fait, au son des trompettes, l'union des deux pouvoirs; le pape et le souverain se mêlent ; la couronne et la thiare se confondent; le pontife-roi monte sur une estrade, s'asseoit devant le S. Sacre-

ment, et, cependant, par sa posture, et la manière dont les ornemens sont arrangés, paroît être à genoux : une douzaine d'hommes robustes, cachés sous l'estrade, le portent : le pape s'avance ainsi, tenant le S. Sacrement entre ses mains, les yeux levés vers le ciel et remplis de larmes pieuses, vraiment majestueux et vénérable ; tandis que le peuple murmure : *Voyez comme le pape a bonne mine !* — Tout l'état militaire suit à pied ou à cheval. — La procession est rentrée. — Les mille flambeaux font une haie dans toute l'étendue de la nef et autour du grand autel : le pape descend, traverse, monte, dépose le S. Sacrement, se met à genoux, se lève, donne la bénédiction. — Tout est fini.

Une procession de ce genre, en France, a meilleure mine : le recueillement, du

moins, l'accompagne et la pare. A peine ici rencontre-t-on, dans la foule des prélats et des cardinaux, quelques visages et quelques contenances, qui respirent et inspirent véritablement la religion. C'est que l'opinion n'élève, au milieu de ce peuple, aucun modèle de beau idéal, que l'imagination, la raison et le sentiment puissent étudier, sur lequel les sexes, les rangs, les classes puissent former leurs manières, leur conduite et leur langage.

Quel contraste de ces fêtes religieuses de Rome moderne, avec les fêtes religieuses de Rome antique, où des prêtres couronnés de lauriers, des prêtresses couronnées de mirthes, de jeunes vierges parées de fleurs, des augures, des flamines, des vestales, l'élite auguste ou brillante de la vieillesse et de la jeunesse

des triomphateurs du monde, accompagnoient, en longues robes flottantes où brilloient l'or et la pourpre, au bruit des cistres, des clairons et des timbales, les statues solemnelles d'or ou d'ivoire, de Junon, de Cybèle, de Cérès, de Jupiter, qui, entourées des trophées et des dépouilles de l'Asie, portées sur des chars que traînoient des léopards et des lions, descendoient majestueusement du capitole, et suivies de la foule du peuple-roi où des rois étoient confondus, s'avançoient à travers les rues de la capitale de l'univers, sous les arcs triomphaux, devant les statues des grands hommes, devant les palais des Césars, ou au champ de Mars, ou au *forum*, ou au panthéon, et s'avançant ainsi, au milieu de tout l'éclat, de toute la magnificence et de toute la religion romaine, sem-

bloient être les dieux eux-mêmes, dont elles étoient les images, descendant en personne de l'olympe sur la terre, et arrivant chez les hommes.

LETTRE XCII.

A Rome.

Je n'aime point les tableaux allégoriques; à moins que le voile ne soit transparent, et les ornemens peu nombreux (1). La vérité ne doit se cacher, qu'afin qu'on la remarque. Elle peut se parer quelquefois, mais en vierge modeste, et non en courtisanne ou en coquette, uniquement pour avertir ou arrêter le regard, et non pas pour le séduire.

Je viens de voir deux tableaux où ces conditions sont remplies.

Voici le premier.

(1) Cette idée a été très-heureusement rendue par M. Le Mierre, à qui la poésie doit tant de vers ingénieux et brillans.

« L'Allégorie habite un palais diaphane, »

Un vieillard, la tête affublée d'un bonnet noir, l'œil triste et sombre, compte des écus sur une table : à sa droite un homme mûr, le front couronné de lauriers, d'un air sérieux, lit et médite : à sa gauche, un jeune homme couvert d'un chapeau orné de plumes, pince, en souriant, de la guithare; tandis que, devant eux, auprès d'une fenêtre, la tête nue, un enfant plein de graces, entre ouvre, en riant, une cage, et appelle les oiseaux qui passent.

Ne venez-vous pas de voir les quatre âges de la vie de l'homme?

Voici le second tableau, qui sert de pendant au premier.

Une petite fille, assise par terre, joue, d'un air très-sérieux, avec une poupée qu'elle déshabille; tout auprès, une jeune beauté, debout, se regarde avec complaisance dans un miroir et se pare; à ses

côtés, coëffée et vêtue modestement, une femme d'un âge mûr, assise devant un métier, brode attentivement, mais sans se hâter, un canevas; plus loin, à moitié couchée dans un grand fauteuil, et auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes et un livre sur les genoux, tousse et gronde.

Comment ne pas reconnoître-là les quatre âges de la vie de la femme?

LETTRE XCIII.

A Naples.

VOIR Naples, disent les Napolitains, *et puis mourir.* Et moi je dis : *voir Naples, et puis vivre.*

Devant Naples, et à dix-huit milles en mer, on apperçoit l'isle de Caprée. Affreux Tibère !

Deux chaînes de côteaux embrassent cette mer, et semblent aller joindre Caprée, pour fermer le passage aux vaisseaux.

Chacun de ces côteaux est également favorisé de la nature et des arts ; si celui-ci étale *Portici, Herculanum*, *Pompeia*, une foule de maisons de campagne ; celui-là étale la belle promenade, et le beau quai de *Kiaia*, *la Villa Réale*, et une multitude de palais.

Sur l'un de ces côteaux, il est vrai, domine et fume le Vésuve; mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève et verdit sur l'autre.

Ce château, qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces côteaux qui la dominent, ce Vésuve, dont la réverbération l'enflamme, ces barques qui la sillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette isle de Caprée, qui la termine, et enfin, ce brillant soleil, qui, tous les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, passe... tout cela forme un tableau, une situation, un enchantement, qu'il est impossible de rendre.

J'arrive à Naples, et déjà je conçois que Virgile a composé, à Naples, ses *Géorgiques*; que des hommes sensibles et délicats, la comparant à une belle vierge, l'ont appellée *Parthenope*; je

conçois, enfin, qu'ils lui ont donné le surnom d'oisive. Eh ! qu'y a-t-il à faire à Naples, si ce n'est de jouir et de vivre ?

LETTRE XCIV.

A Naples.

Le château *Capo - di - Monte* mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie, un jour, à je ne sais quel roi de Naples, de placer un château sur la crête de la montagne, à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On apperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière; et on a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin quand l'édifice peut tenir debout, on découvre qu'il n'y a point d'eaux aux environs; point de chemin facile pour les voitures; que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on

jette dans les appartemens des poignées de livres ; on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux; on établit un médaillier dans une salle; et voilà le château devenu musée. Vous riez ! Avez-vous fini le Louvre ?

Le château *Capo-di-Monte* ne mériteroit guère la peine que les étrangers sont obligés de prendre, pour obtenir la permission de le voir, sans la *Danaé* du Titien, et quelques tableaux du Corrège, qui les appellent.

Danaé est belle, il est vrai ; mais c'est toujours la même femme que le Titien nous présente, tantôt sous le nom de Vénus, tantôt sous le nom de Danaé, tantôt sous un autre nom. Le Titien n'avoit-il jamais vu qu'une femme, ou n'en avoit-il aimé qu'une ?

Quoi qu'il en soit, ce peintre me semble, jusqu'à présent, le seul qui ait

vraiment peint la nature humaine ; les autres ne font que la dessiner, plus ou moins mal, et qu'enluminer leurs desseins.

Ce n'est pas l'imagination seule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine ; c'est l'œil lui-même : et l'œil n'a pas besoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire, ou par l'habitude, car elle y est. L'imitation est tellement complette, qu'elle ne fait pas illusion.

Si ce savant pinceau, qui a réussi à faire la nature humaine, comme d'autres à faire le ciel ou l'eau, ou les fleurs, eût servi une imagination plus sensible, quels tableaux il eût enfantés ?

Mais le Titien saisissoit beaucoup mieux le corps, que l'ame. Il entendoit peu la langue des passions, et savoit mal la parler.

La nature avoit réservé ce don à l'incomparable Corrège. Le Corrège ! comme il entendoit particulièrement la tendresse ! C'est sur cette aimable affection qu'il versoit, pour ainsi dire, toutes les autres ; elle en étoit comme le fond. On diroit que tous les personnages, qu'il a introduits dans ses tableaux, ou aimoient, ou avoient aimé.

Avec quelle bonne foi rit cet enfant ! avec quelle vérité sourit cette jeune fille ! les joues et la bouche de cette charmante fille (regardez bien), s'épanouissent.

Sur ces fronts en repos, ne voyez-vous pas une ame tendre ? Sous ces traits en mouvement, ne suivez-vous pas une ame amoureuse ?

Je voudrois baiser ce joli enfant, et le prendre sur mes genoux.

Je ne sais par quel enchantement,

le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corrège ; il se remplit d'une douce complaisance. On rêve, en les quittant, aux objets qui nous sont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raison, de mémoire, travaillent de tête. Le Corrège travailloit *de cœur*. Il ne composoit pas ; il exprimoit. Peindre, pour lui, c'étoit aimer.

Jamais je n'oublierai son charmant tableau de sainte Catherine, de la vierge, et de l'enfant Jésus.

Et peut-on oublier cette touchante fille! Avec quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin enfant ! On voit qu'elle le prie, uniquement pour la douceur de prier; parce que prier, c'est aimer. Elle est bien volontairement à genoux ! C'est bien son cœur qui joint ses mains ! L'enfant re-

garde, en souriant, sa mère, qui regarde elle-même l'enfant, et lui sourit. Peut-on peindre, dans aucune langue, ces deux sourires ?

A côté de cela, des batailles, des incendies, des orgies ! Le regard passe avec dédain : il ne peut s'arrêter que devant la Madeleine du Guide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux visages ! Les beaux et célestes visages ! Quelle virginité dans les yeux, sur les lèvres, et sur le front de la jeune Rachel ! Il seroit dangereux pour l'innocence de voir, trop longtemps, ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un amour du Guide, qui est nu, qui dort, qui est charmant; et tout au-près (suivant un usage des anciens), une tête de mort et des roses.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du *Schidone*, élève du Corrège.

Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maître, et dans quelques-uns, son ame.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corrège, ce charmant tableau de la *charité*, par le Schidone.

Que de grace et de bonté dans la jeune femme, qui donne à ces pauvres enfans des morceaux de pain ! Quelle attention et quelle joie dans les enfans!

Je n'aime point la Vénus du Carrache ; je n'aime point sa mort de Tancrède ; je n'aime point son Armide et son Renaud. Le Carrache traite ces sujets en historien ; il falloit les traiter en poëte.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de tous les amours ; pas un seul ne l'accompagne.

Comme tout cela est matériel ! Il est des sujets qu'il ne faut presque pas

penser, pour les bien rendre : il faut uniquement les rêver.

Voici plusieurs manuscrits, dignes, non pas d'être lus, mais d'être vus : un, entr'autres, contenant l'office de la vierge, écrit sur du vélin, et orné de copies, en miniature, des tableaux des plus grands maîtres. C'est l'ouvrage d'un certain *Clovio*. Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraises et ces roses, qui ont trois siècles : un enfant tâcheroit d'attraper ces papillons.

Ce manuscrit arabe est curieux : il est écrit sur des feuilles d'arbres.

Je n'ai point vu de bloc de cristal d'une grosseur si prodigieuse. Il étincelle des plus purs et des plus riches feux du soleil.

J'ai remarqué plusieurs instrumens de différens arts en usage à Otaïti ;

sur-tout une flûte, dont les Otaïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles, en cuivre et en or, est considérable. Elle vaut, dit-on, celle de Florence. Elle rassure l'imagination, ou plutôt la raison qui, de plus en plus, a de la peine à croire aux Grecs et aux Romains.

Je me suis plu à examiner ces médailles, à passer, entr'elles, les années qui les séparent. Ces médailles sont comme de petits points dans le temps, sur lesquels la mémoire se repose.

Une d'elles, sur-tout, est frappante : elle montre ce fameux Mithridate, que d'un corps prodigieux la nature avoit armé.

La collection des *Camées* n'a pas moins de prix. Ces Camées sont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre

à tant de petitesse? Sur le plus petit de ces Camées, on voit Alexandre.

Enfin, j'ai encore parcouru, avec intérêt, une collection, en seize vol. in-fol., des dessins des plus grands peintres, d'esquisses et d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

LETTRE XCV.

A Naples.

J'AI fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pélérinage, sur la montagne de *Pausilippe*, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enseveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève du milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau; je m'y suis assis sur des fleurs; j'ai récité l'églogue de *Gallus*; j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'Énéïde; j'ai prononcé les noms de Didon et de Lycoris; j'ai coupé une branche de laurier; et, ensuite, je suis descendu, plein

des sentimens que ce lieu doit faire éclore, dans toutes les ames, qui sont sensibles à la nature, à l'amour et à Virgile.

En continuant ma promenade, j'ai traversé la grote de Pausilippe, c'est-à-dire, un chemin de 500 toises, très-haut, très-large, creusé à travers la montagne, pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Effort prodigieux de travail et de constance! Ce chemin est pavé de laves: il est l'ouvrage des Romains.

Au sortir de la grote, je me suis avancé parmi des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes, qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour-à-tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout-à-coup une montagne énorme

ouvre ses flancs ; et, au milieu de côteaux noirs de châtaigniers et d'arbres sombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici, sont les étuves sulphureuses de saint Germain ; là, des ruines de châteaux antiques ; plus loin, la célèbre grote du chien ; par-tout, des allées percées dans des bois d'une profondeur et d'une étendue immense ; enfin, au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac ; le lac d'Agnano, dont la moitié est couronnée de deux rangs de hauts peupliers : le lac d'Agnano, qui roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent, et sillonent sans cesse à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de saint Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élèvent de la terre, en plusieurs endroits,

des vapeurs de soufre, plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs, plus ou moins de temps, suivant le genre et le dégré de la maladie. C'est ainsi qu'on prend les bains secs. J'avois peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûloit la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grote du chien ; c'est une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avoit amené un chien. A peine eût-il ouvert la grote, que le malheureux voulut fuir. Mais son maître le prit par les quatre pates, et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur, qu'en cet endroit exhale la terre, commença à agir sur l'animal. Il enfla, se roidit, eut des convulsions : il avoit perdu le mouvement, il expiroit. On

le traîne hors de la grote ; on l'expose au grand air. — Il court.

L'expérience du pistolet n'a pas réussi ; tiré à deux pouces de terre, il a parti ; ordinairement, à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grote, j'ai laissé mon escorte, et j'ai fait, seul, à pied, le tour du lac. Je me suis assis sur les bords ; j'ai regardé les flots ; en les regardant, j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer, que je venois de quitter tout-à-l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon ! Le ciel étoit parfaitement beau ; quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adoucissoient

l'azur. J'aimois à les voir passer sur ma tête. Aimable union des couleurs et de ces eaux, et de ce ciel, et de ces montagnes, et de ces rayons vifs du soleil couchant, qui étincelloient.

Je dirai aux cœurs mélancoliques et tendres, qui iront à Naples : « ne manquez pas d'aller vous asseoir sur les « bords du lac d'Agnano ».

LETTRE XCVI.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi, qui n'a rien de bien important ni en architecture, ni en ornemens extérieurs; mais pour sa situation pittoresque.

Portici est assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve, qui, au-dessus de sa tête, fume, et la mer, qui, à ses pieds, bouillonne.

Herculanum, le Vésuve et la mer menacent tous les trois d'engloutir Portici; le Vésuve, dans ses laves; la mer, dans ses flots; Herculanum, au milieu de ses ruines.

Portici mérite encore d'être vu, pour

quelques statues de marbre, qui décorent son péristyle ; sur-tout pour les statues équestres des deux Balbus, monumens de la reconnoissance ou de la flaterie; car on a prostitué les statues dans tous les temps. Ce n'est pas que je sois aussi enthousiaste que beaucoup d'amateurs, de celle du fils ; il est placé naturellemens à cheval ; mais il a une figure ignoble ; mais il se tient en paysan ; mais le cheval, qui est de marbre, paroît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre curiosité sont deux cabinets, l'un de peintures antiques, et l'autre de vases, d'instrumens et de statues, également antiques.

Un volume entier ne décriroit pas tout ce qui intéresse, dans le second de ces cabinets (1).

(1) M. le chevalier de Non, ci-devant chargé

Tout y est en effet, ou ingénieusement inventé, ou élégamment travaillé, ou formé de matières précieuses, et d'ailleurs antique et romain.

Les Romains avoient travaillé les lampes avec un soin singulier. Tous les ornemens, toutes les formes des lampes sont animés de figures d'hommes et d'animaux, dans la composition desquelles le goût s'est plu, ou l'imagination s'est jouée.

J'ai remarqué, entr'autres, celle-ci: à l'extrêmité d'une table de bronze, s'élève le tronc d'un vieil arbre; il a déjà perdu ses feuilles, et il va perdre ses branches; à toutes ces branches sont négligemment attachées, par des

---

des affaires de France à Naples, a fait aussi une collection très-précieuse de vases antiques. On connoît le goût, les talens et les connoissances de cet amateur des arts.

chaînes légères qui les suspendent à différentes hauteurs et à différens intervalles, sept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume et dans leurs formes, toutes ciselées avec un art, avec une élégance admirable.

Cette élégance et cet art ne se font pas moins admirer dans les candélâbres, dans les trépieds, dans les *lecti-sternium;* sur-tout dans un trépié, formé par trois satyres, qui portent, sur leur tête, une large cuvette; ils respirent; c'est avoir coulé la vie en bronze.

Voilà presque nos instrumens d'agriculture et de chirurgie. La nécessité a dicté, à peu près, les mêmes arts et les mêmes loix, par toute la terre.

Cette collection d'instrumens de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion, offerts

ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bisarre.

La forme des vases, et particuliérement des coupes, est délicieuse : on veut y boire.

Je me suis assis dans une chaise curule.

Je n'avois jamais vu de *lacrymatoires*, de ces petites fioles, où l'on recueilloit les larmes qui avoient coulé sur les tombeaux. On les feroit aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avoient outré tout ; la nature étoit pour eux trop étroite ; ils tâchoient d'en sortir de tous les côtés. L'idée de la conquête du monde, qui étoit la première idée romaine, avoit donné le ton à toutes les autres ; il falloit bien que toutes les autres fussent exagérées, pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne seroit surpris, en parcourant les restes d'Herculanum, de rencontrer des œufs entiérement conservés, ainsi que du pain, du bled, de l'huile, du vin ; comme aussi des réchauts, avec leurs charbons et leurs cendres.

On est étonné et ravi, que quelque chose de si périssable ait échappé à tant de siècles, qui ont passé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de bled triompher du temps, comme la statue de bronze, et partager, avec elle, l'éternité.

Mais ce qui frappe et étonne peut-être encore davantage, ce sont des manuscrits brûlés, qui gardent, dans cet état, les pensées qui leur ont été confiées. Le feu s'est arrêté à elles, et leur a laissé, tout juste, ce qu'il falloit de matière pour leur conserver l'existence.

Mais comment les tirer delà? Comment rétablir entr'elles la communication interrompue par le feu?

Le moyen a été trouvé; mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, et beaucoup d'années. On déroule insensiblement, avec une lenteur et une précaution infinie, chaque couche de cendre; et à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier, léger comme le souffle, la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache: elle reçoit une ligne, et puis une autre; quelquefois, au bout d'un mois, elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent, et pour que ces signes de la pensée conservent entr'eux leur vraie place, qui fait toute leur existence!

La partie de ces manuscrits conservée

est celle qui a été brûlée ; l'autre, que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique. L'opération eût pu être moins lente, mais elle dépend du gouvernement.

Les bustes et les statues de bronze sont la plupart du meilleur goût, et du plus beau travail. Rien n'est comparable sur-tout à un *Faune* qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes luteurs : ils sont tout nuds ; ils vont lutter ; on a peur ; car on oublie qu'ils sont de bronze. J'ai été tenté de leur adresser ce vers de M. Roucher :

Pour des combats plus doux, l'Amour forma vos charmes.

Tous les appartemens du cabinet sont pavés de débris de mosaïque, trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des mo-

numens les plus curieux de ce cabinet célèbre; ce sont des fragmens d'un enduit de cendres, qui, lors d'une éruption du Vésuve, surprirent une femme, et l'enveloppèrent en entier. Ces cendres, pressées et durcies par le temps, autour de son corps, l'ont pris et moulé parfaitement. Plusieurs fragmens de cet enduit conservent l'empreinte des formes particulières qu'ils ont reçues. L'un possède la moitié du sein ; il est d'une beauté parfaite ; l'autre, une épaule ; l'autre, une portion de la taille : ils nous révèlent, de concert, que cette femme étoit jeune, qu'elle étoit grande, qu'elle étoit bien faite, et même qu'elle fuyoit en chemise : car des morceaux de linge sont attachés à la cendre.

LETTRE XCVII.

A Salerne.

La route de Pompéia à Salerne est délicieuse.

On marche d'abord sur une lave qui coula, il y a quelques années, depuis le sommet du Vésuve, jusqu'à la mer.

Ce n'est plus ensuite, de tous les côtés, sur-tout depuis un petit bourg, qu'on nomme *la Cave*, qu'une allée d'arbres qui serpente dans un pays enchanté.

Que ces montagnes sont vertes ! Comme elles sont bien cultivées ! Les charmantes maisons semées çà et là ! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'est là qu'on est heureux : qu'on l'est du moins pendant l'été. On

voudroit s'arrêter par-tout. Mille ruisseaux se cachent dans ces montagnes, et murmurent; mille ruisseaux se montrent dans ces vallons, et murmurent : on n'entend que ruisseaux et qu'oiseaux. On respire, à midi, la fraîcheur du soir: l'été, ici, ne fait que passer.

Mais déjà j'apperçois Salerne.

A qui appartient cette jolie maison, située au haut de la montagne ? à des moines. Et celle-ci, sur le penchant ? à des moines. Et cette autre, au pied du côteau ? à des moines. — Les moines possèdent donc Salerne ?

Il y a dix couvens de Moines, cinq paroisses, un évêché, deux séminaires, un chapitre, et dix mille ames à Salerne : il y a tant de couvens dans la ville, qu'il n'y a pas un vaisseau dans le port.

Misérable ville, dévorée par des

insectes blancs, noirs, gris, rouges, de toutes les couleurs. Toutes les maisons en sont pleines. Le temps viendra où les Italiens, en se décrassant, secoueront aussi cette vermine.

Salerne n'offre aucun monument curieux : seulement la cathédrale est précédée d'un portique qui fait admirer des colonnes.

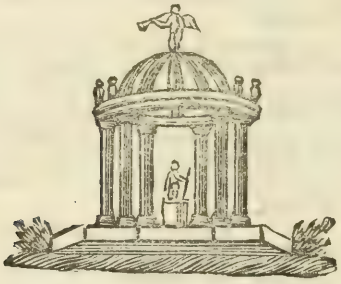
On admire encore, dans l'église, des bas-reliefs. L'un d'eux représente la mort d'Adonis : un Christ mourant n'est pas loin.

Les murs, qui environnent l'autel, sont chargés d'*ex-voto*, et de membres du corps humain, en cire, affectés chacun de la maladie dont l'*ex-voto* l'a guéri. On diroit qu'il y a eu là, pendant quelque-temps, une manufacture de miracles.

La manie d'avoir des coureurs s'est

étendue de Naples jusqu'à Salerne. J'ai vu deux misérables coureurs, devant un misérable carrosse, attelé à deux misérables chevaux, qui traînoient deux misérables gentilshommes.

La misère, fardée de luxe, est effroyable.



LETTRE XCVIII.

A POESTUM.

Sur le fronton d'un temple.

NON, je ne suis point à *Pæstum*, dans une ville de Sybarites.

Jamais les Sybarites n'ont choisi, pour habitation, un si horrible désert, n'ont bâti de ville, au milieu des ronces, sur un sol aride, dans un lieu où le peu d'eau qu'on rencontre est croupissant et salé.

Menez-moi dans un de ces bosquets de roses, qui fleurissent encore dans les vers de Virgile (1). Montrez-moi des bains d'albâtre; montrez-moi des

(1) Biferique Rosaria Pæsti.

palais de marbre ; offrez-moi par-tout la volupté, l'élégance et l'amour ; et vous pourrez me faire croire alors que je suis à *Pæstum*

Il est pourtant vrai que ce sont les Sybarites qui ont bâti ces trois temples, dans l'un desquels j'écris cette lettre, assis sur le débris d'un fronton qui a vaincu deux mille ans.

Des Sybarites et des ouvrages de deux mille ans !

Comment donc des Sybarites ont-ils imaginé et mis debout des colonnes d'un nombre si prodigieux, d'une matière si vile, d'un travail si brut, d'une masse si lourde et d'une forme si monotone ?

Les colonnes grecques n'avoient pas coutume d'écraser le sol ; elles montoient avec légéreté dans les airs ; elles s'élançoient : celles-ci, au contraire, s'affaissent avec pesanteur sur la terre ;

elles tombent. Les colonnes grecques avoient une taille élégante et svelte, autour de laquelle le regard fuyoit toujours ; celles-ci ont une taille évasée et pesante, autour de laquelle les yeux ne sauroient tourner : nos crayons et nos burins, qui flattent tous les monumens, ont cherché vainement à l'amincir.

Je suis de l'avis de ceux qui pensent que ces temples sont les premiers essais de l'architecture grecque, et n'en sont pas les chefs-d'œuvres. Lorsqu'elle a construit ces piliers, elle cherchoit encore la colonne.

Cependant il faut convenir que, malgré leur rusticité, ces temples offrent des beautés ; ils offrent du moins la simplicité, l'unité, l'ensemble, qui sont les premières des beautés : l'imagination peut suppléer presque toutes les autres, elle ne peut suppléer celles-ci.

On ne pénètre pas dans ces lieux, sans émotion. J'avance à travers des campagnes désertes, dans un chemin affreux, loin de toutes traces humaines, au pied de montagnes décharnées, sur des rivages où la mer est seule; et tout-à-coup, voilà un temple, en voilà deux, en voilà trois : j'approche à travers les herbes, je monte sur le socle d'une colonne ou sur les débris d'un fronton; une nuée de corbeaux prend son vol : des vaches mugissent dans le fond d'un sanctuaire : la couleuvre, entre les colonnes et les ronces, siffle et s'échappe : cependant, un jeune pâtre, appuyé nonchalamment sur une corniche, remplit, des sons d'un chalumeau, le vaste silence de ce désert.

On peut juger combien cet endroit est sauvage : il n'y a pas quarante ans, qu'un chasseur, en suivant un sanglier,

rencontra ces ruines ; il les trouva.

Aujourd'hui, Pœstum n'est, pour ainsi dire, habité que par des voyageurs françois, anglois, russes ; et non par des napolitains.

Le propriétaire du sol n'a pas été fort touché de la découverte : c'est un prince. Il a laissé ces temples à la destruction.

Quel dommage qu'il faille si-tôt quitter ces lieux ; qu'il faille déjà finir cette lettre ! Mais la chaleur est extrême ; il n'y a d'abri nulle part. Je voudrois pourtant bien recueillir et remporter dans mon cœur toutes les sensations que je viens d'éprouver. — Qu'on me laisse puiser encore, dans cette solitude, dans ce désert, dans ces ruines, je ne sais quelle horreur, qui me charme. — Oui, j'aime à reculer de

deux mille ans dans le passé, au milieu des ruines d'une ville grecque, et parmi les Sybarites.

LETTRE XCIX.

A Naples.

J'ARRIVAI hier de Salerne, où j'avois été coucher, en quittant *Pæstum*.

J'ai fait toute cette course avec une célérité prodigieuse, dans un de ces cabriolets qui sont en si grand nombre à Naples. Il étoit traîné par un seul cheval. J'ai fait, en deux jours et demi, cent vingt milles.

Je me suis arrêté à Portici, pour voir le cabinet des peintures antiques, et le théâtre d'Herculanum.

Le Vésuve, dans une éruption, couvrit Herculanum, non seulement de cendres, comme Pompéia, mais de couches de laves très-épaisses. Herculanum est resté enseveli pendant seize

siècles. Le hasard, qui, avec le génie, a seul le privilège de déchirer les voiles de la nature et du temps, l'a découvert.

Pour voir le théâtre d'Herculanum, il faut descendre, à la lueur d'un flambeau, sous une voûte humide. Il faut errer long-temps dans les corridors, dans les loges, dans les escaliers d'un amphithéâtre circulaire, dont la circonférence est immense.

On admire, en passant, la solidité et la masse de ce grand monument, bâti pour des milliers de siècles, mais non pas pour le Vésuve.

Après bien des détours, on arrive devant la scène : à chaque coin, on voit un piedestal, avec cette inscription :

Claudio et Papirio consulibus Herculanenses posuere post mortem.

C'est exactement l'inscription : *A Louis XIV, après sa mort.*

Le cabinet des peintures antiques, tirées des fouilles d'*Herculanum*, de *Pompéia* et de *Stabia*, est intéressant. Cependant ces peintures, les unes à fresque, les autres à l'huile, plusieurs incrustées dans le marbre, sont placées, ou dans un jour peu favorable, ou hors de la portée de l'œil, et échappent à l'admiration.

Les animaux sont rendus avec une élégance et une vérité qui étonnent. A-t-on cueilli ces fruits et ces fleurs ?

Les ornemens sont véritablement des ornemens : car, à peine, en sont-ils. On les prendroit, la plupart, pour des jeux du goût de Raphaël ; quelques-uns, pour des fantaisies de l'imagination chinoise.

J'ai remarqué un petit charriot traîné par deux abeilles : un papillon est assis

sur le siége en cocher ; il tient les rênes avec ses pates.

J'en ai remarqué un autre traîné par un perroquet, et guidé par une cigale.

Un troisième chargé d'un aiguière entrelassée de roses, est conduit par deux petites sirènes.

Le pinceau a très-heureusement réalisé ces jolis rêves.

La plupart des grands tableaux sont aussi d'une composition grecque, c'est-à-dire fort simple, mais infiniment délicate. — C'est un centaure dompté par l'Amour. — Une nymphe qui cueille une fleur. — Une bacchante nue et jolie, couchée sur un monstre marin, à qui elle présente à boire. — Une dryade surprise dans le sommeil, et embrassée par un faune. — Un danseur qui, sur une corde, déploie toute l'adresse et toute la vigueur du corps de l'homme. — Une

belle danseuse qui, sous le voile le plus transparent, développe toute la grace et toute la souplesse voluptueuse d'un corps de femme. — C'est encore le vieux Silène, élevant, entre ses bras, un petit enfant qui tend ses mains vers une grappe de raisin que lui présente, d'un air tendre, par-dessus la tête du vieillard, une fille charmante. — Enfin, un jeune homme, tandis que lui parle en souriant une jeune beauté, suit, d'un regard amoureux, sur ses lèvres, le sourire et la parole.

Chacun de ces tableaux, vous le voyez, n'est qu'une pensée, comme chaque ode d'Anacréon, qu'un sentiment.

LETTRE C.

AU SOMMET DU VÉSUVE,

à la lueur d'une éruption, à minuit.

J'AI tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

C'est comme une médaille que j'ai frappée, pour constater mon voyage; pour rappeller, un jour, à ceux de mes enfans qui viendroient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, de ce souvenir, un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à *Résina*, petit village au-delà de *Portici*, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes

robustes m'accompagnent, avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter, entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt, montent, et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

On me fit remarquer, en passant, la maison où Pergolèse vint essayer d'adoucir cette mélancolie si heureuse et si fatale, à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *stabat* immortel, et sa mort.

Après avoir traversé, pendant une heure, de beaux vergers, j'arrive à une *lave* immense.

Le Vésuve la vomit, dans une éruption, il y a environ soixante ans.

Elle fit pâlir toute la ville de Naples.

Mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta-là.

Quoiqu'arrêtée et éteinte, elle effraie encore, et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Séine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes, qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très-difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes que lui avoit prescrit la nature, et souvent les a franchies.

Là, il fallut gravir péniblement des monceaux de scories qui s'écrouloient sous mes pas.

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississoient de la fumée du volcan, et flottoient autour du mont; derrière moi, le soleil précipité au-delà des montagnes couvroit de ses rayons mourans, la côte de Pausilippe, Naples et la mer; tandis que, sur l'isle de Caprée, la lune à l'horison paroissoit; de sorte qu'en cet instant je voyois les flots de la mer étinceller à la fois, des clartés du soleil, de la lune, et du Vésuve. Le beau tableau!

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jettai à travers les nuages, et je continuai à gravir. — Je parviens enfin au Cratère.

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples où, dans ce moment, on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! Quelle fournaise ardente au milieu! D'abord, ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs, avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendre, une immense gerbe de feux: ce sont des millions d'étincelles; ce sont des milliers de pierres, que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent: en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout-à-coup se referme; puis tout-à-coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie: cependant la lave s'élève sur

les bords du cratère ; elle se gonfle, elle bouillonne, coule .... et sillone, en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs de la montagne.

J'étois vraiment en extase. Ce désert ! Cette hauteur ! Cette nuit ! Ce mont enflammé ! Et j'étois-là !

J'aurois voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissans.

Mais le vent, qui souffloit avec impétuosité, m'avoit déjà glacé ; je descendis : avec quel chagrin ! il en coûte de détacher d'un pareil tableau, le regard qui sera le dernier !

Adieu Vésuve, adieu lave, adieu flamme dont resplendit et se couronne ce profond abîme ! adieu, enfin, mont si redoutable et si peu redouté ! Si tu dois submerger dans tes cendres, ou

ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne soit pas du moins dans le moment où mes enfans y seront!

Mes guides avoient allumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi-jambes : je roulai si vîte (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace que j'avois mis plus de trois heures à gravir. Un de mes souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin; l'autre, à l'endroit où j'avois quitté les mulets.

En descendant, je rencontrai des Anglois qui montoient au cratère : nous nous arrêtâmes; nous parlâmes du Vésuve; nous troublâmes un moment, de la clarté de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de lave, et, du son de nos voix, ce profond silence.

Nous nous dîmes adieu ; et je poursuivis ma route. Enfin, j'arrivai à Portici, bien harassé ; je me couchai en arrivant, et dormis d'un profond sommeil.

Mais, à six heures du matin, je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve, et son cratère, et son incendie et sa lave, devant mon imagination. Mon ame frémissoit encore de toutes les émotions qu'elle avoit éprouvées la veille.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles, que ni le pinceau, ni la parole ne sauroient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme, comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers.

LETTRE CI.

A Naples.

VOICI quelques apperçus sur les habitans du royaume de Naples.

La première chose qui m'a frappé, après avoir regardé l'espèce humaine, dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les états civilisés, excepté pourtant en Angleterre, car elle y est libre. Elle est la même pour le fond; elle est aussi peu différente, dans les formes; seulement elle varie par des *plus* ou des *moins*, difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes, et du défaut de mesures.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent depuis long-temps dans le commerce

de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont par-tout changé.

Les phrases usitées dans le langage d'une nation n'auroient pas moins besoin, que les monnoies, d'être de temps en temps refondues ; mais les grands écrivains et les philosophes, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples dans les endroits habités est prodigieuse ; c'est que le climat, le sol, la mer et les mœurs y sont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais ; on vit de peu ; on vit long-temps.

On vit à peu de frais : la chaleur du climat émousse singulièrement la faim, et, si elle aiguise la soif, elle multiplie en même-temps, les moyens de la satisfaire ; les Apenins désaltèrent le Napolitain de

leurs neiges; la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages; la cendre du Vésuve, de fruits et de bled: on est vêtu du climat.

On vit de peu; en effet, point de travail, et beaucoup de sommeil.

On vit long-temps; à Naples, la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beaucoup plus vîte, en France, où, sans cesse, les travaux, les passions et la misère la fatiguent. D'ailleurs les maladies, ici, sont très-rares; car le relâchement, causé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques; et la transpiration, causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës: et puis, presque par-tout, des eaux thermales, et, presque nulle part, des médecins.

La végétation humaine a donc, à Naples, toute sa fécondité, toute sa

vigueur et toute sa durée naturelle. Aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples. On la voit. Par-tout, on fend la foule; par-tout, on craint d'écraser un enfant : les places, les rues, les boutiques, les maisons semblent inondées d'habitans.

Cette population, toujours courante, pour ainsi dire, à travers la ville, est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses et sur-tout de petites calèches, qui ne vont pas, mais qui volent.

Cependant il arrive, dans les rues, fort peu d'accidents.

Le mouvement de la rue Saint-Honoré, à Paris, n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorsque, le soir, vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flam-

beaux portés, par la multitude des coureurs, devant la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

LETTRE CII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

LE climat a, ici, toute son influence; ici, règne, sans aucune contradiction, la législation du soleil : c'est-à-dire, un relâchement universel dans tous les rapports et dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle.

Rien ne se fait, de tout ce qui ne peut se faire sans un certain degré de tension dans la fibre; comme il y a des voix, qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'est que de la superstition; elle est d'ailleurs très-commode. Dire qu'on a de la religion, c'est en avoir. Un quart du peuple se passe de la messe. On se met rarement à genoux dans les églises.

On n'y va, que lorsqu'il y a des illuminations et de la musique; lorsqu'il y a opéra dans les églises. Il est permis à tout le monde de parler, de prêcher, de déclamer hautement contre toutes les religions, et même contre la catholique. La religion va jusqu'à la superstition, mais non pas jusqu'au fanatisme; car le fanatisme est une vigueur. Le flambeau de la religion n'éclaire, ici, ni ne brûle.

Le sexe, à Naples, semble être dans le commerce. Les pères, les mères, les maris, les frères, les moines, tout le monde, hautement, en trafique.

On se trompe à Naples, avec une fourberie singulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie est, pour les Napolitains, un jeu *au plus fin*. Ailleurs, c'est un combat *au plus fort*.

On avoue ici qu'on a trompé, et on

s'en vante ; comme on avoue et on se vante, ailleurs, qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieusement la marche des affaires ; on y médite à chaque pas, comme, à chaque coup, aux échecs. Il se fait aussi très-peu d'affaires. Les promesses ne sont que des paroles ; on n'est lié que par des écrits, et chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reste, est une passion ; on l'aime, comme une sorte de jeu : on plaide, pour se désennuyer et pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentimens. La probité paroît aux Napolitains une duperie d'esprit; la franchise, une vivacité de tempérament : l'esprit est de tâcher de tromper; l'habileté, de réussir : les vertus sont des impuissances; les vices naissent du climat.

La sensibilité est machinale. A l'aspect de l'homme assassiné et de l'assassin, c'est par le premier que la pitié commence; mais elle passe, bientôt, au second.

La vengeance, ici, est de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connoisse. La paresse exclut l'avarice. L'amour n'est qu'un besoin; une femme, n'est qu'un meuble; un amant, n'est que l'homme qui l'achète.

On n'aime pas ses enfans; mais ses petits : et cet amour-là va fort loin.

La débauche ne donne pas, par an, dans l'étendue du royaume, plus de mille enfans trouvés.

Très-souvent les époux, qui n'ont pu faire d'enfans, en vont prendre aux enfans trouvés; on leur en vend. D'abord, ils en font des jouets; ensuite, des esclaves; à la fin, des héritiers. La tendresse filiale n'est que de l'habitude;

l'amitié, que de l'espérance ; la reconnoissance, qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire. Ne rien faire, est ici le bonheur.

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics sont pleins dès le matin, et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent, en bâillant, la gazette, et regardent passer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensations par la pensée, les Napolitains demandent des sensations à tous les objets.

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher les enfans.

A midi, on va dîner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe*. Après que la vanité a bien fermé la maison, on mange un morceau dans un coin.

Quand l'estomach est rempli, on se se couche, on se couche tout nû : et, une heure avant la nuit, on se lève, on se r'habille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

C'est dans ce moment que l'essain des coureurs prend l'essor, et remplit la ville. La profession, ici, de quinze mille personnes, c'est d'être devant un carosse; la profession de quinze mille autres, d'être derrière.

On va se promener au *Môle* ou à *Kiaia*, ou le long de la côte de Brésilique; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oseroit paroître le soir, dans les rues, à pied : il seroit déshonoré.

On reste à l'opéra ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, jusqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez sur les visages, ni

joie, ni plaisir, ni contentement; à la vérité, vous n'y trouvez point de peine.

Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est, pendant le jour, de ne rien faire; le soir, c'est de respirer. Le soir, la la fièvre de la chaleur se relâche; cela suffit au bien-être.

Peu de personnes savent jouir de la nature, qui est admirable; on n'en a pas la force. La nature, ici, n'a pas d'amans. Le peuple entier est blasé. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste, qu'autant qu'il faut, pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là, *Lazaroni.*

Les Lazaroni ne font pas de classe à part; il y en a dans tous les états: ce sont, tout simplement, des fainéans. Au reste, s'il travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'est pas vice, c'est tem-

pérance. Eh ! quel homme travaille, sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler.

Quand un *Lazaroni* a gagné, pendant quelques heures, de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne : il vit.

Le sexe est très-laid à Naples. La beauté du sexe est une fleur, qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisis, pour former la beauté, s'altèrent ici très-promptement, attaqués, à la fois, par le climat, l'éducation et les mœurs:

Au reste, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes : ils sont en général assez beaux.

LETTRE CIII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

LES beaux arts ne sont plus connus à Naples; si vous en exceptez pourtant la musique; car, dans un grand nombre de conservatoires, on travaille plus que jamais la voix; on la cultive à l'envi. Des loix, des bulles et la nature ont défendu, mais en vain, de pousser, par la castration, jusqu'au *si naturel*, la voix de l'homme : ce son là est ici payé si cher! ceux qui ont le bonheur de pouvoir le former, sont si honorés! Farinelli a gouverné les Espagnes.

Naples a encore de grands hommes; ce sont des Castrats.

Les arts méchaniques sont ici dans l'enfance.

Les arts méchaniques manquent ici des instrumens les plus communs aujourd'hui dans le reste de l'Europe. Ici on met huit jours à faire un ouvrage qui, en France, coûteroit une heure.

Le commerce, le service militaire, une grande partie de l'industrie et de la culture, sont dans la main des étrangers.

Cependant les nationaux commencent, depuis peu de temps, à s'en mêler. On attend, dans ce moment, le premier vaisseau qui ait jamais tenté d'aller s'approvisionner, directement dans nos ports, de sucre et d'indigo. Le capitaine de ce vaisseau sera, pour Naples, un Colomb.

Cette année a vu la première gazette napolitaine.

Mais, comment se fait-il qu'un petit

état puisse subsister, surchargé d'une extrême population, d'une nombreuse mendicité, d'une domesticité prodigieuse, d'un clergé séculier et régulier considérable, d'un militaire de plus de vingt mille hommes, d'un peuple de nobles, et d'une armée de trente mille gens de justice.

La mer, le climat et le sol résolvent ce problême : le climat, en réduisant tous les besoins; la mer, en apportant, de tous côtés, ses coquillages et ses poissons; le sol, en donnant quatre récoltes différentes.

Remuer un peu la terre, ou plutôt la cendre : c'est labourer.

Cette cendre est très-féconde au pied du Vésuve; elle le seroit bien davantage si elle étoit, non pas sollicitée, mais aidée!

Ce devroit être l'œuvre du gouverne-

ment; mais il n'y est pas disposé. Loin de combattre la molesse des Napolitains, il la favorise au contraire.

Le climat sans doute pousse ici l'espèce humaine à la paresse; mais pas avec assez de violence, pour que des influences morales et politiques ne pussent la retenir et la repousser au travail.

On pourroit, par des moyens législatifs, tendre l'esprit.

On pourroit, par l'éducation et par des bains, neutraliser, pour ainsi dire, l'excès de la chaleur, comme les Romains l'avoient fait. Mais il n'y a pas même ici un seul bain public.

L'esprit n'est point rare à Naples : le climat lui est favorable, ainsi que la situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste, et la lecture d'Homère, ont produit l'Énéïde.

Mais aujourd'hui, sur cent personnes,

deux tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières, où il n'y a pas de maîtres d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages françois. C'est nous qui, dans l'Italie, fournissons maintenant des modes aux femmes, et des opinions aux hommes. Tous nos grands écrivains sont connus, sont traduits et sont compilés.

J'ai trouvé l'ouvage de M. Necker dans la tête, dans l'estime et dans les entretiens de tout ce qui veut prendre la peine de penser, ou qui s'en est fait un besoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la postérité, *l'instituteur des assemblées provinciales en France.*

On parle sans cesse de Paris à Naples. Les François sont aujourd'hui les Grecs de l'univers : les Anglois en sont les

Romains. L'éloignement, l'imagination, et sur-tout le mécontentement, nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire n'a lieu que dans une sphère très-peu nombreuse.

Disons encore un mot de la condition du peuple.

La misère ne fait point de mendians à Naples ; point de soldats ; peu d'enfans trouvés : la vie y est si facile ! elle y est si naturelle !

La misère commet ici très-peu de vols caractérisés, et très-peu d'assassinats.

La filouterie y est plus une tromperie qu'un vol. Quand le peuple en voit faire un, il rit, et il laisse faire.

La vengeance seule assassine.

La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques ; mais elles

n'ont rien qui les distingue ; elles sont mêlées dans leur sexe.

La débauche a moins de crimes et de malheurs à Naples que par-tout ailleurs : elle en a moins qu'à Paris. C'est qu'elle n'est à Naples ni une profession, ni un art.

On n'a encore, à Naples, rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné. Les vices, les vertus, tout cela est brut encore, et sort, pour ainsi dire, tout-à-l'heure, du cœur humain.

Naples ne cherche encore les regards, ni de l'Europe, ni de l'avenir.

LETTRE CIV.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

Le gouvernement est tel dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus.

L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape et les barons, mais sur-tout entre les barons et le roi.

Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi, n'est pas terminé encore.

Mais cela ne tardera pas. C'est le sort général de toutes les forces : dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes les autres.

L'histoire de toutes les sociétés civilisées, n'est que l'histoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les élémens primitifs de chaque société ; suivant que, dans ses commencemens, les forces y sont plus ou moins divisées ; car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les côteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

Les barons peuvent encore faire emprisonner leurs vassaux, par des ordres qui portent cette clause : *Pour des causes à nous connues.*

Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux, impunément.

C'est sur-tout, en Sicile, que les barons sont tyrans.

Il n'y a pas un an qu'on y prêchoit, que les véritables souverains, c'étoient les barons : on prioit pour les barons à la messe.

Le marquis de Caracioli, vice-roi actuel, travaille avec succès, mais non sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine.

Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela seroit déjà fait.

Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieux : les barons viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

Mais quand l'autorité du monarque seroit devenue souveraine, en seroit-elle plus absolue ? Non, car elle est despotique.

Le roi, sans doute, peut déjà presque tout, pour opprimer et détruire ; car il a des troupes, et ses sujets sont des lâches : mais il ne peut encore presque rien, pour protéger et créer.

Je ne donnerai qu'une preuve de la lâcheté des Napolitains. Un de leurs vice-rois aimoit la chasse : pour le malheur des habitans de la petite isle *de Procida,* il vint des faisans dans cette isle : aussi-tôt une loi martiale ordonne aux habitans un massacre général de tous les chats. On tue. Les rats multiplièrent au point qu'ils attaquoient impunément les enfans dans leur berceau : ils rongeoient les nez et les oreilles de ces malheureux. Que firent alors les pères et les mères ? Les mères pleurèrent ; — et les maris ? — ils se plaignirent ! Voilà la lâcheté de ces hommes là. Heureusement, le vice-roi mourut : et dans l'isle de

Procida, il ne fut plus affreux d'être mère.

M. de***, qui semble n'avoir voyagé que pour flatter, a dit que le vice-roi fut touché des larmes et des plaintes des habitans.

Cela n'est pas vrai : ils prioient dieu (c'étoit leur terme) d'amollir le cœur du vice-roi. Les lâches ! que n'endurcissoient-ils le leur ! ou plutôt, que ne l'avoient-ils plus tendre pour leurs enfans !

De quoi se plaignent les peuples, quand ils poussent plus loin la servitude, que les Princes, la tyrannie ?

LETTRE CV.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

J'AI dit que le roi ne pouvoit encore rien, pour protéger et créer.

Que peut, en effet, un monarque avec des revenus très-modiques; avec un peuple ignorant; avec une nation dont la soumission est plutôt l'habitude de souffrir un maître, que la nécessité sentie d'avoir un roi?

La soumission d'un tel peuple, n'étant que l'habitude de souffrir un maître, n'est aussi que l'habitude de souffrir de ce maître telle et telle chose : elle finit où il innove.

D'ailleurs, cette soumission du peuple étant moins une oppression, qu'une

molesse, il ne faut pas que le roi la dérange.

L'opinion publique ici ne retient pas pour le mal, ne seconde pas pour le bien ; il n'existe pas encore ici d'opinion publique. L'autorité ne contient qu'avec des bayonettes, ne paie qu'avec de l'or, ne punit qu'avec des supplices.

Enfin, le climat empêche toute tension dans les organes, toute énergie dans les desirs, toute suite dans les idées. Comment donc créer ou améliorer ?

Aussi a-t-on essayé, vainement, un grand nombre de changemens dans l'administration générale : les instrumens qu'on emploie, sont les premiers à la combattre. Le despotisme peut bien avoir des satellites, mais non pas des serviteurs.

Tout ce que l'autorité a pu faire jusqu'ici, en établissemens, elle l'a fait : elle en a créé les noms. Il n'y a pas de

gouvernement, au monde, mieux organisé : .... sur l'almanach.

Naples n'a point encore de constitution, et n'en aura peut-être jamais. Tout l'ordre politique n'y est encore que de fait, ainsi que l'ordre civil; tous les deux, des conséquénces du climat, de la fortune et de la position.

Le soleil veut un roi, à Naples, et peut-être même un despote.

Naples a toujours cédé à la force, de quelque côté qu'elle vînt. Mais il faut qu'elle soit présente, et qu'elle agisse immédiatement.

J'ai entendu féliciter le prince, de l'état des choses que je viens de tracer. Quel malheur pour les princes, ai-je dit, quand ils préfèrent une soumission de nécessité à une obéissance d'opinion; quand aucun corps politique ne contient, pour ainsi dire, l'autorité souveraine dans son

orbite, et ne l'y retient. Les princes n'aiment pas les résistances; mais on ne peut, cependant, s'appuyer que sur quelque chose qui résiste.

Si l'autorité souveraine est foible, ici, pour faire le bien, elle est très-puissante pour faire le mal; elle exile; elle dépossède; elle impose à volonté. Que dis-je? Les impôts ne sont, ici, que des contributions; on les exige.

L'autorité ne laisse guères finir les procès; car qui peut tout, ne veut jamais rien.

Une chose, cependant, modère le despotisme des ordres; c'est la contrariété des ordres : au milieu d'eux on respire. Le roi, à force de parler, ne se fait plus entendre, et n'exécute rien, à force de commander.

Tous les ministres sont en guerre : chacun se sert du roi tour-à-tour; quelquefois ils se le prêtent.

LETTRE CVI.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

AVEC ce peuple, ces moyens et ces ministres, l'administration ne peut être que vicieuse.

Je me bornerai à dire, relativement aux affaires étrangères, que la politique de ce cabinet flote sans cesse entre l'Autriche et l'Espagne; elle incline du côté de l'Autriche.

Voulez-vous savoir le poids de la France à la cour de Naples?

Le roi et la reine viennent de faire un voyage en Toscane; ils se sont embarqués pour Livourne; il a été question de mettre des estampes dans la chambre du roi. Quelles estampes a-t-on choisies?

Celles qui représentent les avantages des Anglois, dans la dernière guerre, sur l'Espagne et sur la France.....

Dépouiller les provinces et piller le trésor public : voilà, ici, comme dans beaucoup de pays, l'administration des finances.

Les commis composent avec les contrebandiers.

Quant à la marine ; la grande marine, ici, est inutile ; mais M....., qui est à la tête de ce département, voudroit pouvoir dire aux Anglois, comme, en France, le maréchal de Cas....., *notre marine ;* et l'argent du trésor coule dans la mer.

On construit, dans ce moment, un vaisseau de quatre-vingts canons. Ce vaisseau touche à sa fin ; le port destiné à le recevoir est commencé.

Le département de la guerre est ruineux.

A Naples, une cour, un opéra, une armée! quel luxe!

Le commerce, du moins, est-il bien administré? J'ai tous les vices, dit publiquement l'abbé G.....; il faut donc que chacun d'eux soit payé; il me faut donc beaucoup d'or. L'abbé G..... est à la tête du département du commerce.

LETTRE CVII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

DE toutes les parties de l'administration, la plus vicieuse, c'est, sans contredit, celle de la justice.

Il y a trop peu, ici, de ce qu'il y a beaucoup trop en France; de magistrats supérieurs.

Ils sont en tout vingt-un.

Ils forment cinq chambres, composées chacune de quatre membres, et présidées successivement par le chef.

Il y a en outre un premier tribunal, appellé la *vicairie*, et un tribunal suprême, appellé la chambre royale.

Les autres cours sont les tribunaux des barons.

La majeure partie des procès est obligée de parcourir six degrés de *juris-diction*, avant d'arriver au trône, qui les renvoie souvent errer encore devant les mêmes tribunaux.

Les magistrats vendent publiquement la justice : c'est que la cour les fait ; c'est que le roi les paie ; c'est qu'ils sont en petit nombre ; c'est qu'ils sont pris dans l'ordre des avocats, où ils étoient accoutumés à gagner beaucoup ; c'est qu'enfin (et cette raison est décisive), les ministres s'accomodent mieux de magistrats corrompus.

Nulle part, la magistrature souveraine n'est aussi généreuse, aussi honorable, aussi pure qu'elle l'est en France : nulle part, elle ne se sent davantage.

Mais, en France, la vénalité des charges ! me dit un avocat napolitain. — Malheur aux républiques, lui répon-

dis-je, où les magistrats doivent être pris parmi les riches; et malheur aux monarchies, où ils peuvent être pris parmi les pauvres. Certes, avec des officiers roturiers et des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, et le despote, un tyran!

J'ai assisté à plusieurs jugemens. Cinq juges sont autour d'une table, dans une salle assez étroite; et des avocats crient.

Les juges, pendant ce temps, s'amusent à prendre, tour-à-tour, l'éventail, le mouchoir et le bouquet, qu'ils ont, chacun, devant eux.

Après que les avocats ont plaidé, un des juges fait le rapport du procès, à haute voix; mais les juges ne l'écoutent pas; car celui-ci ne se fait que pour la forme.

Dès qu'il est fini, on fait retirer le

public, et on recommence le rapport: les juges alors écoutent, et rendent ensuite un jugement, qu'ils se donnent d'autant moins la peine de mûrir, qu'il subira peut-être dix révisions.

Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres; ils balaient toutes les anti-chambres; ils passent leur vie à rendre compte de leurs jugemens: ils font pitié.

Ils ne font pas corps entr'eux; mais c'est tout ce qu'il y a de bien dans la composition des tribunaux. On prend ordinairement les juges dans la dernière vieillesse, comme on les prend, ailleurs, dans l'enfance. Trois des cinq conseillers de la chambre royale ont, à présent quatre-vingts ans: l'un d'eux, quatre-vingt-quatorze.

Leur âge nuit nécessairement à la célérité de l'expédition: la multiplicité

des formes y nuit aussi; mais rien n'y nuit davantage que l'incertitude d'une procédure, uniquement formée d'une jurisprudence douteuse, et des ordres arbitraires du roi.

Aussi, les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire, pour environ quatre millons de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue, et leur accès près des juges.

Les écrits que j'ai vu sortir de ce barreau, sont érudits et enflés. Nulle éloquence, car nulle vertu; et nulle vertu, car point de liberté. Ce n'est point le barreau de France.

Les procès sont innombrables, et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs.

Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau : chaque famille noble a besoin d'un chevalier qui sache la chicane, pour la défendre en justice.

On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la vicairie, tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une supériorité marquée. J'ai vu les autres, ainsi que les cliens, leur prendre la main et la baiser.

Ces avocats ont une censure, qui reçoit et proscrit, à volonté. Chose

étrange ! le régime d'un ordre, chargé de défendre les citoyens contre l'oppression, est despotique ; mais il n'est assurément pas sévère. Un avocat à eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé : *Eh ! ne sait-on pas que notre roi est un polichinel qui n'a pas de volonté !* Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

On vend l'impunité.

On emprisonne beaucoup ; par conséquent, légérement : mais soit corruption, soit indolence, soit esprit national, soit toutes ces raisons réunies, on ne punit que très-rarement, et presque jamais du dernier supplice. On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à cinq mille assassinats, et deux à trois exécutions à mort.

Mais, en revanche, un supplice terrible, c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans ; les trois quarts y périssent ; le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

La loi exige l'aveu du coupable, pour autoriser une condamnation capitale ; mais tant qu'il n'a pas avoué, on l'enferme dans un cachot, où on les prive de toute lumière ; on lui ôte jusqu'à la paille ; le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre, et ne vit que de pain et d'eau, si c'est là vivre.

Je me suis fait ouvrir un de ces tombeaux. Dans l'instant, trois ou quatre spectres, à longue barbe, les yeux caves, le visage hâve, le corps décharné, moitié nus, étonnés et éblouis d'un rayon de jour qui m'éclairoit à

peine, se sont élancés sur le seuil. J'ai reculé d'effroi. .... Une vapeur pestilentielle s'est exhalée; ils étoient ensevelis là, depuis plus de dix ans. -- J'ai été tenté de leur crier : *vivez-vous*?

Un d'eux s'est avancé, d'un air furieux, et s'est écrié : *non; je n'ai point assassiné mon père.* Il avoit assassiné son père, mais il n'avoit pas avoué.

Dès qu'un malheureux est condamné au dernier supplice, on l'enferme, pendant trois jours de suite, avant l'exécution, dans une chapelle souterraine, entre un confesseur et des pénitens, en présence, pour ainsi dire, de sa mort: elle est bien longue! quel supplice! car la plus grande partie de la peine de mort, c'est de l'attendre (1).

(1) Cette réflexion semble contredire le *répit* d'un mois, pour les exécutions à mort; mais, en respectant les intentions et l'opinion du gou-

L'hôpital est une des chambres de la prison : c'est encore un tombeau.

Il faut cependant rendre une justice aux loix de Naples ; elles donnent un défenseur aux accusés ; c'est un magistrat ; on l'appelle l'avocat des pauvres ; mais il ne communique qu'avec le procès, et non avec l'accusé ; il n'est pas non plus à son choix. Nulle part, la justice criminelle n'est entiérement généreuse. Que dis-je ? Souvent, dans ses duels avec les accusés, elle, qui punit l'assassinat, les assassine. Il est bien à desirer que par-tout on la réforme. Quels tyrans que les mauvaises loix ! et sur-tout, les mauvaises loix criminelles !

---

vernement sur cet objet, nous nous en rapportons à l'expérience, et nous lui soumettons nos craintes.

LETTRE CVIII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

JE n'ai point parlé, jusqu'ici, du gouvernement de la Sicile, qui est sous des loix, sous des mœurs, sous une administration absolument différente.

Cette belle partie de la domination du roi de Naples, où fleurit une population d'un million d'hommes, à qui la nature a prodigué ses trésors, qui nourrissoit autrefois les Romains, qui donna à Athènes, à Rome, à l'univers, tant de chefs-d'œuvres de tous les beaux arts, est abandonnée, depuis des siécles, à des vice-rois, et à l'Etna.

Cependant une intrigue de cour lui

a envoyé, depuis peu, pour vice-roi, le marquis de Carraccioli. Ce vice-roi attaque tous les abus, avec le fer, et ils n'en repoussent que plus vigoureux: il devroit se servir du temps; mais il est pressé de jouir; sa vice-royauté touche à sa fin.

Les Siciliens sont regardés, à Naples, comme des étrangers; à la cour, comme des ennemis.

On croit que les vexer, c'est les gouverner; on croit qu'il faut en faire des esclaves soumis, pour en faire des sujets fidèles.

En tout, la Sicile est regardée par le ministère, comme une excroissance incommode; la cour ne voit que Naples: les grandes capitales sont, au pied des trônes, comme de hautes montagnes, devant les provinces.

Mais comment, avec si peu de po-

lice, avec une si mauvaise législation, avec une administration pareille, les choses, à Naples, vont-elles encore ?

La nature humaine ne fait pas le mal, pour faire du mal, mais pour se procurer le bien ; or, dans ce royaume, le bien coûte moins de mal, que dans les autres pays : un bonheur négatif suffit, dans les pays chauds ; dans les climats tempérés, au contraire, le bonheur positif est nécessaire : dans les pays chauds, il suffit au desir du bien-être, de ne pas souffrir ; dans les pays tempérés, il lui faut encore du plaisir : et il est constant que la plus grande partie des délits graves est produite, non par la fuite de la douleur, mais par l'ambition du plaisir.

Voilà, en partie, ce qui concilie, dans ce royaume, le peu de police et le peu de désordre.

Le climat, à Naples, fait la police; comme, à Rome, le couteau; et l'espionage, à Paris.

Le roi, qui est la bonté même, s'attache, depuis peu, à bien gouverner.

La Reine passe pour avoir autant d'esprit que de graces; et elle a beaucoup de graces.

Si ces souverains ont commis des fautes, dans le commencement, ils ne sont que trop excusables; abandonnés, dès l'âge de quinze ans, à la jeunesse, et au trône: ils sortoient des mains de vieux ministres espagnols, qui leur apprenoient à jouer avec la couronne, et non pas à la porter; qui leur déroboient leur règne.

LETTRE CIX.

A Naples.

Je vais réunir, dans cette lettre, plusieurs objets isolés.

Comment pourrois-je omettre, par exemple, ces douze prophètes que l'Espagnolet a peints sur la voûte de l'église des chartreux, ou plutôt qu'il y a placés; tant l'illusion est complette.

Quels beaux caractères de tête ! je crois avoir vu des prophètes.

Ces tableaux sont le chef-d'œuvre de ce grand peintre, et un des chefs-d'œuvres de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est sévère et sombre, il est vrai; mais il est très-vigoureux; on voit qu'il a pris à tâche, comme celui du Carravage, d'effrayer et d'étonner l'œil

par des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations et des nuances : il prodigue la lumière et l'ombre.

Le couvent des chartreux, si riche d'ailleurs, le seroit assez de ces douze tableaux. Le gouvernement paroît penser ainsi ; car il le met, de temps en temps, à contribution.

Pourquoi tant vanter ce tableau de Solimenès, qui représente Héliodore chassé du temple ? Il est immense ; car il occupe toute la largeur de la nef de l'église de *giesu nuovo* : mais que cette composition est confuse ! Nul choix, nul effet ; aucun intérêt : ce sont des figures et de la couleur.

Quelle épitaphe on a osé tracer, sur le tombeau de Sannazar, qui passa sa vie sur le parnasse, dans les cours, dans les camps, et mourut dans un

couvent; qui composa, en vers empruntés, à Virgile, à Ovide, à Tibulle, un poëme sur l'enfantement de la vierge, et des poésies érotiques, vantées encore aujourd'hui, parce qu'on a cessé de les lire!

Da sacro cineri flores. Hîc ille Maroni
Sincerus (1) musâ, proximus ut tumulo.

Qui? lui, Sannazar, aussi près de Virgile, par son tombeau, que par son poëme!

Voilà ce que fait la manie du bel esprit, et l'affectation de l'antithèse. Que de vérités elles immolent! que de monstres elles accouplent! Elles rapprochent Sannazar et Virgile.

Je vous parlerois des catacombes de Naples, si je ne vous avois parlé des catacombes de Rome. La sensation

(1) C'est le surnom de Sannazar.

qu'on y éprouve en fait tout le mérite. Ces lieux plairont toujours aux imaginations mélancoliques, qui aiment à s'approcher de la mort, et à en sentir les ténèbres.

Je ne peux vous rien dire de l'opération du miracle annuel de la liquéfaction du sang de saint Janvier ; elle ne se fait pas dans cette saison ; elle y est trop naturelle : je vous dirai, seulement, que ce miracle est, depuis peu de temps, discrédité : il cessera, dit-on, bientôt, tout à fait. Il n'y aura peut-être bientôt plus, dans tout l'univers, qu'un seul miracle : l'univers!

LETTRE CX.

A Naples.

Il a fait, hier, toute la journée, un temps affreux : je n'ai pu sortir.

Ne vous attendez donc à aucun détail sur Naples, ou ses environs; mais, pour vous en dédommager, autant qu'il dépend de moi, voici l'imitation d'une élégie de Tibulle, que j'ai finie hier.

C'est une espèce d'hymne, que ce poëte avoit composée, pour les *céréales*, ou fêtes de Cérès.

Tibulle suppose que le peuple est processionnellement en marche dans la campagne.

FETES CÉRÉALES.

Pasteurs, faites silence ; écoutez, tous, mes chants.
Le voici, l'heureux jour, où chaque dieu des champs
Attend, pour se montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux sacrifice.
Viens, Bacchus ; viens, Cérès ; venez tous deux, parés,
Bacchus, de pampres verds ; Cérès, d'épis dorés.
Laboureur, que le soc, en ce jour tutélaire,
Oisif dans tes sillons, fasse grace à la terre :
Que, libre en son étable, à l'abri des chaleurs,
Repose, en ruminant, le bœuf orné de fleurs :
Et toi-même, ô bergère ! en l'honneur de la fête,
Que le fuseau roulant, que l'aiguille s'arrête.
Soyons tout à Cérès : mais, loin d'elle, en ce jour,
Quiconque aura veillé dans les bras de l'Amour.
Cérès veut un cœur chaste ; elle veut des mains pures :
Cérès ne permet point de profanes parures.

Cependant, vers l'autel, où brille un feu sacré,
D'enfans ceints de festons, l'agneau marche entouré.
Nous voici, dieux des champs ! dieux ! voilà nos domaines !
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.
Que le froid aquilon, que l'Auster pluvieux,
N'offensent point la vigne et ses bourgeons frileux,

Ne la contraignent point à s'épuiser en larmes :
Que la jeune Pomone ose étaler ses charmes.
Daigne aider, ô Cérès ! ce tuyau foible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or :
Que ton pied triomphant tûe une herbe ennemie.
Oh ! puisse encor, le soir, au bord de la prairie,
La houlette indulgente, et le chien complaisant
Ne point hâter les pas de l'agneau languissant!
Nos vœux sont exaucés ! Au sein de la génisse,
La fibre prophétique annonce un ciel propice.
Je vous rends grace, ô dieux ! nos guerêts sont sauvés!
Amis, qu'à longs ruisseaux le vin coule. . . et buvez.
Le soir d'un jour de fête, un buveur qui chancelle,
N'offense point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous. Moi, je vais, dans mes vers,
Bénir les dieux des champs de leurs présens divers.

Chacun d'eux, à l'envi, de sa main fortunée,
Enrichit ou para le cercle de l'année.
Phœbus préside aux jours, Phœbé préside aux nuits :
Si Flore a soin des fleurs, Pomone a soin des fruits :
Palès règne aux vallons, et Cérès dans les plaines:
Bacchus aime à mûrir les grappes déjà pleines :
Chaque Faune a ses bois, chaque Nymphe a ses eaux:
Un dieu léger s'enfuit sur les légers ruisseaux.

Oui, l'homme doit aux dieux tous les biens de la vie:
Il leur doit de vingt arts la rivale industrie :
L'osier, avec le chaume, en cabanne tressé;
Le fer, en soc tranchant, dans la terre enfoncé;
Le tremblant charriot, qui, sur son axe, crie;
Et mille autres bienfaits que l'univers publie.
Déjà, de nos ayeux, le chêne nourricier,
N'offre plus qu'au vil porc un mets vil et grossier :
Un arbre, d'un autre arbre, adopte la famille:
Où croissoit le chardon, la rose s'ouvre et brille.
Tout prospère; tout rit. A travers le vallon,
L'eau court, en murmurant, abreuver le gazon.
L'été, lorsque son frère a perdu sa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il moissonne :
Puis, des feux du soleil, le raisin tout brillant,
Promet au vendangeur un nectar pétillant.
Bacchus paroît : soudain, enluminé de lie,
Par des jeux, par la danse, égayant sa folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même, jadis,
Avoit servi de pâtre aux crédules brébis.
Pomone ensuite arrive, et riante et vermeille,
Aux pieds du sombre hiver épanche sa corbeille.

D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux, fredonna quelque son;

Bientôt, en temps réglés, la voix, avec aisance,
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence :
Enfin, par sept tuyaux, qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.
O jours heureux ! l'enfant, de couronnes rustiques,
L'enfant orne le front de ses lares antiques:
L'enfant, dans la prairie, en gardant les agneaux,
Façonna la houlette et creusa des pipeaux ;
Tandis qu'à ses côtés la bergère innocente
Soulagea la brébis de sa toison pesante.
Alors, tout s'empressa pour servir nos besoins:
Le sexe eut des travaux; et l'enfance, des soins.
Du haut de la quenouille, alors, la laine humide,
Descendant lentement sous le doigt qui la guide,
Arrive, en fil léger, au fuseau qui l'attend ;
Le fuseau la rassemble, et s'enfuit en roulant.

C'est alors, nous dit-on, que l'Amour prit naissance.
Au milieu des troupeaux, il passa son enfance.
Un jour, il essaya (qu'il l'apprit aisément !)
A tendre l'arc léger qu'il tend incessamment.
D'abord, au fond des bois, sa flèche encor peu sûre
Poursuit les cerfs errans qu'il frappe à l'aventure :
Mais, voulant s'illustrer par de plus nobles coups,
Il quitta les forêts et vint vivre avec nous.

Il vise à tout moment au cœur léger des belles:
Ses traits les plus aigus, il les lance aux cruelles:
Et, s'il voit un héros que Mars n'a pu blesser,
D'un dard, enfant terrible, il aime à le percer.
C'est par son ordre encor, que la jeune Glicère,
Trompant furtivement le sommeil de sa mère,
D'un pied hardi d'amour, et de peur incertain,
Vers son amant, dans l'ombre, étudie un chemin:
Et qu'enfin le vieillard, au seuil d'une maîtresse,
Balbutie, en pleurant, sa dernière tendresse.
Malheur à ceux qu'Amour voit, d'un œil irrité!
Heureux celui qu'Amour, d'un sourire, a flatté!

Accours donc, dieu puissant! prends place à cette table,
Sans traits et sans flambeau, sans cet arc redoutable:
Nû, mais encore armé. Pasteurs, priez-le tous;
Tout haut, pour vos troupeaux, et puis, tout bas, pour vous:
Pour vous aussi, tout haut; car la flutte résonne,
Et la foule, en tumulte, autour de vous, bourdonne.
Dansez, chantez, buvez; hâtez-vous; Phœbé luit:
Des astres amoureux le chœur brillant la suit:
Et déjà le sommeil, les yeux clos, en silence,
Sur un songe appuyé, d'un pied douteux, s'avance.

LETTRE CXI.

A Naples.

J'AI vu, dans l'église de saint Janvier, le tombeau de ce malheureux André II, roi de Naples, fiancé, dès l'âge de sept ans, à Jeanne première, et victime, à dix huit, au milieu de sa cour, la veille de son couronnement, de la perfidie de sa jeune épouse, dont le crime fut conseillé par l'amour, hazardé par la jeunesse, excusé par la beauté, légitimé par la politique, et justifié, à prix d'or, par un pape; mais auquel jamais ne pardonna, ni la nature, ni la conscience, ni Louis II, roi de Hongrie, qui, pour venger son frère, accourut, du fond de l'Allemagne, un étendard noir à la main; et, pendant quarante ans, pour-

suivit, ou menaça, ou épia cette tête coupable, qui, enfin blanchie dans le malheur et le remords, tomba avec sa couronne, teinte encore du sang du premier de ses quatre époux, sous le fer de la vengeance.

Cet infortuné André II, fut assassiné à Averse, et jeté par une fenêtre. Sa nourrice chercha et découvrit son cadavre, au bout de trois jours. De concert avec un chanoine de l'église de saint Janvier, elle le transporta, la nuit, dans cette église, où le généreux prêtre, après l'avoir arrosé de larmes fidèles, l'inhuma furtivement, et lui fit ériger, dans la suite, à ses frais, ce monument mémorable.

Puisque je vous ai parlé de Jeanne première, et du tombeau de son époux, c'est le lieu de vous parler aussi de

Jeanne seconde, et du tombeau de son amant, que l'on voit dans l'église *san Giovani*; de ce Jean Caraccioli, dont la destinée fut presque semblable à celle du célèbre Essex. Jean Caraccioli eut, comme Essex, le malheur de plaire, jeune encore, à une reine déjà âgée; de vouloir se dédommager, par l'ambition, des ennuis d'un pareil nœud; de se fier trop à la dernière passion d'une femme, et d'insulter griévement une reine, en croyant ne quéreller qu'une maîtresse; et, comme Essex, il rougit aussi l'échaffaut d'un sang versé par l'ordre d'une amante, qui malheureusement pouvoit tout. Jeanne, de son côté, ainsi qu'Élisabeth, mourut, peu de temps après la mort de son amant, consumée d'amour et de regrets, devant cette tête adorée et

sanglante, que nuit et jour elle voyoit.

En quittant ces tombeaux (c'étoit le soir) , je fus me promener le long de la côte de Pausilippe , sur le bord de la mer , et je passai devant un antique palais de Jeanne , abandonné , aux flots qui le baignent, et au temps qui le détruit. Là, je m'arrêtai ; je m'assis sur une pierre ; et je me mis à écouter , au clair de la lune, le bruissement des vagues qui expiroient à mes pieds. Je ne saurois vous rendre quelle profonde et délicieuse mélancolie s'empara alors de moi : au souvenir de ces tombeaux , de ces amours royales et sanglantes, à ce nom tragique de Jeanne, à la vue de ce palais antique et désert, à ce clair de lune élizéen, à cette fraîcheur de la soirée , enfin à ce murmure des vagues qui accouroient vers moi ,

se brisoient, et retentissoient dans l'intérieur du palais, parmi ses ruines, mes yeux laissèrent échapper des larmes.

LETTRE CXII.

A Pompéia.

Je suis tout étonné de me promener de maisons en maisons, de temples en temples, de rues de rues, dans une ville bâtie, il y a deux mille ans, habitée par des Romains, exhumée par un roi de Naples, et parfaitement conservée; c'est-à-dire, à Pompéia.

Ses habitans dormoient. Tout-à-coup, un vent impétueux s'élève, détache une portion de la cendre qui couvroit le sommet du Vésuve, et la pousse en tourbillon dans les airs, sur Pompéia; elle fut ensevelie toute vivante, en un quart-d'heure, avec Herculanum, avec Sorente, avec une foule de villages et de villes, avec des milliers d'hommes, et Pline.

Quel réveil pour les habitans ! Ils maudirent sans doute mille fois, le Vésuve, et sa cendre, et sa lave. Hommes imprudens, qui avoient bâti Pompéia, au pied du Vésuve, sur sa lave et sur sa cendre !

En vérité, les hommes ressemblent aux fourmis, qui, après qu'un accident a détruit une de leurs fourmillières, le moment d'après, la refont.

La cendre couvrit Pompéia. Les descendans de ceux qui périrent dans cette cendre, y plantèrent de la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers : les toits de cette ville étoient des vergers et des champs. Un jour on bêche, on enfonce la pioche plus avant; quelque chose résiste; c'étoit une ville : Pompéia.

Le roi de Naples ordonna de fouiller. Mais, soit mauvaise administration, soit

indifférence des maîtres, soit qu'en effet l'air attaque et détruise ces ruines, aussi-tôt qu'il les a touchées, on n'est encore parvenu, depuis trente ans, qu'à exhumer un tiers de cette ville.

En arrivant à Pompéia, le premier objet qui se présente, c'est le quartier des soldats.

Figurez-vous un quarré long de bâtimens, qui renferme une foule de chambres isolées, et dont la façade s'appuie sur un portique, qui règne autour.

Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge; elles font un joli effet.

J'ai visité plusieurs chambres. J'ai trouvé, dans l'une, un moulin, qui servoit aux soldats à moudre le bled pour faire du pain; dans celle-ci, un moulin, qui leur servoit à écraser les

olives pour faire de l'huile. Le premier ressemble à nos moulins à café; le second est formé de deux meules, qu'on remue à la main, dans un vaste mortier, autour d'un noyau de fer.

J'ai vu, dans une autre chambre, des fers qui étoient encore attachés à la jambe d'un criminel; dans une autre, des monceaux d'ossemens; dans une autre, un collier d'or.

En sortant du quartier des soldats, mon guide me mena dans la ville.

Comment appelle-t-on cette rue!

Il faudra bientôt refaire ce pavé.

Cette ornière que les charriots ont tracée, en roulant sur ces gros quartiers de laves, fera verser des voitures.

J'aime ces deux trotoirs, qui règnent le long des maisons.

Où sont donc allés tous les habitans? On ne voit personne dans les boutiques!

personne dans la rue ! toutes les maisons sont ouvertes !

Commençons par visiter les maisons qui sont à droite.

Celle-ci n'est pas un édifice privé ; cette quantité prodigieuse d'instrumens de chirurgie atteste un monument analogue à leur objet. C'est sûrement une école de chirurgie.

Ces maisons sont bien petites, elles sont bien mal distribuées, tous les appartemens sont isolés ; mais aussi, quelle propreté ! quelle élégance ! Dans chacune, un portique intérieur, un pavé en mosaïque, une colonnade quarrée, et au milieu, une citerne, pour recueillir l'eau qui découle des toits ; dans chacune, des thermes, des étuves, et partout des peintures à fresque, du meilleur goût, sur les fonds les plus agréables.

Raphaël est-il venu copier ici ses arabesques?

Passons de l'autre côté de la rue. Ces maisons-ci ont trois étages. Elles sont appuyées sur la lave, qui a formé ici comme une montagne, au penchant de laquelle on a bâti. Le troisieme donne en haut sur une rue, et le premier donne, en bas, sur un jardin. Descendons par cet escalier. Cette colonade autour du jardin est agréable; on peut s'y promener pendant le soleil; on peut s'y promener pendant la pluie.

Qu'est-ce que j'apperçois dans cette chambre? Ce sont dix têtes de morts. Les malheureux se sauvèrent ici, où ils ne purent être sauvés. Cette tête est celle d'un jeune enfant: son père et sa mère sont donc là?

Remontons : le cœur, ici, n'est pas à son aise.

Entrons un moment dans le temple, puisqu'on la laissé ouvert. Quel est ce dieu, dans le fond de cette niche ? C'est le dieu du silence, qui, d'un signe de doigt, le commande, en montrant la déesse Isis dans le fond du *sacrarium.*

Le parvis offre trois autels. C'est ici qu'on égorgeoit la victime ; le sang couloit par cette rigole : il alloit se rendre au milieu, dans ce bassin, d'où il tomboit sur la tête des prêtres. Cette petite chambre, auprès de cet autel, c'est sans doute la sacristie. Les prêtres se purifioient dans cette baignoire. Montons à présent au sanctuaire ; il est bien étroit. Combien de colonnes ? Six. Elles sont petites. Ce fronton est élégant. Pourquoi ces deux portes, aux deux

coins de l'autel ? J'entends ! C'est par-là que les imposteurs se glissoient, pour aller, entre l'autel et la muraille, faire parler la divinité. On t'a donc toujours trompé, pauvre peuple. Viens voir comme ils ont soupé hier à tes dépens. Le couvert n'est pas encore ôté ; ils ont mangé des œufs frais ; ils ont bu de bon vin.

Voici des inscriptions : *Popidi ambleati, Corelia celsa.* C'est un monument érigé à la mémoire de ceux qui ont fait du bien à Isis, c'est-à-dire, à ses prêtres ; ces prêtres les appellent *pieux*, singulier synonyme de *dupes.*

En sortant du temple d'*Isis*, je passe devant..... Puisque je n'achève pas, vous le devinez.

Le temple de Priape est tout près du temple d'Isis.

Les anciens avoient, sur cet objet,

d'autres opinions, et par conséquent, d'autres mœurs.

Je ne dois pas être loin de la maison de campagne d'*Aufidius*; car voilà les portes de la ville. Voilà le tombeau de la famille de *Diomède*. Reposons-nous un moment sous ces portiques, où les philosophes venoient s'asseoir.

On ne m'a pas trompé. La maison de campagne d'*Aufidius* est charmante; les peintures à fresque sont délicieuses. Que ces fonds bleus sont piquans! Avec quelle économie, et par conséquent quel goût, on a distribué les figures dans les paneaux! Flore elle-même a tressé cette guirlande. Mais qui a peint cette Vénus? cet *Adonis*? dans ce bain, ce jeune Narcisse? ici, ce charmant Mercure? Il n'y a pas huit jours, sans doute, qu'on les a peints.

J'aime ce portique autour du jardin;

et autour du portique, cette cave quarrée et couverte. Est-ce du Falerne, que renferment ces *amphores*? Combien le vin a-t-il de consuls?

Il est tard. Voici l'heure du spectacle : allons au théâtre couvert; il est fermé. Allons au théâtre découvert; il est fermé.

Je ne sais si je vous ai donné une idée de Pompéia.

LETTRE CXIII.

A Naples.

QUEL dommage que ce pays soit si mal administré!

C'est le cri qu'on ne peut s'empêcher de pousser, quand on embrasse ce pays, d'un regard, du haut des montagnes qui le couronnent, soit du sommet du Pausilippe, soit de la cime du Vésuve, soit de la maison des Yéronimites à Renella, soit du couvent des chartreux.

C'est dans ce couvent que fut dit un mot bien profond. Un voyageur, à l'aspect de cette vue magnifique, s'écria, devant un chartreux : *le bonheur est ici! oui*, repartit le solitaire, *pour ceux qui passent.*

Je préfère la vue qu'on découvre à

Renella : quel tableau ! il est digne du pinceau des Vernets, des Roberts, des Delilles, des Rouchers et des Saint-Pierres : des rivières, des vallons, des forêts, des montagnes, des côteaux, des volcans et la mer, la ville où naquit le Tasse, la ville où mourut Virgile.

Réunion admirable des couleurs, les plus fraîches, les plus vives et les plus belles, avec lesquelles la nature peint l'univers ! de l'or le plus étincelant des astres, de l'émail le plus animé des fleurs, des flammes les plus ardentes des volcans, des flots les plus azurés des mers, du bleu le plus sombre des cieux, des rayons les plus purs du soleil ! Joignez à ce tableau tout ce que les heures y ajoutent, ou en retranchent, lorsque, dans leur fuite légère, elles traversent cette belle contrée ; toutes ces ombres, toutes ces clartés, toutes ces nuances,

en un mot, dont chacune d'elles, prenant, à son tour, le pinceau de la nature, touche et modifie le globe. Quelles matinées fraîches ! quels midis brillans ! quels soirs calmes et silencieux ! enfin quelles nuits amoureuses !

LETTRE CXIV.

A Naples.

A MON FILS.

DANS mon avant dernière lettre à votre mère, mon cher Charles, j'ai dit un mot de la mort de Pline l'ancien; c'est-à-dire, du premier Buffon. J'imagine que ce mot aura éveillé votre intérêt et votre curiosité, mais sans les satisfaire ni l'un, ni l'autre. Si vous étiez un peu plus versé dans l'étude de la langue latine, je vous inviterois à les satisfaire vous-même, en lisant deux lettres de Pline le jeune, à Tacite, sur ce funeste événement. Mais puisque cette entreprise, mon cher fils, seroit encore au-dessus de vos forces, c'est à moi à vous suppléer.

Voici donc, en abrégé, le récit de Pline.

Pénétrez-vous d'abord, mon cher Charles, de tout l'intérêt que renferme une lettre, où le panégiriste de Trajan raconte à l'historien Tacite la mort du grand philosophe Pline victime, au commencement du règne de Titus, de la première éruption du Vésuve (1).

« Vous me demandez des détails sur » la mort de mon oncle, afin de pou» voir, dites-vous, la transmettre toute » entière à l'avenir. Je vous rends graces » de votre intention. Sans doute le sou» venir éternel d'un fléau, par lequel » mon oncle a péri avec des peuples, » promettoit à son nom l'immortalité; » sans doute ses ouvrages aussi l'en » flattoient. Mais une ligne de Tacite » la lui assure. Heureux celui à qui les » dieux ont accordé de faire des choses » digne d'être écrites, ou d'en écrire de

(1) Première éruption connue.

» dignes d'être lues. Plus heureux celui
» qui en obtient à la fois ces deux fa-
» veurs. Tel a été le sort de mon oncle.
» J'obéis donc avec empressement à vos
» ordres, que j'aurois sollicités.

» Mon oncle étoit à Misène, où il
» il commandoit la flotte.

» Le 23 d'Août, une heure environ
» après midi, comme il étoit sur son lit,
» occupé à étudier, après avoir, suivant
» sa coutume, dormi un moment au
» soleil et bu de l'eau froide, ma mère
» monte à sa chambre. Elle lui annonce
» qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une
» grandeur et d'une figure extraordi-
» naires. Mon oncle se lève : il examine
» le prodige : mais sans pouvoir recon-
» noître, à cause de la distance, que ce
» nuage montoit du Vésuve. Il ressem-
» bloit à un grand pin : il en avoit la
» cime ; il en avoit les branches. Sans

» doute un vent souterrain le poussoit » avec impétuosité, et le soutenoit dans » les airs. Il paroissoit tantôt blanc, » tantôt noir, tantôt de diverses cou- » leurs, suivant qu'il étoit plus ou moins » chargé ou de cailloux ou de cendres.

» Mon oncle fut étonné : il crut ce » phénomène digne d'être examiné de » près. Vîte une galère, dit-il : et il » m'invite à le suivre. J'aimai mieux » rester pour étudier. Mon oncle sort » donc seul, et ses tablettes à la main; » il s'embarque.

» Cependant je continuai à étudier. » Je prends le bain ; je me couche ; mais » je ne pouvois dormir. Le tremblement » de terre, qui, depuis plusieurs jours, » agitoit aux environs tous les bourgs » et les villes même, augmentoit à tout » moment. Je me lève pour aller éveil- » ler ma mère; ma mère entre soudain

» dans ma chambre pour m'éveiller.

» Nous descendîmes dans la cour. » Nous nous assîmes. Pour ne pas perdre » mon temps, je me fis apporter Tite-» Live. Je lis! je médite, j'extrais, comme » j'aurois fait dans ma chambre. Étoit-ce » fermeté ? Étoit-ce imprudence ? Je » l'ignore : j'étois si jeune (1)! Dans le » moment arrive un ami de mon oncle, » parti nouvellement d'Espagne pour le » voir. Il reproche à ma mère sa sécu-» rité ; à moi, mon audace. Je ne levai » seulement pas les yeux de dessus mon » livre. Cependant les maisons chancel-» loient à un tel point, que nous résolûmes » de quitter Misène. Le peuple épouvanté » nous suivit ; car la frayeur imite quel-» quefois la prudence.

» Sortis de la ville, nous nous arrê-

(1) Il n'avoit alors que 18 ans.

» tons. Nouveaux prodiges, nouvelles » terreurs. Le rivage, qui s'élargissoit » sans cesse, couvert de poissons de- » meurés à sec, s'agitoit à tout moment » et repoussoit fort loin la mer irritée » qui retomboit sur elle-même; tandis » que devant nous, s'avance, des bornes » de l'horison, un nuage noir chargé de » feux sombres, qui incessamment le » déchirent et jaillissent en larges éclairs.

» L'ami de mon oncle revient alors » à la charge. Sauvez-vous, nous dit-il, » c'est la volonté de votre oncle, s'il » est vivant; et son vœu, s'il est mort. » —Nous ignorons le sort de mon oncle, » répondîmes-nous, et nous nous inquié- » terions du nôtre! —A ces mots l'Espa- » gnol part.

» Dans l'instant la nue s'abat des » cieux sur la mer, et l'enveloppe; elle » nous dérobe l'isle de Caprée et le pro-

» montoire de Misène. Sauves-toi, mon
» cher fils, s'écrie ma mère ; sauves-toi ;
» tu le dois, et tu le peux, car tu es
» jeune : mais moi, chargée d'embon-
» point et d'années, pourvu que je ne
» sois pas cause de ta mort, je meurs
» contente. — Ma mère, point de salut
» pour moi qu'avec vous. — Je prends
» ma mère par la main, et je l'entraîne.
» — O mon fils ! disoit-elle en pleurant,
» je te retarde !

» Déjà la cendre commençoit à tom-
» ber ; je tourne la tête : une épaisse
» fumée, qui inondoit la terre comme un
» torrent, se précipitoit vers nous. — Ma
» mère, quittons le grand chemin ; la
» foule va nous étouffer dans ces ténèbres
» qui accourent. A peine avions-nous
» quitté le grand chemin, il étoit nuit ;
» la nuit la plus noire. Alors ce ne
» furent plus que plaintes de femmes,

» que gémissemens d'enfans, que cris
» d'hommes. On entendoit à travers les
» sanglots et avec les divers accens de
» la douleur, — *mon père!* — *mon fils!*
» — *ma femme!* — on ne se reconnois-
» soit qu'à la voix. Celui-ci déploroit
» sa destinée; celui-là, le sort de ses
» proches; les uns imploroient les dieux;
» les autres cessoient d'y croire: plusieurs
» appelloient la mort même contre la
» mort. On disoit que l'on étoit, mainte-
» nant, enseveli avec le monde dans la
» dernière des nuits, dans celle qui de-
» voit être éternelle : — Et au milieu de
» tout cela, que de récits funestes! que
» de terreurs imaginaires! la frayeur
» outroit tout, et croyoit tout.

» Cependant une lueur perce les té
» nèbres; c'étoit l'incendie qui appro-
» choit; mais il s'arrête; s'éteint; la nuit
» redouble, et avec la nuit, la pluie de

» cendres et de pierres. Nous étions obli-
» gés de nous lever, de moment en
» moment, pour secouer nos habits. Le
» dirai-je? Au milieu de cette scène
» d'horreur, il ne m'échappa pas une
» plainte. Je me consolois de mourir,
» dans cette pensée, l'*univers meurt.*

» Enfin, cette épaisse et noire va-
» peur peu à peu se dissipe et s'évapore.
» Le jour ressuscite; même le soleil: mais
» terne et jaunâtre; tel qu'il se montre
» ordinairement dans une éclipse. Quel
» spectacle s'offrit alors à nos regards
» encore incertains et troublés! Toute
» la terre étoit ensevelie sous la cendre,
» comme elle l'est, en hiver, sous la
» neige. Le chemin étoit perdu. On
» cherche Misène; on le retrouve; on
» y retourne; on le reprend; car on
» l'avoit en quelque sorte abandonné.
» Nous reçûmes, bientôt après, des nou-

» velles de mon oncle. Hélas ! nous avions
» toute raison d'en être inquiets !

» Je vous ai dit, qu'après nous avoir
» quitté à Misène, il étoit monté sur
» une galère. Il dirigea sa route vers
» *Rétine*, et les autres bourgs menacés.
» Tout le monde en fuyoit ; il y entre.
» Au milieu de la confusion générale,
» il observe attentivement la nue : il en
» suit tous les phénomènes, et, à mesure,
» il dictoit. Mais déjà une cendre épaisse
» et brûlante s'abattoit sur sa galère ;
» déjà des pierres tomboient à l'entour ;
» déjà le rivage étoit comblé de quartiers
» entiers de montagne. Mon oncle hésite
» s'il retournera sur ses pas, ou s'il
» gagnera la pleine mer. *La fortune*
» *seconde le courage* (s'écrie-t-il), *tour-*
» *nez vers Pomponianus.* Pomponianus
» étoit à Stabie. Mon oncle le trouve
» tout tremblant : il l'embrasse, l'encou-

» rage, et, pour rassurer son ami par
» sa sécurité, il demande un bain, se
» met ensuite à table, et soupe gaiment;
» ou du moins, ce qui ne prouveroit
» pas moins de caractère, avec toutes
» les apparences de la gaité.

» Cependant le vésuve s'enflammoit
» de toutes parts, dans la profondeur
» des ténèbres. *Ce sont des villages*
» *abandonnés qui brulent*, disoit mon
» oncle à la foule, pour tâcher de la
» rassurer. Ensuite il se couche; il s'en-
» dort. Il dormoit du sommeil le plus
» profond, lorsque la cour de la maison
» commença à se remplir de cendres:
» toutes les issues s'obstruoient. On court
» à lui; il fallut l'éveiller. Il se lève; il
» rejoint Pomponianus, et délibère avec
» lui et sa suite sur le parti qu'il faut
» prendre. Resteront-ils dans la maison?
» Fuiront-ils dans la campagne? S'ils

» restent, comment échapper à la terre » qui s'entr'ouvre ? et s'ils fuient, aux » pierres qui tombent ? On choisit le » dernier parti, la foule persuadée par » la crainte, mon oncle convaincu par » la raison.

» On sort donc à l'instant de la ville, » et, pour toute précaution, on se cou- » vre la tête d'oreillers. Le jour recom- » mençoit par-tout ailleurs ; mais là, » continuoit la nuit ; nuit horrible ! la » nue en feu l'éclairoit. Mon oncle » voulut s'approcher du rivage, malgré » la mer qui étoit encore grosse. Il » descend ; boit de l'eau ; fait étendre » un drap, et se couche. Tout-à-coup » des flammes ardentes, précédées d'une » odeur de souffre, brillent, et font » fuir au loin tout le monde. Mon oncle, » soutenu par deux esclaves, se lève ; » mais soudain, suffoqué par la vapeur,

» il tombe : — et Pline est mort. . . . .

Mon fils, la veille de cette éruption, des naturalistes agitoient, sur le sommet du vésuve, en s'y promenant parmi les fleurs, si ce mont étoit un volcan.

Quel récit, mon cher Charles ! il vous montre tout-à-la-fois, la première éruption connue du vésuve, une des scènes les plus lamentables, une des morts les plus malheureuses, une des passions de connoître les plus intrépides, un des plus beaux esprits de l'antiquité; et il pourroit vous apprendre encore tout ce qu'est la tendresse d'une mère, si vous n'aviez pas la vôtre.

LETTRE CXV ET DERNIÈRE.

A Naples.

JE me suis embarqué hier, avant l'aurore, et je suis allé visiter, avec le soleil, les isles semées dans la mer de Naples.

J'ai vu le soleil sortir de la mer, en séparant les cieux et les flots; les cieux qui sembloient se relever, et les flots qui s'étendoient. On auroit dit que le soleil s'étoit reposé au milieu d'eux, pendant la nuit. Je l'ai vu s'élancer sur le sommet du Pausilippe; courir sur le promontoire de *Misène;* étinceller dans les ondes qui baignent les isles *Procita*, *Ischia* et *Nisida;* et s'avançant, ensuite, vers la borne horisontale où le ciel confine à la mer, effleurer de ses rayons les plus doux, Baïes, et Pouzzol;

et le golfe qui les sépare; et le *Monte Nuovo* formé, en une seule nuit, par l'éruption d'un volcan; et le *Monte Barbaro*, où jadis mûrissoit le Falerne; enfin, les champs Élisées, les débris de *Cumes*, et les ruines de sept cités, qui florissoient autrefois sur ses rivages.

Arrête-toi un moment, Soleil! Laisse-moi parcourir tous ces beaux lieux, que la nature sembloit avoir créés exprès pour délasser les Romains de la conquête de l'univers, ou la leur faire oublier!

Me voici, avec les flots de la mer, sous le second portique de l'amphithéâtre de *Misène*. Après l'avoir parcouru, je monte dans le portique supérieur; et là, je contemple ce pas que la mer a mis huit cents ans à faire pour entrer dans cet amphithéâtre. Combien de siècles la nature a-t-elle donc à elle pour faire ses révolutions!

Redescendu, j'ai erré, à pied sec, dans cette piscine, nommée, à si juste titre, *piscina admirabile;* dans ce vaste réservoir, soutenu, de distance en distance, sur tant d'énormes piliers qui ressemblent, par leur élévation, par leur masse, par leur nombre, par leur ciment indestructible, par leur voûte immense et leurs ruines, aux fondemens de l'empire romain.

J'ai passé devant trois rangs de tombeaux, élevés l'un sur l'autre, et entr'ouverts par le temps à la lumière.

On venoit donc déposer les cadavres des habitans de Misène sur les bords de cette onde, séparée par un canal, du reste de la mer de Naples, qui, là, privée de tout mouvement, est noire, hideuse, fétide, ne vit réellement plus, est *morte.*

Voici les champs Élisées. Quel silence! quelle tranquillité! quelle fraîcheur!

quelle soirée mélancolique et délicieuse, sous ces ombrages épais, et dans ces sentiers solitaires!

Mais, à cent pas, voilà les enfers. Admirable contraste! Comme il est fidèlement rendu dans les vers suivans de Tibulle, que ces lieux me rappellèrent!

Dans l'éternelle nuit qui remplit ces lieux sombres,
Gémit, emprisonné, le peuple errant des ombres.
Là, tourne incessamment, pour punir Ixion,
La roue inexorable où l'attacha Junon.
Là, de l'affreux Cerbère, acharné sur sa proie,
Epouvantablement la triple gueule aboie.
Sysiphe, en haletant, gravit, roidit ses bras,
Et pousse au haut d'un mont un roc, qui roule en bas.
O fureur! ô supplice! ô vengeance inouie!
Entendez-vous crier l'infortuné Titie?
Son cœur rongé renaît sous le bec du vautour.
Et Tantale? Il est là. Du lac qui dort autour;
L'eau s'offre au malheureux sur le bord de sa bouche;
Mais l'eau trompe Tantale, et fuit, dès qu'il la touche.
Tout mortel, en ces lieux, aborde avec horreur:
Pour moi, du tendre Amour, fidèle adorateur,

Je trouve, en descendant de la barque fatale,
Vénus, qui m'attendoit sur la rive infernale,
Qui me sourit, m'appelle, et, me tendant la main,
Conduit mon ombre heureuse au bois éliséen.
Là, parmi les lilas, philomèle amoureuse
Mêle aux voix des oiseaux sa voix mélodieuse ;
Là, l'œillet et la rose émaillant les vallons,
Boivent l'eau qui murmure et fuit sous les gazons ;
Le jour y luit plus doux ; et le jeune Zéphire,
Épure, en l'embaumant, l'air frais qu'on y respire.
On n'y voit que des jeux, que d'aimables débats ;
Et l'amour, qui sans cesse anime aux doux combats
Mille couples errants, mille bandes errantes
De beaux adolescens et de filles charmantes.
Mais quel est, ô Vénus ! ce jeune favori,
Dont le front brille au loin, ceint d'un myrthe fleuri ;
Qui s'avance, à pas lents, en suivant le rivage ?
Est-ce un fils d'Apollon ? est-ce un héros ? un sage ?
Le ciel est juste, enfin : c'est un fidèle amant,
C'est un tendre mortel qui mourut en aimant.

En sortant des champs élisées, je suis allé visiter les restes des temples de Vénus-Génitrix, de Diane, de Mercure, les

débris des bains de Néron, les ruines d'une foule de maisons de campagne, d'étuves où l'on trouvoit la santé, de thermes où l'on trouvoit mille délices, et sur-tout ces charmans rivages, si funestes à la pudeur et si favorables à l'amour, où les zéphirs, où la mer, où l'air, où tout détachoit les esprits et les cœurs du joug des pensées austères; où parmi les chants voluptueux de voix et d'instrumens efféminés, mêlés au souffle des zéphirs et aux accens des oiseaux, venoient se perdre les accens des trompettes guerrieres qui, dans tous les pays du monde, célébroient les victoires de Rome, et en sollicitoient de nouvelles; où, enfin, pendant que des généraux, des consuls, des empereurs chantoient, dansoient, soupiroient, toutes les nations essuyoient leurs larmes et respiroient un moment.

Oui, je conçois, au milieu de ces ruines, dans l'état même où sont ces rivages, que, lorsque ces temples étoient entiers, qu'on y célébroit les fêtes et les mistères de Vénus, qu'on y sacrifioit à Mercure; que, lorsque tous ces thermes, toutes ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de délices, de santé et de force, étoient incessamment fréquentés; que tous ces théâtres étoient remplis de l'élite des grands de Rome et des beautés de l'Italie; que ce golphe étoit couvert de voiles de pourpre, de banderoles flottantes et de mâts ornés de fleurs, qui emportoient et rapportoient sans cesse, sur une mer jonchée de roses, une jeunesse folâtre et brillante; qu'enfin, à l'heure où le soleil descendoit des cieux dans la mer, à cette heure la plus corrompue de toutes les heures de la soirée, lorsque tout s'abandonnoit ici à la volupté,

comme à une convenance même du soir et du lieu ; oui, je conçois qu'alors ce fut un reproche à faire à Cicéron, d'avoir une maison de campagne à Baye; que Séneque, en voyageant, craignit d'y dormir une nuit; et que Properce crut sa Cinthie infidelle, dès qu'elle y fut arrivée. — Moi-même je trouve ce séjour, quoique tant changé par les siècles et les volcans, quoique désert, quoique couvert de ruines qui pendent et tombent, et disparoissent incessamment dans les ondes, je le trouve encore dangereux : il me semble que cet air a retenu quelque chose de son ancienne corruption, dont il n'est pas épuré : je sens mes pensées s'amollir à ces aspects, à cette situation, à cette ombre vague, légère, qui, successivement, éteint dans le ciel, sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous les sommets des arbres, les dernieres

lueurs du jour; mes pensées s'amollissent sur-tout à ce silence qui se répand, de moment en moment, sur ces rivages, et du sein duquel s'éléve par degrés le touchant concert du soir, composé du bruit mélancolique des rames qui sillonnent les flots éloignés, des bêlemens des troupeaux répandus dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant sur les rochers, du frémissement des feuilles des arbres, où les zéphirs ne se reposent jamais, enfin, de tous ces sons insensibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, qui forment en ce moment, comme une voix incertaine, comme une respiration mélodieuse de la nature endormie!

Quittons-les, ces dangereux rivages, et rembarquons-nous pour Naples.— Après demain nous retournerons à Rome.

FIN.

TABLE

DES MATIERES

Du Tome II.

LETTRE LXV.

A Rome.

Description de la villa Borghèse. — Le Curtius. — Le gladiateur. — L'Apollon. Page 1

LETTRE LXVI.

A Rome.

Ouvrages françois et modernes, que l'on trouve chez les libraires. — L'académie des Arcades. 6

LETTRE LXVII.

A Rome.

L'arrivée d'Herminie chez des bergers,

racontée par le Tasse, et peinte par le Guerchin. 9

LETTRE LXVIII.

A ROME.

L'Apollon du Belvédère. 13

LETTRE LXIX.

A ROME.

Les catacombes de S. Sébastien. 20

LETTRE LXX.

A ROME.

Le Moyse de Michel-Ange. 27

LETTRE LXXI.

A ROME.

La villa Adriana. 29

LETTRE LXXII.

A ROME.

Le Laocoon. 35

LETTRE LXXIII.

A ROME.

Le colisée. 57

LETTRE LXXIV.

A TIVOLI.

Imitation, en vers, d'une élégie de Properce. 66

LETTRES LXXV.

A TIVOLI.

Imitation, en vers, d'une élégie de Tibulle. 71

LETTRE LXXVI.

A ROME.

Remarques sur l'état ecclésiastique et les habitans de Rome. 76

LETTRE LXXVII.

A ROME.

Continuation du même sujet. 82

LETTRE LXXVIII.

A ROME,

Continuation du même sujet. 87

LETTRE LXXIX.

A ROME.

Continuation du même sujet. 90

LETTRE LXXX.

A ROME.

Continuation du même sujet. 102

LETTRE LXXXI.

A ROME.

Continuation du même sujet. 106

LETTRE LXXXII.

A ROME.

Statue de Sainte Thérèse, par le Bernin. 116

LETTRE LXXXIII.

A ROME.

Les curés. 118

LETTRE LXXXIV.

A ROME.

Tableau de l'Aurore, par le Guide. 123

LETTRE LXXXV.

A ROME.

Jardin de la villa Borghèse. 126

LETTRE LXXXVI.

A ROME.

Eglise de S. Pierre. 133

LETTRE LXXXVII.

A ROME.

La parure des Romaines. — Imitation, en vers, d'une élégie de Properce. 141

LETTRE LXXXVIII.

A ROME.

Sur le cardinal de B..... et le pape. 143

LETTRE LXXXIX.

A ROME.

Tombeau du Tasse. 147

LETTRE XC.

A ROME.

Sort des Juifs à Rome. 150

LETTRE XCI.

A ROME.

Cérémonies religieuses de Rome moderne. — Cérémonies religieuses de Rome antique. 153

LETTRE XCII.

A NAPLES.

Tableaux allégoriques des quatre âges de la vie de l'homme, des quatre âges de la vie de la femme, 160

LETTRE XCIII.

A NAPLES.

Arrivée de l'auteur dans cette ville. 163

LETTRE XCIV.

A NAPLES.

Description du château Capo-di-Monte. 166

LETTRE XCV.

A NAPLES.

Grotte de Pausilippe. — Tombeau de Virgile. — Lac d'Agnano. — Grotte du chien. 178

LETTRE XCVI.

A PORTICI.

Description du cabinet des antiques. 182

LETTRE XCVII.

A SALERNE.

Route de Naples à Salerne. — Etat de cette ville. 191

DES MATIERES. 317

LETTRE XCVIII.

A POESTUM.

Description du lieu. — Des temples. 195

LETTRE XCIX.

A NAPLES.

Peinture d'Herculanum. 201

LETTRE C.

AU SOMMET DU VÉSUVE.

Eruption de ce volcan. 206

LETTRE CI.

A NAPLES.

Apperçus sur les habitans de Naples, et son gouvernement. 214

LETTRE CII.

A NAPLES.

Continuation du même sujet. 219

LETTRE CIII.

A NAPLES.

Continuation du même sujet. 227

LETTRE CIV.

A NAPLES.

Continuation du même sujet. 234

LETTRE CV.

A NAPLES.

Continuation du même sujet. 239

LETTRE CVI.

A NAPLES.

Continuation du même sujet. 243

LETTRE CVII.

A NAPLES.

Continuation du même sujet. 246

LETTRE CVIII.

A NAPLES.

Continuation du même sujet. 256

LETTRE CIX.

A NAPLES.

Tableaux de l'Espagnolet. — Tableaux

de Solimènes. Tombeau de Sannazar. — Catacombes de Naples. — Liquéfaction du sang de S. Janvier. 260

LETTRE CX.

A NAPLES.

Imitation d'une élégie de Tibulle. — Fêtes céréales. 264

LETRE CXI.

A NAPLES.

Tombeau d'André, second roi de Naples. — Tombeau de Jean Caraccioli. 270

LETTRE CXII.

A POMPÉIA.

Description de cette ville. 275

LETTRE CXIII.

A NAPLES.

Vues de Naples. 285

LETTRE CXIV.

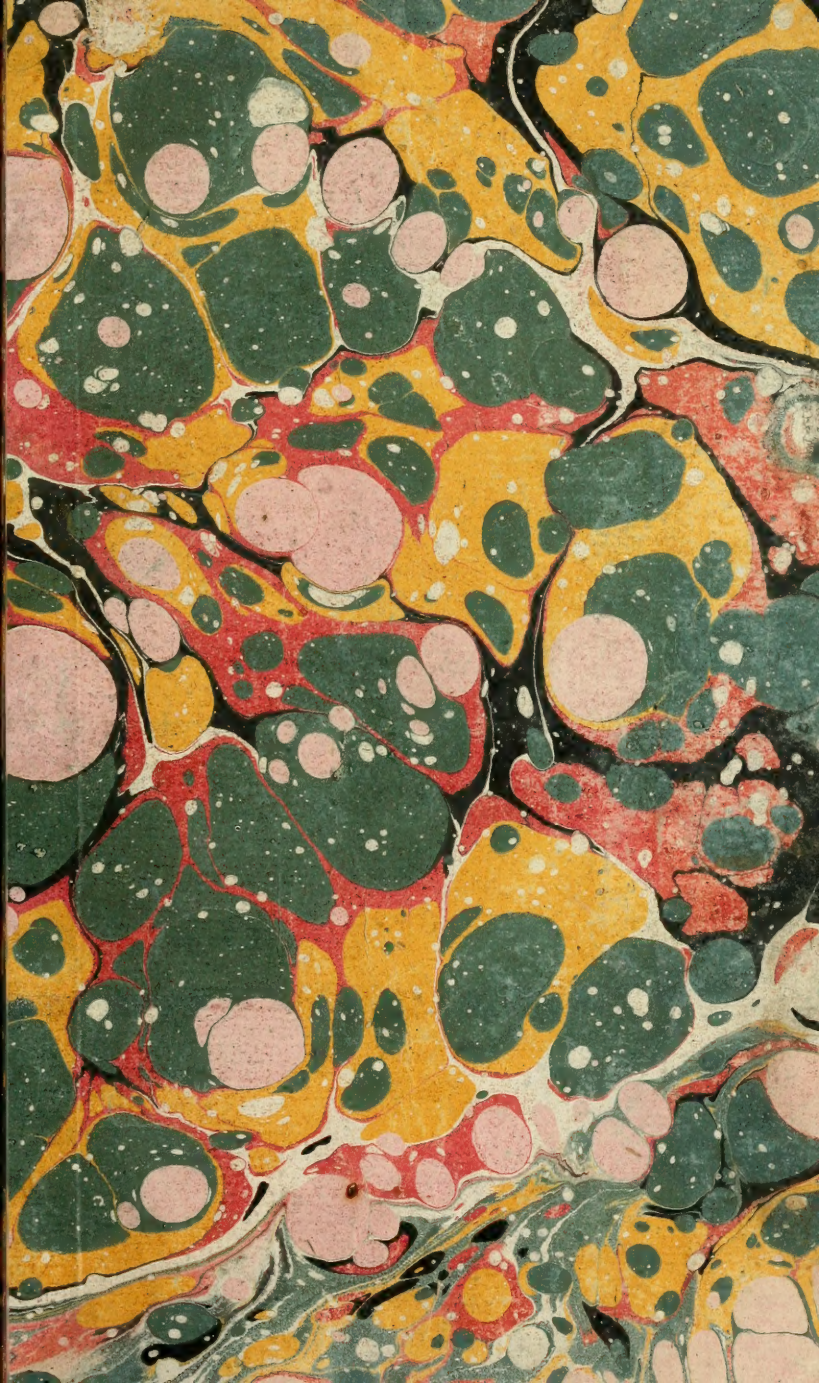
A NAPLES.

Première éruption connue du Vésuve. — Mort de Pline l'ancien. 288

LETTRE CXV.

A NAPLES.

Les isles aux environs de Naples. — Misène. — Piscina admirabile. — *La mer morte. — Les champs élisées. — Délices de baies.* 299

Fin de la table du second volume.

586 120